

NOUVEAU

**RdL**

La Revue des Livres

revuedeslivres.fr

n° 002

Novembre  
Décembre  
2011

# PEUT-ON DÉFENDRE L'ÉCOLE SANS LA CRITIQUER ?

## Libye 1911 - Libye 2011

### 100 ANS DE BOMBARDEMENTS AÉRIENS

Histoire d'une technique militaire et politique

### L'ATLANTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Entretien avec Marcus Rediker sur l'histoire vue d'en bas

**LOST MY JOB,  
FOUND AN  
OCCUPATION**

#OCCUPYWALLST

EAN 9782354801038  
France METRO : 6,50 € - BEL/LUX : 7,10€ - DOM/S : 7,10€ -  
CH : 10,40 FS - CAN : 9,95\$ CAD - MAR : 74 MAD

L 16219 - 2 - F : 6,50 € - RD





# SOMMAIRE

RdL, la revue des livres  
www.revuedeslivres.fr  
31 rue Paul Fort, 75014 Paris

Édité par BV2N Revue et Livres  
SAS au capital de 41 000 €

## Directeur de publication

Jérôme Vidal

## Coordination éditoriale

Jérôme Vidal

## Secrétariat de rédaction

Félix Boggio Éwanjé-Épée,

Marion Duval et Fabienne Chamelot

## Collectif éditorial

François Athané, Sarah Benabou, Aurélien

Blanchard, Félix Boggio Éwanjé-Épée,

Christophe Bonneuil, Marion Duval, Clémence

Garrot, Oury Goldman, Joséphine Gross, Thomas

Hippler, Laurent Jeanpierre, Razmig Keucheyan,

Stéphane Lavignotte, Laurent Lévy, Alexandre

Mouawad, Charlotte Nordmann, Germinal

Pinalie, Hélène Quiniou, Alice Le Roy, Julien

Théry, Jérôme Vidal, Julien Vincent, Giovanna

Zapperi et Najate Zouggari

## Conception graphique et mise en page

Élie Colistro, Arnaud Crassat, Alexandre

Mouawad et Scott Pennoir's. Contact :

bmouvement@hotmail.com

## Rédaction

info@revuedeslivres.fr

01 45 41 23 33

Inscription à la lettre d'information électronique

liste@revuedeslivres.fr

## Abonnements RdL

31 rue Paul Fort, 75014 Paris

abos@revuedeslivres.fr

01 45 41 23 33

## Communication et relations presse

Germinal Pinalie

germinalpinalie@revuedeslivres.fr

06 64 78 37 92

## Publicité

pub@revuedeslivres.fr

## Diffusion et distribution en librairie

Belles Lettres Diffusion Distribution

www.bldd.fr

## Conseil distribution-diffusion / ventes en ligne

KD Presse

www.kdpresse.com

14 rue des messageries, 75010 Paris

Tel : 01 42 46 02 20

Si vous voulez que votre marchand de journaux le plus proche soit approvisionné régulièrement en exemplaires de la *RdL*, appelez le 01 42 46 02 20 ou envoyez un courriel à [contact@kdpresse.com](mailto:contact@kdpresse.com)

## Impression

Drukkerij Moderna

Schoebroekstraat 50

B-3583 Paal-Beringen

Belgique

N° Commission paritaire: en cours

N° ISSN : 2118-5700

Dépôt légal :

novembre 2011

■ CHARLOTTE NORDMANN,

## Peut-on défendre l'école sans la critiquer ?

– à propos de Christian Laval, Francis Vergne, Pierre Clément et Guy Dreux, *La Nouvelle École capitaliste*

p. 02

■ THOMAS HIPPLER, **100 ans de bombardements aériens. Histoire d'une technique militaire et politique**

p. 10

■ XAVIER VIGNA,

## Les figures de l'opposition ouvrière

– à propos de Christian Corouge et Michel Pialoux, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*

p. 18

■ YVES CITTON, **Marcus Rediker : l'histoire en actions (présentation)**

p. 22

■ YVES CITTON,

## Entretien avec Marcus Rediker

– à propos de Marcus Rediker, *Pirates de tous les pays ; The Slave Ship ; L'Hydre aux mille têtes ; et Les Forçats de la mer*

p. 25

■ ANSELM JAPPE, **Grandeur et limites du romantisme révolutionnaire**

– à propos de Michael Löwy, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale, une étude d'affinité élective ; Michael Löwy et Robert Sayre, Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité ; et Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste*

p. 32

## Fiction

■ *Être poussière, une nouvelle de SANTIAGO DABOVE*

p. 39

■ HÉLÈNE QUINIOU et KATE BRIGGS, **Pour une politique de la traduction. Entretien avec Emily Apter**  
– à propos de Emily Apter, *The Translation Zone*

p. 44

■ LAURENT BOVE, « **Entre Matheron et Spinoza, il se passe quelque chose...** »  
– à propos de Alexandre Matheron, *Études sur Spinoza et les philosophies de l'âge classique*

p. 53

## Le point sur

■ FRANÇOIS JARRIGE, **L'histoire de la pollution. Démesure et politique à l'ère industrielle**

p. 58

## Le portrait

■ GIOVANNA ZAPPERI, **Rey Chow : une approche critique du visuel**

p. 63

## Géographie de la critique

■ NAJATE ZOUGGARI, **Les féminismes islamiques**

p. 67

## Expérimentations politiques

■ FÉLIX BOGGIO, **Le countermapping : représentation et subversion**

p. 73

■ THOMAS BOIVIN, **Une drôle d'imposture. Histoire d'un canular en bande dessinée (entretien)**

– à propos de Judith Forest, *Ih25*

p. 78

## Iconographie : Occupy Wall Street

Rayna Dayne ([rainadayne.com](http://rainadayne.com)), p. 50 / Eric Drooker ([GStrike.org](http://GStrike.org)), p. 8 / John Emerson ([backspace.com](http://backspace.com)), p. 57 / Nicolas Lampert ([www.justseeds.org](http://www.justseeds.org)), p. 77 / David Shankbone, p. 17, 40-41 et 62 / Nate Wolfe, p. / DR, p. 21, 24, 31, 38 et 66.

## Remerciements

Gwenaëlle Aupetit (La Découverte), Sebastian Cobarrubias, Mark Harvey, Abdella Khaldi, Bernard Laponche, Christine Legrand (Maren Sell Éditeurs), Stella Magliani-Belkacem, Sandro Mezzadra, Raphaël Monnard (Agone), Marie-Laure Namont, Éric Namont et Angeline Nsundi (KD Presse), Nicolas (Libertalia), Khaled Osman, Christophe Pany (Seven 7), Jean-Marie Saint-Lu, Martina Tazzioli, les camarades de La Poste Paris-Brune. Un grand merci aux activistes, graphistes et photographes qui ont fourni la matière de l'iconographie de ce numéro.

**La RdL n° 3 sera en kiosque le mardi 3 janvier et en librairie le mercredi 18 janvier 2012.**

# PEUT-ON DÉFENDRE L'ÉCOLE SANS LA CRITIQUER ?

## À PROPOS DE

Christian Laval, Francis Vergne, Pierre Clément et Guy Dreux, *La Nouvelle École capitaliste*, Paris, La Découverte, 2011, 280 p., 19,50 €.

Christian Laval est sociologue, auteur notamment, avec Pierre Dardot, de *La Nouvelle Raison du monde* (La Découverte, 2010).

Francis Vergne, Pierre Clément et Guy Dreux sont enseignants-chercheurs, membres de l'Institut de recherches de la FSU.

\*Charlotte Nordmann est traductrice et essayiste, et membre de l'équipe éditoriale de la RdL. Elle est notamment l'auteure de *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie* (2006) et *La Fabrique de l'impuissance 2. L'école entre domination et émancipation* (2007). Elle anime une série de conférences-débats avec des chercheurs et des militants autour de la question scolaire tous les mois à La Maison Verte (127 rue Marcadet, Paris 18<sup>e</sup>). La prochaine séance aura lieu le 25 novembre, avec Gregory Chabot, collaborateur de *N'Autre école. La Revue de la fédération CNT des travailleurs de l'éducation*. Pour plus de renseignements : [remue.net/spip.php?article4541](http://remue.net/spip.php?article4541).

Une nouvelle école serait en train de naître sous nos yeux, soumise tant dans son fonctionnement que dans ses finalités à la logique de la marchandisation. Mais à mettre ainsi en scène la lutte inégale entre l'école et le néolibéralisme, on s'expose à oublier l'ambiguïté de l'école. Or c'est précisément cette ambiguïté qu'il importe d'analyser si l'on veut pouvoir combattre avec un tant soit peu de force les évolutions actuelles. Par **CHARLOTTE NORDMANN\***

L'école est-elle en passe d'être subvertie de l'intérieur, par son intégration progressive aux valeurs et aux principes du néolibéralisme ? L'« autonomie » dont l'école aurait joui jusqu'à présent serait aujourd'hui attaquée, et détruite pied à pied. C'est la thèse défendue par *La Nouvelle École capitaliste*<sup>1</sup>. Examinant dans le détail toute une série d'évolutions contribuant chacune à sa façon à précariser et à assujettir toujours davantage tant le personnel éducatif que les élèves et les étudiants, les auteurs défendent l'idée que la « nature » de l'école serait en train d'être radicalement transformée.

Malgré l'intérêt de la perspective adoptée par l'ouvrage, qui envisage l'institution scolaire de façon globale et replace ses évolutions dans le cadre plus général du développement du néo-

Depuis au moins une dizaine d'années s'installe en France le sentiment que nous sommes en train d'assister à une entreprise de « casse » de l'école : morceau par morceau, réforme après réforme, les gouvernements successifs seraient en train de démanteler l'institution scolaire, au nom d'« impératifs » budgétaires.

L'objectif premier – et le grand intérêt – de *La Nouvelle École capitaliste* est d'opérer un changement de focale : montrer que les changements en cours, qui concernent l'ensemble du système éducatif, de la maternelle à l'Université, font partie d'une évolution qui concerne l'ensemble de l'Europe et qui a été conçue au niveau d'instances européennes et internationales, en particulier l'OCDE<sup>2</sup> ; qu'ils ont été initiés pour la plupart dès les années 1980, et qu'ils ont donc été mis en œuvre

---

*Comme dans les autres services publics, l'État lui-même se met à promouvoir la logique du marché et exerce son pouvoir par la mise en place délibérée de situations de concurrence.*

---

libéralisme, une question n'est jamais posée par Christian Laval, Francis Vergne, Pierre Clément et Guy Dreux, c'est celle de savoir quelle pouvait bien être cette « nature » de l'école avant l'avancée du néolibéralisme. Mais pour comprendre ce qui se joue aujourd'hui et lutter contre des transformations aux effets catastrophiques, est-il vraiment secondaire de s'interroger sur ce qui posait déjà, auparavant, problème dans le fonctionnement de l'école ?

Il nous semble au contraire qu'il faut partir du fait que l'autonomie de l'école a toujours été relative, que ses valeurs et ses finalités ont toujours été complexes et même contradictoires. Sans cela, il n'est pas sûr que l'on puisse comprendre la facilité avec laquelle une bonne partie des principes du néolibéralisme a pu s'imposer dans le fonctionnement courant de l'école. Il n'est pas sûr non plus que l'on puisse lutter efficacement si l'on a des doutes sur ce que l'on défend, si l'on n'a pas démêlé ce qui, dans l'école, est potentiellement émancipateur, et doit être défendu, et ce qui en elle contribue au contraire à notre soumission à l'ordre existant.

par des gouvernements de gauche aussi bien que de droite ; enfin, qu'ils ne correspondent pas simplement à une politique de restriction des budgets publics, mais à une transformation du mode de gestion des services publics en général, et de l'éducation en particulier, qui en modifie profondément la nature. La transformation actuelle de l'école relève donc d'une évolution plus générale, à savoir l'extension du « néolibéralisme ».

*La Nouvelle École capitaliste* apparaît donc comme un développement particulier et exemplaire de l'analyse exposée dans *La Nouvelle Raison du monde* (2009) par Christian Laval et Pierre Dardot. Comme dans les autres services publics, l'État lui-même se met à promouvoir la logique du marché et exerce son pouvoir par la mise en place délibérée de situations de concurrence, jusque dans des sphères qui y échappaient auparavant. L'ouvrage s'efforce de tenir ensemble l'exposition de ce cadre général et l'examen détaillé des évolutions en cours et de leurs effets. C'est un autre de ses intérêts, même si l'articulation des deux est parfois approximative, de sorte que toutes les conclusions théoriques ne sont pas

tirées des analyses de détail, tandis que ces dernières ne sont pas toujours aussi solidement étayées qu'on pourrait le souhaiter.

Se mettrait ainsi en place dans les institutions qui relevaient auparavant des « services publics », par ailleurs de plus en plus gagnées par un mouvement de privatisation, une nouvelle forme de gestion, associant plus grande autonomie locale et accroissement du contrôle central, par le biais du management par « objectifs » et par la multiplication des évaluations et des vérifications de résultats. Désormais, ce sont les instances étatiques, et les gouvernements, qui organisent l'extension de la logique du marché, supposée seule garante d'efficacité. On comprend dès lors que l'appel à « plus d'État » pour protéger les services publics ne soit pas forcément efficace, tant la nature même de « l'État » a été transformée.

La promotion de l'« autonomie » – qui se présente comme un accroissement de la marge de manœuvre laissée aux acteurs – signifie donc en réalité un exercice plus serré du pouvoir et une intensification du contrôle administratif central, par le biais notamment de la multiplication des évaluations (p. 53 et 243). Rappelons que Stuart Hall a bien montré, à propos du thatchérisme<sup>3</sup>, dès les années 1980, comment le discours néolibéral fait fonds sur l'aspiration des individus à contrôler davantage leurs conditions d'existence, sur la frustration engendrée par une gestion étatique centralisée « traditionnelle » qui échappe au contrôle individuel ou

collectif. Or ce qui apparaît clairement ici, c'est la façon dont les modes de gouvernements néolibéraux combinent un discours qui prétend répondre à ces aspirations avec une intensification de la dépossession des individus, en réalité sommés de faire leurs et d'anticiper les impératifs de l'État (devenu le premier promoteur du marché).

### Une école enfin vraiment capitaliste ?

*La Nouvelle École capitaliste* décrit l'intégration en cours de l'école à la logique capitaliste. L'idée est que, si l'on a pu parler autrefois d'« école capitaliste » (rappelons que la formule « *l'école capitaliste* » fait écho à l'ouvrage publié en 1971 par Baudelot et Establet, dans lequel était dénoncée la bipartition de l'institution scolaire en un système « primaire/professionnel », où étaient cantonnés les ouvriers, et un système « secondaire/supérieur », où était transmise aux rejetons des classes supérieures la culture bourgeoise), c'était en un sens faible : l'école avait certes à ce moment-là une fonction au sein du système capitaliste, mais elle avait néanmoins sa logique propre, qui n'était pas remise en question. Pour Bourdieu et Passeron, auteurs, avec *La Reproduction* (1970), d'une autre critique majeure de l'institution, c'est précisément cette autonomie de l'institution qui permettait à l'école de légitimer efficacement les hiérarchies sociales : l'école ne pouvait opérer ce tri et cette ségrégation sociale, par l'expulsion précoce des enfants d'ouvriers, que parce qu'elle n'en avait

---

*Se mettrait ainsi en place une nouvelle forme de gestion, associant plus grande autonomie locale et accroissement du contrôle central, par le biais du management par « objectifs » et par la multiplication des évaluations.*

---

## EXTRAIT L'INSTITUTION D'UN MARCHÉ SCOLAIRE, UNE GARANTIE D'« EFFICACITÉ » ?

On sait depuis longtemps que les systèmes éducatifs les plus « efficaces », c'est-à-dire ceux qui ont les résultats scolaires en moyenne les plus élevés, sont les moins inégalitaires. Les meilleurs résultats se trouvent ainsi dans les pays qui retardent le plus possible la sélection dans des filières hiérarchisées. Sur ce plan, on peut opposer classiquement la Finlande et l'Allemagne. Nico Hirtt a réalisé une comparaison entre le degré de liberté de choix des établissements et les inégalités de résultats scolaires en fonction du milieu social en se servant de l'enquête PISA. Il montre que plus cette liberté est grande, plus l'influence sociale sur les résultats scolaires est grande, ce qui fait apparaître que plus on fait « école commune », moins l'influence du milieu d'origine est marquée.

Ces comparaisons internationales sont corroborées par des travaux récents qui ont confronté les résultats scolaires

dans les départements français selon le degré de ségrégation des établissements scolaires. Les travaux menés par une équipe de sociologues autour de Sylvain Broccolichi, de Choukri Ben Ayed et de Danièle Trancart distinguent ainsi les départements en sur-réussite de ceux en sous-réussite par rapport à ce qui est attendu compte tenu des origines sociales des élèves.

Les départements où la réussite scolaire moyenne est la plus importante sont ceux où la densité d'établissements est peu élevée et où les évitements sont rares. Dans ces départements à établissements mixtes, on observe un niveau moyen plus élevé que dans les départements très urbanisés où la densité d'établissements a provoqué une forte hiérarchie entre eux. C'est le cas de Paris, par exemple, dont les résultats sont moins bons que ceux de l'académie de Rennes. [...]

Le marché scolaire et la polarisation sociale qu'il entraîne ne constituent donc pas une réponse optimale d'un point de vue collectif. Sur le plan de l'efficacité globale, il n'y a pas de « main invisible » qui fasse que l'intérêt individuel conduise à la meilleure situation pour tous. Les travaux en ce sens montrent que les doctrines néolibérales qui prétendent que le choix scolaire est source d'efficacité ne sont pas vérifiées. Par contre, le marché scolaire garantit une reproduction sociale protégée dans les « pépinières » scolaires que les membres des classes supérieures et moyennes habitent, colonisent, contrôlent du mieux qu'ils peuvent, avec l'aide parfois zélée des administrations locales.

Christian Laval, Francis Vergne, Pierre Clément et Guy Dreux, *La Nouvelle École capitaliste*, Paris, La Découverte, 2011, p. 132-133.

---

*L'institution d'une situation de concurrence, loin de produire un gain de productivité ou d'efficacité, comme le prétendent ses promoteurs, crée surtout plus d'inégalités et, en conséquence, moins d'efficacité.*

---

pas conscience. Les jugements scolaires étaient effectivement « autonomes » vis-à-vis du reste du monde social, ils reposaient sur des valeurs et des principes proprement scolaires – tout en ayant pour effet de réaffirmer les hiérarchies existantes, parce que la culture valorisée à l'école se trouvait être la culture dominante, et plus encore parce que le rapport à la culture le plus valorisé était celui, « naturel » et sans effort, des « héritiers ». Le problème n'était donc pas celui des « discriminations » dont souffriraient les enfants des classes populaires à l'école ; le problème était que l'école traitait au contraire tous les enfants *de la même manière*, laissant jouer à plein les dispositions précédemment acquises au sein de la famille par les enfants. Une fois légitimée par les classements apparemment « neutres » et « égalitaires » de l'école, la hiérarchie sociale paraissait « naturelle », et d'autant moins contestable. C'est donc du fait même de son autonomie que l'école servait le capitalisme.

C'est cette autonomie de l'institution que remettrait aujourd'hui en question l'avancée du néolibéralisme au sein de l'institution scolaire. Le premier aspect de cette « intégration » de l'école au capitalisme consiste en la construction d'un « marché » scolaire. Depuis les années 1980, les gouvernements successifs ont délibérément institué une situation de concurrence entre les établissements, notamment par les mesures d'« assouplissement » de la carte scolaire. Parallèlement, au sein des établissements, on encourage l'adoption de principes de gestion inspirés de la logique entrepreneuriale. Cette évolution, qui s'est combinée à une multitude de dispositifs concourant à augmenter le poids du capital économique dans la trajectoire scolaire des élèves, a contribué à aggraver la ségrégation des élèves selon leur origine sociale et ethnique (p. 115-123, p. 129 et p. 143-144).

Cette évolution crée une situation d'autant plus tendue que, dans le même temps, le prolongement de la scolarisation des adolescents est censé garantir la « paix sociale ». D'où les stratégies de plus en plus désespérées de « fausses inclusion » des populations reléguées par la promotion du modèle de l'ascension sociale des plus méritants (ZEP rebaptisées réseaux Ambition Réussite, dispositifs d'intégration à Sciences Po...) ou d'accroissement du contrôle et de la répression des populations scolaires « à risque » – avec l'autorisation de la présence de policiers dans les établissements, l'installation de dispositifs de « sécurisation » (caméras, portiques) et le renforcement des mesures disciplinaires (contrôle des corps, des mouvements, des allers et venues, devenus banals).

Replacer ces évolutions dans le cadre de l'avancée du gouvernement néolibéral, c'est aussi les mettre en rapport avec les changements du monde du travail<sup>4</sup>. Deux développements montrent ce que cette perspective a d'éclairant : une analyse de la place centrale qu'ont prise les « stages », aussi bien dans l'institution scolaire que dans le monde du

travail, et une autre de l'évolution de la formation professionnelle et du basculement de la formation diplômante à la formation « qualifiante », qui permet de remettre en question les droits attachés aux titres scolaires et de casser les protections collectives en individualisant autant que possible la situation de chaque salarié.

### **Efficacité ou assujettissement ?**

Les auteurs montrent très bien ici que l'institution d'une situation de concurrence, loin de produire un gain de « productivité » ou d'« efficacité », comme le prétendent ses promoteurs, crée surtout plus d'inégalités et, en conséquence, *moins* d'efficacité. Peut-être cependant ne tirent-ils pas toutes les conséquences de ce fait – notamment quant au statut et au rôle qu'il convient d'accorder aux discours des « réformateurs ». Il y a manifestement loin des discours aux pratiques chez nos réformateurs : alors qu'ils n'ont que ce mot à la bouche, ils ne peuvent pas ignorer que les systèmes scolaires les plus efficaces sont les systèmes les plus égalitaires (comme en témoigne le cas de la Finlande, évoqué à la p. 132). C'est là pourtant l'un des enseignements majeurs des évaluations PISA, sans cesse invoquées pour justifier les réformes en cours. Tous les discours affirmant que la nouvelle « économie de la connaissance » exige la production d'un maximum de travailleurs aussi qualifiés que possible paraissent bien creux si on les confronte à la réalité des politiques menées avec constance depuis plus de vingt ans. Un autre indice du peu de cas fait de l'« efficacité » du système est la façon dont les résultats des examens et des évaluations sont couramment « corrigés » pour cadrer avec les objectifs affichés : ce n'est pas l'efficacité qui est visée ici, mais l'apparence d'efficacité<sup>5</sup>. Est-ce là simplement une « contradiction » interne, comme l'estime Christian Laval, entre ces impératifs et ceux de réduction des budgets<sup>6</sup> ? Ou peut-on prêter plus de conséquence à nos réformateurs, et en conclure qu'ils poursuivent un autre but que l'augmentation de la « productivité » de l'institution scolaire ? Il semble qu'une des motivations des réformes en cours, rarement avouée parce que contraire à l'apologie officielle de l'économie de la connaissance, soit le jugement selon lequel la population, considérée dans son ensemble, est surqualifiée et développe de ce fait des attentes et des exigences excessives, vouées à l'insatisfaction dans un contexte de précarisation du monde du travail – et donc susceptibles d'alimenter une humeur contestataire et un esprit d'insubordination.

Quoi qu'il en soit, dénoncer l'« inefficacité » de l'école et promouvoir des réformes censées y remédier a d'abord pour fin de poser l'« efficacité » en valeur suprême et de décrédibiliser la parole des enseignants, supposés étrangers à la seule logique qui vaille, la logique entrepreneuriale. Ainsi sape-t-on la résistance aux réformes en instillant

le doute sur leur propre « professionnalisme » chez les « éducateurs », et en entretenant la méfiance que peuvent avoir envers eux ceux qui en ont besoin, à savoir les élèves et les parents d'élèves.

C'est sans doute aussi là la visée principale du second volet de l'entreprise de soumission de l'institution scolaire à la logique du marché, à savoir la remise en question des contenus d'enseignement. En imposant l'idée que l'école a d'abord pour fonction d'inculquer aux élèves des « compétences » monnayables sur le marché du travail, compétences indépendantes et supérieures aux disciplines particulières, il s'agit moins de transformer radicalement l'enseignement que de se donner le moyen de contester aux enseignants toute maîtrise sur leur pratique. Contrairement à ce que suggèrent les formulations souvent excessives de *La NEC*, dans les faits, ces principes ont assez peu modifié l'enseignement tel qu'il se pratique et, quoi qu'il en soit, ces « compétences » ont une définition tellement générale qu'on peut pour ainsi dire leur donner le contenu que l'on veut (leurs différents promoteurs en ont d'ailleurs une compréhension variable). Le véritable problème vient de ce qu'elles justifient la multiplication exponentielle des évaluations qui, elle, entrave directement le travail des enseignants. C'est le cas très clairement dans l'enseignement primaire, où l'on voit mal la marge de manœuvre qui resterait à l'enseignant qui tenterait de mesurer scrupuleusement, à intervalles réguliers, dans le respect des instructions officielles, le degré d'apprentissage de chacune des dizaines de compétences devant être acquises par chaque élève.

De telles réformes n'ont pas pour objectif d'augmenter l'efficacité de l'institution scolaire, mais d'accroître la dépossession et la soumission des enseignants – ainsi que des élèves, comme le montre très bien la critique qu'a faite Nico Hirtt de l'usage actuel de la notion de compétence, réduite à une capacité d'exécution purement technique<sup>7</sup>. Si cette dépossession est clairement décrite dans *La NEC*, il faut aller plus loin et voir que c'est là la finalité première des réformes, bien plus que la « productivité » du système scolaire ou sa transformation en fabrique de sujets employables. En avoir conscience permet de dissiper les doutes quant à la stratégie de lutte à adopter: que peut-on faire d'autre, face à la multiplication des dispositifs d'évaluation, par exemple, que de les boycotter, purement et simplement ?

Plusieurs tendances lourdes sont donc à l'œuvre aujourd'hui au sein de l'institution scolaire : une ségrégation de plus en plus accusée, l'imposition en son sein – aussi bien au niveau des élèves que des enseignants – d'un mode de gouvernement des sujets par la multiplication des évaluations, tant des enseignants que des élèves, et une tentative d'imposer comme finalité principale à l'institution la constitution de sujets employables.

Si les analyses de *La NEC* permettent de mesurer l'ampleur de ces tendances, elles témoignent cependant à leur propos d'un curieux aveuglement: bien qu'elles soient sans aucun doute aujourd'hui intensifiées, ces tendances ont toujours été présentes dans l'école.

### **Le néolibéralisme contre l'école ?**

Les évolutions actuelles mettent-elles vraiment aux prises deux adversaires, l'école d'un côté et le néolibéralisme de l'autre ? Nous pensons au contraire qu'on ne peut pas comprendre grand-chose aux évolutions en cours si on ne reconnaît pas qu'elles se « composent » avec des traits inhérents à l'école, qu'elles s'appuient sur des principes essentiels à l'institution. Un certain nombre de traits qui définissent le néolibéralisme apparaissent même à l'examen comme des transpositions de principes propres à la logique scolaire.

L'école n'a pas attendu le néolibéralisme pour être le lieu principal où les petits d'hommes acquièrent les habitudes, les disciplines, qui leur permettront de supporter sans regimber, et même souvent d'investir et de désirer, les contraintes du salariat – comme l'organisation du temps, la spécialisation dans une tâche donnée, ou encore les relations hiérarchiques. Si ces contraintes sont transformées par le néolibéralisme, et requièrent un investissement plus grands, le fait que l'école prenne sa part à ce processus n'a rien de nouveau. Or, pour les auteurs de *La NEC*, cela n'est manifestement pas pertinent pour la compréhension de la situation actuelle.

De ce point de vue « l'éthique » des enseignants – contrairement à ce que suggère *La NEC* (p. 261-262) – n'a jamais été une chose simple, unifiée, mais toujours un mélange de valeurs tendant à la critique de l'ordre existant et de son injustice, et de valeurs tendant au contraire à le consolider. D'où la circulation de tout un vocabulaire entre l'entreprise et l'école, avec pour pivot l'incitation constante à « travailler davantage », mais aussi à « s'investir », à « se mobiliser » ou à « se ressaisir » pour « tirer profit de ses qualités » – toutes exhortations qui, en désespoir de cause, se muent en un verdict d'éloignement: x « n'a pas sa place ici ». Si ce vocabulaire n'a pas toujours été celui de l'institution scolaire, il est remarquable qu'elle l'ait repris à son compte extrêmement tôt – au moins depuis les années 1980 – et sans qu'il y ait eu besoin pour cela d'exercer une pression sur les enseignants – qui, faut-il le souligner, ne sont pas directement concernés (du moins les enseignants titulaires) par le « *management par la peur* » (p. 44) qui touche les salariés du privé.

L'école n'a pas non plus attendu le néolibéralisme pour être ce lieu où les individus sont constamment évalués et classés, hiérarchisés les uns par rapport aux autres, puis séparés les uns des autres sur la base de ces évaluations. Pour dire les choses à

---

*L'école n'a pas attendu le néolibéralisme pour être le lieu principal où les petits d'hommes acquièrent les habitudes, les disciplines, qui leur permettront de supporter sans regimber, et même souvent d'investir et de désirer, les contraintes du salariat.*

---

grands traits : il ne nous paraît pas possible de lutter – comme *La NEC* nous y enjoint à juste titre – contre la multiplication actuelle, jusqu’à l’absurde, des évaluations sans s’interroger sur la centralité qu’a toujours eue dans l’institution scolaire l’évaluation, le classement et la hiérarchisation des élèves. Nous ne pensons pas qu’il soit possible de réfléchir sérieusement aux effets des nouvelles modalités d’évaluation sans les rapprocher de ceux – tout aussi délétères – des évaluations scolaires « classiques ». Sans une critique de l’évaluation scolaire, qui a pour effet principal de transformer des différences en inégalités, sans une réflexion sur la possibilité d’évaluer autrement, notamment sans essentialiser les individus – un travail mené par exemple par les courants de pédagogie Freinet ou par la pédagogie institutionnelle, dont *La NEC* n’a rien à nous dire sinon qu’ils auraient contribué malgré eux à légitimer certaines des réformes en cours, en particulier à travers la valorisation de la notion de compétences (p. 237) –, nous n’aurons rien de concret à opposer à ceux qui voudraient faire de l’école une fabrique du consentement à l’ordre existant.

Pour contester l’évident de l’enseignement, et sa réduction à l’inculcation d’une efficacité pratique, il ne nous suffira pas de défendre « des

*savoirs qui valent par eux-mêmes* » (p. 8). Il faudra nous interroger sur la façon dont, au sein même de l’institution scolaire, pour des raisons complexes (qui vont de la tentative de « s’adapter » à des publics qu’on estime « moins capables » et qu’on enferme par là dans cette « incapacité »<sup>8</sup> au rôle joué par l’enseignement dans la constitution de sujets nationaux), sont à l’œuvre des processus de réduction des contenus enseignés à des « doctrines », sans que soient transmises ni la façon dont ces « savoirs » se sont constitués ni leur dimension problématique, sans que donc soit assurée pour les élèves la possibilité de construire un rapport actif et critique à ces savoirs. La marge de manœuvre des enseignants ici est réelle et importante<sup>9</sup>, et il serait dangereux de la minimiser en prétendant que la redéfinition des contenus d’enseignement leur interdit de contribuer à la diffusion de savoirs et d’outils critiques.

Refoulant cette ambiguïté essentielle de l’institution scolaire, certains passages de *La NEC* suggèrent que ce n’est que récemment, avec la diffusion des modes d’évaluation « néolibéraux », que l’évaluation à l’école s’est mise à poser problème, et à induire des effets psychologiques contestables<sup>10</sup>. De même, tout un chapitre dénonce le fait que

## UN AUTRE POINT DE VUE

## L'ÉCOLE PEUT-ELLE FAIRE AUTRE CHOSE QUE PRODUIRE DE L'ÉCHEC SCOLAIRE ?

On sait que l’école française, lieu de réforme permanente, est en même temps le lieu de leur annulation permanente, rien ne comptant fondamentalement que l’objectif politico-idéologique que lui a assigné la République, qui en a fait l’un de ses piliers. Quel est cet objectif ? On peut le formuler de manière très simple : l’école a pour objectif de produire de l’échec scolaire (pour être complet, il faut ajouter : ainsi qu’un pourcentage modeste de réussite scolaire), et ceci de telle manière que cet échec n’apparaisse pas comme le résultat de l’institution elle-même mais comme la conséquence des « défauts comportementaux » (psychologiques et moraux) de ceux qui la fréquentent (les élèves et les étudiants). Magnifique machine d’invisibilisation de la production-clef de tout état, celle de l’obéissance et de l’acceptation des hiérarchies sociales. [...] Inutile de s’étendre plus longtemps sur ce qu’on peut bien appeler un secret de polichinelle qui a la structure de la lettre volée d’Edgar Poe : sous les yeux de tous, nul ne veut vraiment le voir. On comprend à partir de là le vide de

forme de l’entreprise traditionnelle qui s’efforce de trouver les moyens de « réduire l’échec scolaire » : autant vouloir demander à l’école d’être le contraire de ce qu’elle est.

Et pourtant, en vertu de l’ambivalence indiquée précédemment, il existe, tout aussi indubitablement, des moyens de dérégler ce fonctionnement qui comporte en lui-même les germes de sa contradiction (notamment à travers l’existence d’une instruction à dimension « critique »). On aboutit à ce paradoxe que l’école, intransformable pour les raisons susdites, est en même temps assez facile à déformer. On peut indiquer brièvement quelques facteurs de déformation possibles. Ils reposent en grande partie sur des changements de mentalité plus que sur des accroissements de moyens (on ira donc ici à contre-courant du discours syndical traditionnel).

Le point central auquel il faut toucher (mais c’est le plus difficile à faire admettre) consiste dans la question de l’évaluation. Il ne s’agit pas de ne plus évaluer, mais d’évaluer des choses et non des personnes. Déconnecter la

transmission des connaissances de la formation des identités, se donner pour objectif de produire des connaissances et non pas des types de personnes, c’est donner par exemple à tout élève l’occasion de refaire autant qu’il lui est nécessaire le parcours d’assimilation jusqu’à ce que celui-ci se concrétise dans une réalité conforme à l’objectif préalablement défini (un travail écrit, oral, manifestant la maîtrise de la discipline concernée à un moment donné). Tant que cet objectif n’est pas atteint, aucune évaluation n’a lieu d’être (à moins de se vouloir explicitement la stigmatisation d’une « lenteur », d’un « retard », d’une « inaptitude », bref d’une classification et d’une exclusion : nous sortons alors d’une logique d’enseignement pour entrer clairement dans une logique politique). Cette attitude (qui ne coûte, en un sens, rien ou peu !) entraîne évidemment, de proche en proche, d’innombrables conséquences de tous ordres.

Bertrand Ogilvie, « Des nouvelles pratiques pédagogiques pour lutter contre l’exclusion scolaire ? », in collectif, *L’Autre Campagne*, Paris, La Découverte, 2007.



l'« orientation » a pris désormais une place centrale dans l'institution scolaire, et que sa signification a radicalement changé : alors qu'auparavant il s'agissait de partir des « désirs » de l'élève, et de ses « droits »<sup>11</sup>, on chercherait aujourd'hui à lui faire intégrer qu'il doit se vendre sur le marché, et à le faire adhérer à l'idée que chacun est porteur d'un « capital humain » à faire fructifier et à monnayer. Mais l'orientation n'a-t-elle pas toujours été centrale dans l'école, et a-t-elle jamais été autre chose qu'un tri social ? Et les enseignants ne considèrent-ils pas souvent que l'une des dimensions centrales de leur travail consiste à juger des « potentialités » et des « limites » de leurs élèves, et à déterminer leur trajectoire en conséquence<sup>12</sup> ?

Dès lors, non seulement on reconnaît combien l'école se prêtait à l'investissement par la logique néolibérale, mais on en vient à se demander si le mode de gouvernement néolibéral ne doit pas beaucoup à la logique scolaire : outre l'usage systématique des évaluations individuelles et des classements, l'importance accordée à l'investissement subjectif, à l'intériorisation des règles et des objectifs (magnifiée en « autonomie »), et l'entreprise de « responsabilisation » des sujets qui s'ensuit sont des modalités de gouvernement qui ont été développées et perfectionnées au sein de l'institution scolaire. De même, si les développements récents du « suivi » des individus par la constitution systématique d'archives les concernant ont suscité une indignation fondée<sup>13</sup>, c'est là aussi une pratique qui existe depuis longtemps à l'école, et que l'on s'accorde généralement à considérer comme essentielle à son fonctionnement.

S'il faut complexifier l'analyse des rapports entre logique scolaire et logique néolibérale et contester la dichotomie postulée dans *La NEC*, c'est donc d'abord parce que la relative « ouverture » de l'école à la logique néolibérale s'explique par une certaine proximité, voire un lien historique, entre les deux, mais c'est aussi parce que la vulnérabilité de l'institution aux discours qui lui reprochent son « inefficacité » ne s'explique que si l'on prend en compte que l'école, à la fois lieu de diffusion d'instruments d'émancipation et lieu d'inculcation de dispositions à la soumission, est animée par des finalités contradictoires qui s'entravent et se nuisent les unes aux autres<sup>14</sup>.

### Quelle école voulons-nous ?

La critique de l'école n'est donc pas un « front secondaire », voire une distraction par rapport à la lutte contre l'extension de la logique néolibérale comme le suggère *La NEC*, affirmant que : « la vieille guerre scolaire entre “conservateurs” et “réformateurs” a des chances de s'atténuer au fur et à mesure que les uns et les autres concevront mieux les transformations actuelles de l'école » (p. 264). Sans cette critique, qui fera certes sans doute apparaître des lignes de fracture dans les rangs mêmes des opposants aux réformes, nous n'aurons rien à

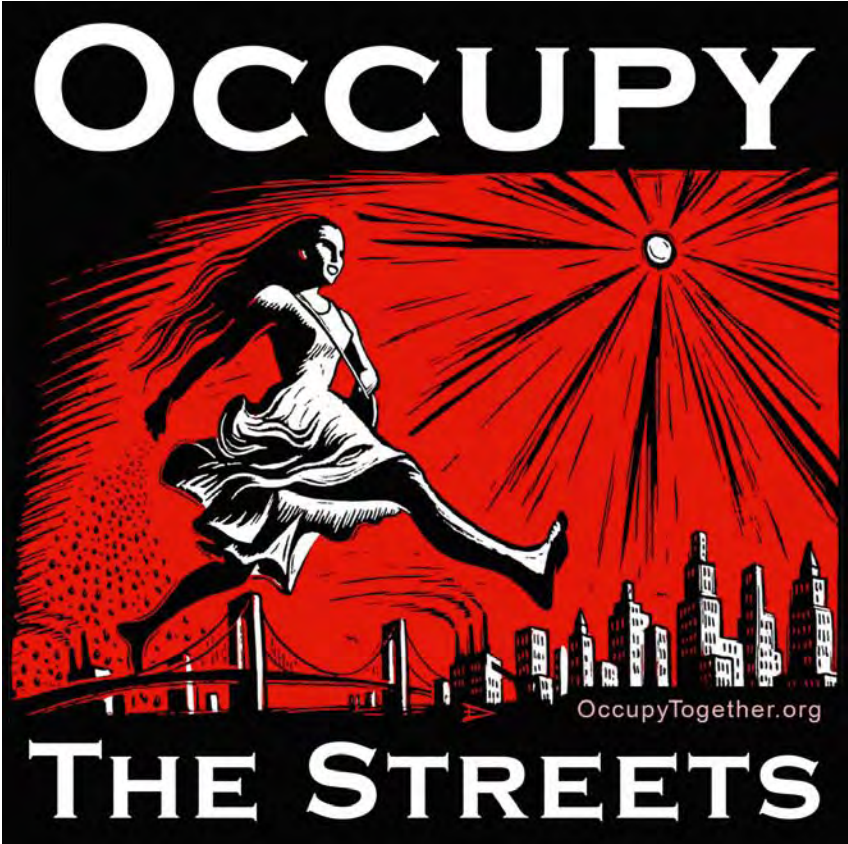
opposer à ceux qui voudraient faire de l'école le lieu de constitution de subjectivités aussi adaptées que possible au marché. Sans cette critique de l'école telle qu'elle a existé – que l'angoisse de donner des armes à ceux qui veulent « détruire l'école » a fait taire depuis trop longtemps –, sans ce travail de formulation de ce que pourrait être une école réellement désirable, toutes nos « résistances » seront vaines, hantées par le doute de n'avoir en fait rien de concret à opposer aux visées adverses.

L'éducation est un bien commun dont nous acceptons aujourd'hui qu'il soit géré pour nous par l'État, sans que nous ayons dessus le moindre contrôle. Cette « dépossession » n'a bien sûr rien d'exceptionnel, mais elle est néanmoins exemplaire parce que l'institution scolaire combine trois caractéristiques : elle nous importe souvent considérablement ; nous avons toutes les raisons de penser qu'elle est susceptible d'être réformée ; nous avons bien souvent sur elle des opinions relativement précises et argumentées – et, en dépit de tout cela, nous acceptons de n'avoir sur elle aucune maîtrise. Doit-on en conclure que les enjeux nous paraissent trop importants et que nous préférons nous décharger de cette responsabilité ?

Quoi qu'il en soit, il est temps de revendiquer et de construire un contrôle collectif sur cette institution qui joue un rôle déterminant dans la reproduction de l'ordre social et dans la constitution de notre subjectivité. La question est de savoir si nous parviendrons à cesser de penser qu'il n'y a d'alternative qu'entre une gestion étatique et le libre jeu des intérêts individuels, et si nous nous donnerons l'occasion de faire l'expérience qu'il peut en être autrement. À l'heure où nous voyons que les diverses formes de dépossession induites par l'une et l'autre logique peuvent se combiner, il s'agit d'inventer pratiquement un autre rapport à l'institution scolaire – au-delà des lamentations sur la ruine de l'école. ■

### NOTES

- 1. Ouvrage qui prolonge le travail entrepris par Christian Laval avec *L'École n'est pas une entreprise*, Paris, La Découverte, 2003. ■ 2. Voir *La Grande Mutation. Néolibéralisme et éducation en Europe*, d'Isabelle Bruno, Pierre Clément et Christian Laval (Paris, Syllepse, 2010) et *L'École en Europe. Politiques néolibérales et résistances collectives*, Ken Jones (dir.) (Paris, La Dispute, 2011). ■ 3. Voir *Le Populisme autoritaire*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008. ■ 4. C'est notamment l'objet du chapitre 3, « Employabilité et fabrique de la subjectivité néolibérale ». ■ 5. Gérard Grosse remarque ainsi que le système de fixation d'objectifs et d'évaluation des résultats qui est en train de se mettre en place est aussi absurde et formel que l'était le « Gosplan à l'époque de l'Union soviétique » (*Charlie-Hebdo*, hors-série « Qui veut la peau de l'école ? », p. 40. Voir aussi, à la p. 28, les remarques relevées par le SNES-FSU et le SNUEP qui suggèrent la façon dont les résultats des évaluations sont « rectifiés ».) ■ 6. *L'École n'est pas une entreprise*, op. cit., p. 300-301. ■ 7. « L'approche par compétences : une mystification pédagogique », à lire sur le site [ecole-democratique.org](http://ecole-democratique.org). ■ 8. Jean-Pierre Terrail, *De l'inégalité scolaire*, Paris, La Dispute, 2002, 3<sup>ème</sup> partie, « L'adaptation aux élèves, fabrique d'inégalité ». ■ 9. Comme le montre par exemple l'initiative de professeurs de sciences économiques et sociales, qui ont élaboré un « contre-manuel » pour parvenir à continuer à enseigner de façon critique leur discipline, dans le cadre d'un nouveau programme conçu pour les en empêcher. Voir [sesame.apses.org](http://sesame.apses.org). ■ 10. *NEC*, p. 245. C'est d'ailleurs aussi ce que dit explicitement le psychanalyste Roland Gori, initiateur avec Christian Laval de *L'Appel des appels*, dans le numéro spécial de *Charlie Hebdo* de septembre 2011 : « ce n'est pas l'évaluation qui pose problème, on a toujours évalué, mais la néo-évaluation » (p. 62). ■ 11. Cf. p. 190. ■ 12. Une attitude dont les effets sont dénoncés par exemple par Jean-Pierre Terrail, op. cit., p. 67-69 et chap. III. « Les attentes des enseignants » et IV « Les effets de l'étiquetage ». ■ 13. Avec notamment la constitution du Collectif national de résistance à Base-élèves, [retrait-baseeleves.wordpress.com](http://retrait-baseeleves.wordpress.com) ou encore l'appel « Pas de zéro de conduite pour les enfants de trois ans », initié notamment par Roland Gori (voir note 16). ■ 14. Cette analyse est au fondement de toute la démarche d'une revue comme *N'Autre école*, la revue de la fédération CNT des travailleurs de l'éducation.



# LES RENCONTRES DE LA RDL

Le jeudi 17 novembre 2011, à 19 heures,  
au Lieu-Dit, 6 rue Sorbier, à Paris  
(M° Ménilmontant)

## Rencontre avec Marcus Rediker

autour de ses livres

*Pirates de tous les pays* (Libertalia)

*L'Hydre aux mille têtes* (avec P. Linebaugh, Éditions Amsterdam)

*Les Forçats de la mer* (Libertalia)

*The Slave Ship* (Viking)

« L'historien Marcus Rediker pourrait aussi être appelé un « historieur » : son travail consiste à raconter des histoires, à rassembler des faits (qui chacun, considéré isolément, pourrait paraître anodin) et à faire émerger leur signification par leur inscription dans une continuité de luttes, de refus, d'efforts, d'appels. *L'Hydre aux mille têtes* révèle « l'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire » en proposant la mise en récit de documents hétérogènes, de notations

éparpillées, de micro-événements apparemment anecdotiques, qui ne prennent un sens révolutionnaire que par cette mise en récit. L'historien d'en bas ne peut faire justice à ceux d'en bas qu'en mobilisant une inventivité narrative. Il ne lui suffit pas de respecter la discipline historique qui l'astreint à ne considérer que des « documents historiques » : il doit se faire *storyteller* pour restituer aux gestes ainsi documentés leur nature émancipatrice. » (Yves Citton)

---

---

# LE SÉMINAIRE DE LECTURE DE LA RDL

Le collectif éditorial de la *RdL* invite les lecteurs de la revue à participer à la prochaine séance de son séminaire de lecture, consacrée à

## John Bellamy Foster

*Marx écologiste* (Éditions Amsterdam)

avec la participation de Michael Löwy

le mardi 6 décembre 2011, à 19 heures  
au Lieu-Dit, 6 rue Sorbier, à Paris  
(M° Ménilmontant)

Marx écologiste ? L'opinion courante est que Marx et les marxistes se situent du côté d'une modernité prométhéenne qui ne considère la nature que pour mieux la dominer et l'exploiter. Qu'en est-il vraiment ? Dans *Marx écologiste*, John Bellamy Foster montre que ces représentations constituent une radicale distorsion de la réalité : des textes de jeunesse aux écrits de la maturité, inspirés par les travaux de Charles Darwin et de Justus von Liebig, Marx a offert à la postérité

une critique des plus vigoureuses de la rupture par le capitalisme de « l'interaction métabolique » entre la nature et les sociétés humaines. S'il faut aujourd'hui tirer de l'oubli cette tradition marxiste et socialiste de l'écologie politique, c'est que la perspective marxienne en la matière a une actualité brûlante : une des questions les plus urgentes de l'heure n'est-elle pas de savoir si la crise écologique est soluble dans le capitalisme ?

(Le séminaire de lecture de la *RdL* réunit les membres du collectif éditorial de la revue et ses lecteurs pour un échange de vues autour de courts essais qui constituent des contributions d'importance aux débats contemporains.)

# CENT ANS DE BOMBARDEMENTS AÉRIENS

## HISTOIRE D'UNE TECHNIQUE MILITAIRE ET POLITIQUE

---

Il y a cent ans, un pilote italien larguait plusieurs bombes sur une oasis libyenne. Ce premier bombardement aérien de l'histoire constitue le moment inaugural d'une transformation radicale de la nature même des guerres, dont nous venons d'observer le dernier développement avec les bombardements de l'OTAN destinés à abattre le régime de Mouammar Kadhafi. Cet anniversaire et cette coïncidence – non fortuite – sont l'occasion pour Thomas Hippler de reconsidérer cette histoire et d'en interroger la signification politique profonde. Par **THOMAS HIPPLER\***

\*Thomas Hippler est maître de conférences à Sciences Po Lyon, *senior research associate* au programme « *The Changing Character of War* » de l'Université d'Oxford et membre du comité de rédaction de la *RdL*. Il est notamment l'auteur de *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire* (PUF, 2006) ainsi que d'un livre à paraître sur les bombardements aériens.

---

*En activant le détonateur avec ses dents, Gavotti a fait plus qu'expérimenter une nouvelle manière de lancer une bombe : il vient de révolutionner la guerre.*

---

Tripoli, 1<sup>er</sup> novembre 1911 : « *J'ai décidé d'essayer aujourd'hui de larguer des bombes de l'aéroplane. Personne n'a jamais tenté une chose de ce genre et, si je réussis, je serai heureux d'être le premier* », écrit le lieutenant Giulio Gavotti dans une lettre adressée à son père. L'ingénieur genevois vient de décrocher son brevet de pilote au moment où le gouvernement italien décide de se lancer dans la conquête d'un empire colonial en Libye. Son tableau de chasse se limite à un vol non autorisé au-dessus du Vatican, qui lui a valu quelques jours d'arrêt, et à une seconde place lors d'un raid entre Bologne et Venise. Mais fin septembre 1911, les choses commencent à se corser en Libye : la Sublime Porte ayant refusé de céder Tripoli, l'Italie déclare la guerre à l'Empire ottoman. Moins d'une semaine plus tard, la ville tombe entre les mains des Italiens. Membre d'une petite « flottille d'aviateurs », Gavotti est dépêché sur le continent africain quelques jours après son 29<sup>e</sup> anniversaire.

À l'aube du 1<sup>er</sup> novembre, Gavotti fait décoller son appareil, direction la Méditerranée. Il n'a pas d'ordre de mission, mais il a une idée. Il décrit un long virage au-dessus de la mer avant de mettre le cap sur la petite oasis d'Ain Zara, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Tripoli, où il avait remarqué un attroupement de combattants arabes lors d'un précédent vol de reconnaissance. « *Je tiens le volant d'une main, de l'autre je défais la lanière qui ferme le couvercle de la boîte. J'en extrais une bombe que je pose sur mes genoux. Je prends le volant avec l'autre main, et avec celle qui est libre, j'extrait un détonateur de la petite boîte. Je le mets dans ma bouche. Je referme la boîte, place le détonateur dans la bombe et regarde vers le bas. Je suis prêt. Je suis à environ un kilomètre de l'oasis.* »

Prise de court face à l'agression italienne, l'armée ottomane rencontre au même moment des difficultés considérables. Au point que Fethi Bey, le commandant militaire ottoman de la région de Tripoli, décide de retirer ses troupes et de faire appel à des unités indigènes pour mettre en œuvre une tactique de guérilla. La tâche de Gavotti en Libye consiste à mener des missions de reconnaissance stratégique et à tenir l'état-major informé des manœuvres de l'armée ennemie. Mais les guérilleros ne procèdent

pas comme une armée régulière : ils ne concentrent pas leurs forces de la même façon et se meuvent parmi la population civile à la façon d'« un poisson dans l'eau ». Dans ces conditions, la reconnaissance stratégique perd toute utilité et les aviateurs italiens doivent s'inventer de nouvelles missions. D'où l'initiative de Giulio Gavotti. Elle devait connaître une longue postériorité.

Tripoli, novembre 2011. Les frappes aériennes de l'OTAN ont joué un rôle prépondérant dans la chute du colonel Kadhafi : étrange coïncidence de l'histoire et de la géographie, qui nous invite à revisiter l'histoire d'un siècle de bombardements. L'historiographie de la guerre aérienne s'est surtout focalisée sur la question de la légitimité des bombardements stratégiques contre l'Allemagne et le Japon, voire sur leur utilité militaire, au détriment du précédent colonial, considéré le plus souvent comme une simple répétition générale avant la « véritable guerre » entre les grandes puissances. Or l'histoire des bombardements aériens est truffée de ce genre de « coïncidences » géographiques : parmi les régions soumises dans l'entre-deux-guerres aux bombardements aériens figurent notamment l'Irak et ce que l'on appelait « la frontière nord-ouest de l'Inde » : l'Afghanistan. Mais les bombardements coloniaux touchèrent également la Syrie, le Maghreb, le Soudan, la Somalie, le Nicaragua et les Philippines.

Que s'est-il donc passé ce 1<sup>er</sup> novembre 1911 ? « *Je vois deux campements près d'une bâtisse blanche, le premier d'environ deux cents hommes, l'autre d'une cinquantaine. Peu avant d'arriver sur eux j'attrape la bombe de la main droite ; avec les dents, j'arrache la goupille de sécurité et je laisse tomber la bombe depuis l'appareil. J'arrive à la suivre des yeux pendant quelques secondes avant qu'elle ne disparaisse. Peu après, je vois s'élever un nuage sombre au milieu du plus petit camp. J'avais visé le grand mais j'ai eu de la chance. J'ai frappé juste.* » En activant le détonateur avec les dents, Gavotti a fait plus qu'expérimenter une nouvelle manière de lancer une bombe : il vient de révolutionner la guerre. C'est seulement maintenant que nous commençons à mesurer l'ampleur du bouleversement

déclenché dans le ciel libyen. Parti pour une mission de reconnaissance, Gavotti a frappé un campement de combattants. Ce tout premier largage de bombe de l'histoire ressemble par certains aspects aux actions d'artillerie – à une différence près : les forces rassemblées que visait Gavotti n'étaient pas officiellement engagées dans les combats. En outre, Ain Zara n'est pas seulement un point de rassemblement pour insurgés potentiels : l'oasis constitue aussi un système social et économique. Toute la nouveauté est là : en larguant une bombe sur Ain Zara, Giulio Gavotti ne s'est pas contenté de frapper une cible, il a en toute rigueur constitué un nouveau type de cible. Une cible hybride, mêlant de façon indiscernable objectifs civils et militaires et, parmi ces derniers, objectifs réguliers et irréguliers. Gavotti a inauguré une nouvelle façon de penser et de faire la guerre, ces guerres hybrides et « asymétriques » qui n'ont cessé de nous hanter, jusqu'à aujourd'hui.

### La matrice coloniale

La pensée stratégique a surtout retenu l'aspect le plus spectaculairement novateur de l'événement : avec l'aviation, il devient possible de frapper non plus seulement les forces armées, mais un système socio-économique tout entier. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que la force aérienne ait pu être considérée comme une solution à la guerre de position de 1914-1918. Le développement inouï de la puissance de feu au début du siècle semblait avoir définitivement rendu toute offensive impossible. Face à l'impossibilité de briser le front, l'aviation permet de le contourner et de frapper non plus les forces militaires en action, mais les sources

mêmes de leur puissance : la production industrielle, les moyens de transport, la cohésion politique et morale des peuples. Face à l'engluement tactique sur le front, l'aviation offre une possibilité de mener une offensive stratégique.

Le bombardement aérien devient ainsi un élément essentiel de la « guerre totale » en Europe pendant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. De Guernica à Dresde en passant par Coventry, Rotterdam et Brest, la mémoire européenne de la Seconde Guerre mondiale reste marquée par l'expérience des villes bombardées. Pourtant, les bombardements aériens n'ont pas commencé en Europe mais bien dans le désert libyen. Avant que les villes européennes ne soient transformées en champs de ruines, il y eut une matrice coloniale de la guerre totale. Bien que la destruction systématique des ressources socio-économiques n'entre pas dans le corpus des doctrines militaires avant les années 1920, elle est déjà virtuellement contenue dans le bombardement d'Ain Zara. La guerre aérienne corrobore ainsi la thèse de Hannah Arendt selon laquelle le colonialisme fut le modèle des totalitarismes, et notamment de la totalisation de la guerre. Autrement dit, les bombardements aériens ne relèvent pas uniquement de la mémoire de guerre des peuples européens, mais constituent un chapitre d'une histoire globale qui reste à écrire.

Après la Grande Guerre, l'armée de l'air britannique est mise en avant comme alternative aux expéditions punitives dans les colonies. En 1919-1920, en Somalie, l'emploi de l'aviation met ainsi fin à une insurrection islamo-nationaliste menée par Mohammed Abdullah Hassan, surnommé « the

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

1. Williamson Murray, *Les Guerres aériennes, 1914-1945*, trad. I. Fortunato, Paris, Autrement, 1999 : Une bonne synthèse de l'histoire des bombardements dans les guerres européennes, avec beaucoup de détails techniques et doctrinaux. En revanche, l'approche positiviste en histoire militaire, anglo-saxonne en particulier, comporte des partis pris discutables et non-réfléchis, tels que l'absence des pratiques coloniales dans le tableau.

2. Sven Lindqvist, *Maintenant tu es mort. Le Siècle des bombes*, trad. C. Monteux et M.-A. Guillaume, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002 : un essai stimulant, bien que parfois contestable, qui prend notamment en compte la littérature futuriste et les bombardements coloniaux. Par l'auteur de *Exterminez*

*toutes ces brutes. L'Odyssée d'un homme au cœur de la nuit et les origines du génocide européen.*

3. W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, trad. P. Charbonneau, Arles, Actes Sud, 2004 : un essai du grand écrivain sur l'incapacité de la littérature allemande, après 1945, à prendre en compte le traumatisme collectif des bombardements.

4. Jörg Friedrich, *L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes, 1940-1945*, trad. I. Hausser, Paris, Fallois, 2004 : le premier livre à mettre la souffrance de la population civile au centre, par l'auteur d'un ouvrage de référence sur la justice nazie et sur la guerre d'extermination menée par l'armée allemande en Union Soviétique. Ce livre a provoqué une vive polémique en Allemagne et

Friedrich a été accusé d'omettre le contexte des bombardements alliés, à savoir celui d'une guerre déclenchée par l'Allemagne.

5. David Omissi, *Airpower and Colonial Control. The Royal Air Force, 1919-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1990 : ouvrage de référence sur le *police bombing* britannique dans l'entre-deux-guerres.

6. Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'air*, trad. B. Smith et J. Romeyer, Paris, Economica, 2001 : il s'agit certainement de la théorie la plus accomplie du bombardement stratégique. D'abord publié en Italie en 1921 et, dans une deuxième édition considérablement augmentée, en 1926, le livre reste au cœur des débats militaires jusqu'à nos jours.

---

On ne vise pas des insurgés  
mais des populations  
entières et, par là, toute  
une structure sociale et  
économique.

---

*Mad Mullah* » par les colons. Selon une description contemporaine britannique, les combattants somaliens, ignorants de l'existence des avions, conjecturèrent que les engins volants à l'horizon étaient des chariots d'Allah venus conduire le Mullah au paradis, ou bien qu'il s'agissait d'une intervention turque annonçant que le Sultan Ottoman était finalement sorti vainqueur de la Première Guerre mondiale. Blessé, Mohammed Abdullah Hassan s'enfuit, mais il est pourchassé par les avions et meurt peu de temps après de la grippe. L'insurrection somalienne s'éteint<sup>1</sup>.

Après ce succès retentissant, l'armée de l'air se voit confier le contrôle de l'Irak, territoire récemment retranché de l'Empire ottoman, mais dont l'occupation terrestre s'avère trop coûteuse. La Royal Air Force promet d'assurer, à moindres frais, les mêmes services que les forces terrestres : mater les révoltes qui agitent périodiquement les colonies. Le concept de *police bombing* est né. Dans un premier temps, on procède comme en Somalie par la méthode de la chasse à l'homme, par mitrailleuse et par avion. Or les insurgés parviennent souvent à se cacher et, frustrés, les aviateurs reportent leurs mitrailleuses sur le bétail. Une idée lumineuse : plutôt que de chasser les insurgés, il faut les couper de leurs ressources. Si l'on n'arrive pas à les tuer, il faut les faire mourir autrement, à l'instar du « *Mad Mullah* », mort de faim, de soif et de maladie. Le diagnostic stratégique n'est donc pas très différent de celui qui vaut pour l'Europe : plutôt que d'attaquer directement l'ennemi, il vaut mieux s'en prendre aux sources de sa puissance. L'approche, dans les deux cas, devient indirecte. Le blocus maritime ayant joué un rôle important dans l'écroulement des Empires centraux lors de la Première Guerre mondiale, la Royal Air Force invente un concept analogue : le « *blocus aérien* ». Les opérations commencent par des bombardements lourds de plusieurs jours. L'intensité des attaques diminue par la suite, mais reste suffisamment importante pour tenir les tribus insurgées loin de leurs villages, champs, pâtures et points d'eau. L'objectif des bombardements est de briser la vie sociale et économique des populations rebelles afin d'« assécher » le milieu dans lequel les insurgés mènent leur combat<sup>2</sup>.

Le *police bombing* n'est nullement une spécialité britannique. Toutes les puissances coloniales l'emploient dans les années 1920 et 1930. Ainsi des Français, qui expérimentent en Syrie une pratique proche de celle employée en Irak. Le bombardement colonial au Maghreb diffère en revanche du cas irakien, car l'adversaire y est mieux organisé : la République du Rif a déclaré son indépendance en 1922 et ses forces – 25 000 soldats environ et 100 000 partisans potentiels – ont infligé d'humiliantes défaites aux Espagnols en 1921 et aux Français en 1925. Les forces françaises ont alors recours à des bombardements décrits par un observateur militaire britannique comme « *drastic in the*

*extreme* », tandis que les Espagnols commandent dès 1923 une livraison de gaz moutarde (ypérite) en Allemagne.

Le *police bombing* transforme radicalement le rapport entre les adversaires. Dans la conception classique de la guerre, l'occupation constitue la fin des actions militaires ; la puissance occupante pacifie le territoire en se l'appropriant localement et institue avec la population civile un rapport de protection et d'obéissance. Le « contrôle aérien » défait ce lien. La pratique du *police bombing* signale ainsi une mutation importante des rapports coloniaux, déjà soulignée à l'époque par ses critiques : « *le contrôle aérien peut faire beaucoup de choses, mais il ne pourra jamais civiliser les gens, ni les pacifier* », s'exclamait Lord Lloyd devant ses pairs le 9 avril 1930. Le colonialisme sans mission civilisatrice ? Assurément, la légitimation du pouvoir colonial était en danger.

De Gaulle ne disait pas autre chose en exhortant les militaires à ne pas oublier de garder le pied sur la terre occupée puisque « *l'aviation sait détruire, mais ne contraint, ne conquiert, n'occupe pas*<sup>3</sup>. » C'est là le paradoxe de cette arme : elle porte la mort et la destruction partout, tout en étant incapable d'occuper le territoire, de se l'approprier, de le pacifier. L'aviation représente donc un renversement total des conceptions de la guerre et de la paix. Selon la théorie classique, la paix doit nécessairement être la fin de toute action guerrière : on fait la guerre pour obtenir la paix. Mais comment obtenir la paix avec une arme intrinsèquement incapable de pacifier ?

### La bombe : une arme démocratique ?

Que ce soit par bombes, par mitrailleuses ou par gaz toxique, la population colonisée est la cible des premiers bombardements aériens. On ne vise pas des insurgés mais des populations entières et, par là, toute une structure sociale et économique. Rien d'étonnant à cela : ces pratiques reflètent parfaitement l'approche dominante en matière de « petite guerre » – euphémisme pour la guerre coloniale contre les insurgés, les rebelles, les barbares. Le colonel Callwell, officier colonial britannique, en avait résumé les principes dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans un manuel militaire : « *La différence principale entre les petites guerres et les campagnes régulières [...] c'est que, dans la petite guerre, la victoire sur les armées ennemies – quand elles existent – n'est pas nécessairement l'objectif principal ; l'effet moral est souvent bien plus important que le succès matériel, et les opérations se limitent parfois à commettre des ravages que les lois de la guerre régulière désapprouvent*<sup>4</sup> ». Contrairement à ce qui se passe dans la « vraie » guerre, celle d'un État national contre un autre, il ne s'agit pas dans la « petite guerre » de vaincre une armée, mais de terroriser une population. Ainsi, une guerre régulière « *peut se conclure par la capitulation du souverain ou du chef ennemi, celui qui représente son peuple ; mais quand il s'agit*

de réprimer une rébellion, c'est tous les sujets réfractaires qu'il faut châtier et soumettre<sup>5</sup>. » De ce point de vue, l'aviation coloniale ne fait que prolonger des pratiques préexistantes : attaquer les populations civiles pour les châtier collectivement, voire les exterminer.

Ce qu'il y a de nouveau avec l'aviation, c'est le fait que les principes de la « petite guerre » vont désormais pouvoir être appliqués à la « grande guerre ». C'est un thème constant de la stratégie aérienne de l'entre-deux-guerres, et c'est William Mitchell, le « prophète » américain de la guerre aérienne, qui l'a exprimé le plus clairement : « *l'invention de la puissance aérienne qui peut aller directement vers les centres vitaux pour les neutraliser et les détruire complètement a donné une complexion nouvelle à l'ancien système de la guerre. On réalise maintenant que l'armée ennemie en campagne est un faux objectif et que l'objectif réel, ce sont les centres vitaux. L'ancienne théorie, selon laquelle la victoire signifiait la destruction de l'armée ennemie, est intenable*<sup>6</sup>. »

Depuis l'avènement de l'aviation, ce ne sont plus les armées ennemies qu'il faut frapper, mais les peuples, exactement comme on avait l'habitude de le faire dans les colonies. Comment comprendre cette extension des pratiques coloniales à l'ensemble de la population mondiale ? Une comparaison des stratégies aériennes dans la périphérie coloniale et en Europe apporte une réponse évidente, bien que troublante : la guerre, dans les deux cas, est l'affaire du peuple entier et ne concerne plus simplement l'État, entité transcendante par rapport aux citoyens. La guerre devient « démocratique » : si tous les citoyens participent, d'une manière ou d'une autre, à l'effort de guerre, il est absurde de cibler uniquement ceux qui manient les armes et d'épargner toutes celles et ceux qui, par leur travail quotidien, rendent possible leur utilisation. La mort à la guerre n'est plus le privilège aristocratique du guerrier ; « démocratisée », elle devient accessible à tous.

Mais la guerre devient « démocratique » dans un autre sens encore : Brook-Popham, le premier commandant de l'école de guerre aérienne britannique à Andover, cite ainsi la démocratisation, l'industrialisation et le syndicalisme comme les trois facteurs décisifs ayant conduit à une intégration plus étroite du peuple à l'effort de guerre. Le peuple a désormais la possibilité d'influencer, par voie électorale ou par la grève, les actions guerrières des gouvernements. Il serait donc doublement illogique d'épargner les civils : non seulement, ils sont aussi importants pour l'effort de guerre que les soldats mais, en tant que citoyens, ils constituent collectivement le souverain contre lequel la guerre est menée. « *Maintenant il faut briser la force de la volonté de la nation ennemie et faire cela est l'objectif de toute nation en guerre*<sup>7</sup> », écrit Brook-Popham. Trenchard, le « père de la *Royal Air Force* », ajoute que l'objectif des bombardements aériens est « *de faire en sorte que le gouvernement ennemi demande la paix sous la pression*

de la population, exactement de la même manière que la famine due à un blocus du pays contraint le gouvernement à demander la paix<sup>8</sup>. » Dans une démocratie, non seulement la population est partie prenante de l'effort de guerre, mais elle est responsable des agissements du gouvernement.

La bombe lâchée d'un avion est, en un sens, l'arme démocratique par excellence : elle peut frapper tous et chacun, *omnes et singulatim*, le peuple et le citoyen. À cette réserve près que certains sont plus le peuple que d'autres, tant la différence de classes est une clé de la stratégie aérienne. En témoigne la décision prise par le gouvernement de Sa Majesté en février 1942 « *de détruire le moral de la population civile ennemie et, en particulier, des travailleurs de l'industrie*<sup>9</sup>. » Si chacun devient une cible potentielle, les ouvriers sont visés au premier chef, et ce pour des raisons à la fois techniques et politiques.

Plus densément urbanisés que les quartiers bourgeois et moins bien protégés contre le feu, les faubourgs ouvriers se prêtent particulièrement bien aux tactiques incendiaires mises en place pendant la Seconde Guerre mondiale. « Opération Gomorrhe » dite « tempête de feu », Hambourg, juillet 1943 : la première attaque, par bombes explosives, prépare le terrain ; les bombes lourdes, traversant les immeubles de haut en bas, font sauter portes et fenêtres, tandis que des bombes plus légères arrachent les toits. Une fois l'appel d'air ainsi assuré, intervient la seconde attaque, décisive, par bombes incendiaires. Il ne s'agit pas de détruire tel ou tel immeuble, mais de faire que le feu prenne, le but étant de brûler une ville entière. Comme dans une immense cheminée, l'air souffle à 240 km/h, la température s'élève à 800°, la colonne de fumée montant à 7 000 mètres.

Au-delà de ces considérations techniques, il y a aussi une raison politique au fait de cibler prioritairement les ouvriers. Dans la mesure où les installations industrielles sont situées dans les quartiers populaires, qui sont aussi les plus peuplés, la tactique incendiaire vise indistinctement la population civile et les infrastructures industrielles. Plus fondamentalement encore, la stratégie est guidée par l'idée que la classe ouvrière, segment décisif de l'effort de guerre, est en même temps la partie de la population la moins intégrée politiquement. Derrière la stratégie de la ville brûlée se cache ainsi une perspective « révolutionnaire », le but ultime étant de provoquer une révolte ouvrière contre le gouvernement en place. Si la guerre est devenue l'affaire du « peuple », le fait de cibler les ouvriers fait apparaître une ambivalence caractéristique sur la nature de ce « peuple ». Vise-t-on le souverain collectif, ce corps politique unifié qui est le *sujet* du politique ? Vise-t-on au contraire le « bas peuple », ces franges de la population qui ne peuvent être que l'*objet* de la politique ? Si l'on ne sait jamais clairement quel « peuple » il s'agit de bombarder, le souverain collectif ou la « populace », cette incertitude est révélatrice en elle-même.

---

*La bombe lâchée d'un avion est, en un sens, l'arme démocratique par excellence : elle peut frapper tous et chacun, omnes et singulatim, le peuple et le citoyen. À cette réserve près que certains sont plus le peuple que d'autres.*

---

**« Comme s'ils n'étaient rien de plus que des Maures, des Zoulous ou des Chinois »**

Cette incertitude quant à la nature du peuple gagne à être rapprochée des représentations que les Européens se font des « sauvages » qu'ils ont pris l'habitude de bombarder dans les colonies. Dans un premier temps, l'avènement de l'aviation signifie deux choses dans l'imaginaire européen : d'une part, son énorme puissance destructrice rend la guerre en Europe impossible et annonce la paix perpétuelle ; d'autre part, elle consacre la domination européenne à l'échelle mondiale puisqu'il est désormais facile et économique de réprimer toute insurrection anti-coloniale. Le développement de l'aviation est donc inséparablement lié à une représentation raciste du monde : elle apporte la paix aux peuples blancs – et les bombes aux colonisés.

Or on constate une transformation de cet imaginaire pendant les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle : il devient désormais concevable de soumettre des populations considérées comme protégées à un traitement jusqu'ici réservé aux « barbares » des colonies. À moins que ce ne soit la catégorie de barbare qui s'élargisse. Quand le gouvernement sud-africain sollicite le recours à la force aérienne impériale pour mater les insurrections de 1919, il est encore nécessaire de rassurer Londres sur le fait que l'arme ne sera pas employée contre la population blanche de Johannesburg – promesse non tenue du reste puisque trois ans plus tard, une grève de mineurs blancs sera réprimée grâce à l'aviation<sup>10</sup>. En décembre 1917, immédiatement après la Révolution bolchevique, la force aérienne britannique avait déjà été utilisée pour

intimider des ouvriers de Coventry et les exhorter, dans des tracts lancés par avion, à cesser la grève et à se remettre au travail. L'aviation fut également employée lors de la révolte irlandaise de 1920 et, lors de la grève générale de 1926, la *Royal Air Force* assura non seulement la distribution de journaux conservateurs dans toutes les villes de la Grande-Bretagne, mais servit également à acheminer des « jaunes » vers les usines en grève et à arrêter des « communistes éminents »<sup>11</sup>. Les insurgés, les rebelles, les communistes, tous les éléments de déstabilisation de l'ordre social, bourgeois et impérialiste, sont désormais assimilés à la catégorie des barbares, qu'on peut légitimement soumettre aux bombardements aériens.

L'illustration la plus frappante de cette convergence entre barbares extérieurs et barbares intérieurs se trouve peut-être dans le roman *La Guerre dans les airs* de H. G. Wells, qui eut dès sa parution en 1908 une influence profonde sur le public occidental, et en particulier sur les théoriciens militaires, qui le citent très souvent. Très brièvement résumée, l'intrigue est la suivante : lors d'une guerre contre les États-Unis, l'armée de l'air allemande bombarde New York avant d'être vaincue elle-même par les forces sino-japonaises. S'ensuivent un krach économique, une « insurrection musulmane » mondiale et l'effondrement de toute vie sociale organisée.

Dans le New York bombardé du roman de Wells, « des hommes, des femmes et des enfants se trouvaient mélangés comme s'ils n'étaient rien de plus que des Maures, des Zoulous ou des Chinois<sup>12</sup>. » Qu'est-ce que les New-Yorkais ont

**EXTRAIT « UN CONCEPT POST-HÉGÉLIEN DE LA TERREUR »**

« Le fait de prendre l'adversaire pour cible est en quelque sorte le prolongement du duel par des moyens balistiques. Dès lors, le geste consistant à tuer d'homme à homme est si étroitement lié à la représentation pré-bourgeoise du courage personnel et de l'héroïsme potentiel que même dans les conditions du combat à distance et de la bataille de matériel, il continue à exercer sa validité, même si ce geste est devenu anachronique. Si des membres de l'armée, au xx<sup>e</sup> siècle, pouvaient estimer qu'ils exerçaient encore un artisanat « viril » et sous les prémisses de la guerre, un métier « honnête », c'était en se référant au risque de rencontre immédiate avec l'adversaire capable de nous « donner la mort ». Sa manifestation, du point de vue de la technique des armes, est le fusil pourvu d'une baïonnette au

canon : si l'élimination (bourgeoise) de l'ennemi par coup de feu tiré à distance devait échouer pour une raison quelconque, cette arme indique la possibilité de revenir au perçage direct, en corps à corps, geste noble et archaïque.

On gardera le xx<sup>e</sup> siècle en mémoire comme celui dont la pensée essentielle consistait à ne plus viser le corps d'un ennemi, mais son environnement. C'est la pensée fondamentale de la terreur, dans un sens plus explicite et plus contemporain. [...] Parmi ces moyens, outre les conditions économiques, les conditions écologiques et psychosociales de l'existence humaine sont aujourd'hui au centre des intérêts. Dans les nouveaux procédés consistant à pratiquer, en travaillant sur l'environnement de l'ennemi, la suppression de ses conditions de vie, apparaissent les contours d'un concept

spécifiquement moderne et post-hégélien de la terreur. [...]

Face à ces combats s'est imposée *de facto* dans le domaine du « combat aérien » la pratique des attaques aériennes unilatérales, auxquelles on ne pouvait apporter aucune réplique [...] Les expériences vécues pendant la Seconde Guerre mondiale en Europe comme en Extrême-Orient n'ont pas été les seules à montrer que la manière dont les armées de l'air nationales mènent la guerre est une utilisation générale de l'habitus de l'attentat, puisque les attaques aériennes, conformément à leur *modus operandi*, ont toujours le caractère d'une attaque surprise. »

Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphérologie plurielle (Sphères III)*, trad. O. Mannoni, Paris, Sell, 2005, p. 83, 84, 117 et 120.



en commun avec ces « sauvages » ? Le fait que l'on puisse les bombarder, bien sûr, mais aussi que le bombardement aérien rende inopérant le pouvoir constitué de l'État : malgré la décision des autorités américaines de capituler après le bombardement allemand, le peuple se lance dans un combat pour l'indépendance nationale. En dépit de son énorme puissance de destruction, l'arme aérienne est incapable de contrôler le territoire : « *les Allemands avaient frappé la tête, et la tête fut conquise et assommée – uniquement pour libérer le corps de son emprise. New York était devenu un monstre sans tête, incapable de se soumettre collectivement*<sup>13</sup>. » Le bombardement fait ainsi apparaître le paradoxe démocratique de l'inadéquation entre pouvoir constitué et pouvoir constituant. Le peuple reprend ses affaires en main, s'approprie la puissance collective et mène une guerre démocratique. Une fois l'État anéanti par les bombes et devenu incapable de garantir l'ordre social bourgeois, les new-yorkais se transforment en « sauvages » comparables aux barbares des colonies.

C'est ici que les deux significations de la notion de « peuple » se rejoignent : c'est précisément la « populace » sauvage qui s'empare de la souveraineté sur les ruines de l'État et de la société civile bourgeoise. Mais il y a plus. Non seulement le peuple souverain est assimilé à la « populace » et investi de caractéristiques auparavant réservées aux « races inférieures », mais il apparaît en outre comme efféminé. Selon Giulio Douhet, l'un des plus importants théoriciens de la guerre aérienne, c'est surtout l'action des femmes dans le pays bombardé qui doit précipiter l'effondrement moral du système social ennemi<sup>14</sup>. Le « peuple », tel qu'imaginé et ciblé par la stratégie aérienne, est construit selon les vecteurs de la classe, de la race et du genre.

Si la guerre aérienne a pour objet cette entité paradoxale qu'est le « peuple » démocratique – corps politique unifié et force de déstabilisation sociale, souverain collectif et « populace » –, elle a recours, vis-à-vis de cet objet, à deux stratégies complémentaires, l'une offensive, l'autre défensive.

Du côté offensif, on bombarde le peuple ennemi pour détruire son unité afin de libérer les forces sous-jacentes de l'anarchie et de la révolte. En Europe, le peuple est essentiellement conçu en référence à l'État, la forme de son organisation politique. Bombarde le peuple signifie abattre l'État ou, plus précisément, faire en sorte que le peuple se dresse contre l'État. Misant sur la non-coïncidence entre le peuple et l'État, l'offensive aérienne vise à défaire l'unité du corps politique et à le réduire en « populace ». La conclusion s'impose donc que la guerre nationale n'a à proprement parler jamais existé : dès son invention lors des guerres de la Révolution française, la guerre entre nations dissimule une guerre de classe. L'incertitude sur la nature du « peuple » à bombarder – souverain

collectif ou populace – correspond précisément à cette guerre larvée qui travaille une nation de l'intérieur.

Les stratèges militaires en étaient bien conscients, et c'est la raison pour laquelle leurs doctrines d'offensive aérienne se doublent systématiquement d'une stratégie défensive ayant essentiellement pour but d'assurer la cohésion politique et morale de la population bombardée. Du côté défensif, la politique de défense anti-aérienne vise à transformer la « populace » en corps politique unifié. La doctrine aérienne allemande de 1936 déclare ainsi qu'« *il faut rehausser la résistance aérienne de la nation* » afin de « *protéger le moral* » de la population. Si, du côté offensif, il s'agissait de défaire l'unité du peuple et de l'État, il s'agit, du côté défensif, de construire activement l'unité d'un peuple – et l'on trouve des indices montrant que cette construction pouvait fonctionner effectivement, malgré un effet indéniable de démoralisation. Les nuits entières passées dans des abris anti-aériens avec les voisins du quartier contribuèrent à tisser des liens de solidarité, dotant par exemple la société allemande d'un fort « capital social » et d'un sentiment largement partagé d'avoir été d'héroïques victimes de la guerre. Le fait que les déportés ne se trouvent pas dans ces abris n'était-il pas la preuve qu'ils ne faisaient pas partie de la « communauté nationale » ? Pire encore, cette cohésion sociale avait d'autant moins de chances de se retourner contre l'État que l'importance de celui-ci dans la vie des gens grandissait proportionnellement aux dommages infligés à la population par les bombardements. Dès lors que l'abri anti-aérien devient le lieu où se construit l'unité du peuple et de l'État, la tâche du bombardier, celle de défaire ce lien, pouvait s'avérer plus ardue que prévu.

### **La paix perpétuelle par les bombes**

On ne retrouve pas cette dualité instable entre le peuple et l'État dans le cas des bombardements coloniaux, ce qui en fait un cas de figure à la fois plus clair et plus « moderne » que la destruction massive de certaines villes d'Europe. Plus clair parce qu'il n'existait tout simplement pas dans les colonies d'appareil d'État qu'on aurait pu cibler. Mais surtout plus « moderne », dans la mesure où le combat contre les groupes d'insurgés et leur environnement social, économique et écologique se branche directement sur la configuration mondiale sans passer par la médiation de l'État national : « *Le dehors des États ne se laisse pas réduire à la « politique extérieure », c'est-à-dire à un ensemble de rapports entre États. Le dehors apparaît simultanément dans deux directions : de grandes machines mondiales [...] mais, aussi, des mécanismes locaux de bandes, marges, minorités*<sup>15</sup>. » L'aviation offre l'exemple stupéfiant d'une telle « machine mondiale ». Victor Hugo, en 1864, avait déjà formulé l'espoir que la puissance aérienne apporte la paix

---

*Le pilote comme gendarme et la bombe comme matraque – c'est sur ce point précis que se rejoignent la pratique coloniale du police bombing et le cosmopolitisme humaniste.*

---

## NOTES

■ 1. Douglas J. Jardine, *The Mad Mullah of Somaliland*, Londres, Jenkins, 1923, p. 239. ■ 2. Voir David Omissi, *Air Power and Colonial Control. The Royal Air Force, 1919-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1990 et James S. Corum et Wray R. Johnson, *Airpower in Small Wars. Fighting Insurgents and Terrorists*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003. ■ 3. Charles de Gaulle, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934, p. 177. ■ 4. Colonel C. E. Callwell, *Small Wars. Their Principles and Practice*, Londres, Stationery Office, 1899, p. 388. ■ 5. *Ibid.*, p. 35. ■ 6. William Mitchell, *Skyways. A Book on Modern Aeronautics*, Londres, Benn, 1930, p. 255. ■ 7. Robert Brooke-Popham, « The Nature of War », conférence du 6 Mai 1925, Public Record Office London, Kew, AIR 69/6. ■ 8. Cité par Philip S. Meilinger, « Trenchard and «Morale Bombing»: The Evolution of Royal Air Force Doctrine Before World War II », *The Journal of Military History*, 60, April 1996, p. 243-270. ■ 9. Charles Webster et Noble Frankland, *The Strategic Air Offensive Against Germany*, Londres, Stationery Office, 1954, t. IV, p. 144. ■ 10. David Killingray, « "A Swift Agent of Government": Air Power in British Colonial Africa, 1916-1939 », *Journal of African History*, 25, 1984, p. 429-444. ■ 11. David Omissi, *Air Power and Colonial Control, op. cit.*, p. 40-43. ■ 12. H. G. Wells, *The War in the Air*, in *The Works of H. G. Wells, The Atlantic Edition*, Londres, Fisher, 1926, t. 20, p. 201-202. ■ 13. *Ibid.*, p. 195-196. ■ 14. Giulio Douhet, *Come fini la grande guerra – la vittoria alata*, Rome, Eloquenza, 1919, p. 62. ■ 15. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 445. ■ 16. H. G. Wells, *War and the Future: Italy, France and Britain at War*, Londres, Cassell, 1917, p. 275-278 et *Experiment in Autobiography. Discoveries and Conclusions of a Very Ordinary Brain (Since 1866)*, Londres, Gollancz, 1934, t. 2, p. 651. ■ 17. Giulio Douhet, « IncurSIONe in Utopia » (5 mars 1915), rééd. in Andrea Curami et Giorgio Rochat (dir.), *Giulio Douhet. Scritti 1901-1915*, Rome, Stato Maggiore Aeronautica, 1993, p. 492. ■ 18. Mary Kaldor, *New and Old Wars. Organized Violence in a Global Era*, Stanford, Stanford University Press, 1999. ■ 19. Edward Luttwak, « Toward Post-Heroic Warfare », *Foreign Affairs*, 74, 3, mai-juin 1995, p. 109-122.

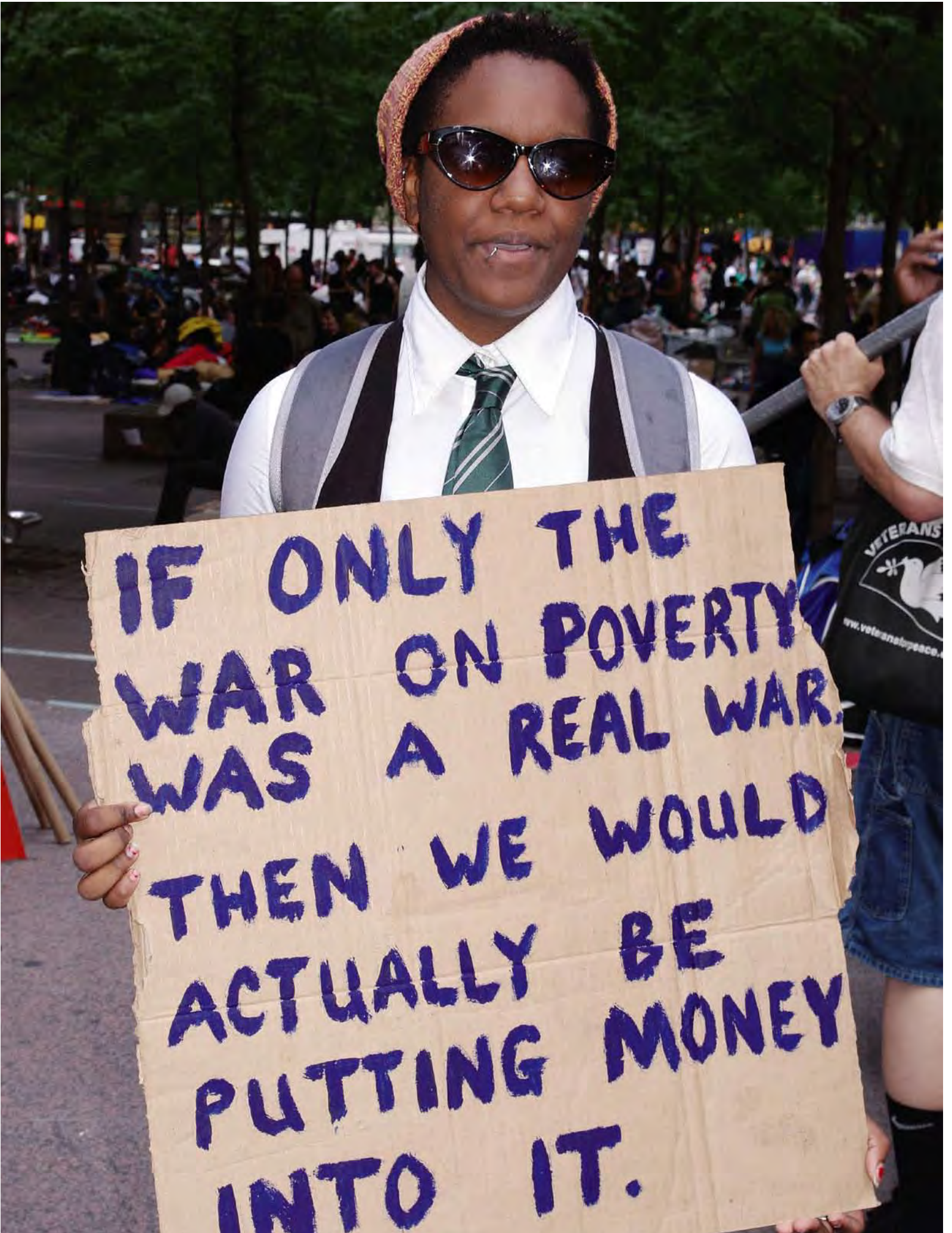
universelle, et H. G. Wells, socialiste fabien et membre de la *League for Peace* pendant la Première Guerre mondiale, prônait un « État mondial » capable d'intervenir militairement partout dans le monde en cas de désordres manifestes<sup>16</sup>. Plus surprenant peut-être, le général Giulio Douhet ne se contentait pas de recommander des attaques aériennes contre les populations civiles à coups de bombes et de gaz toxique, mais défendait simultanément une idée-phare du pacifisme : celle d'un « tribunal international » capable de prévenir toute guerre future grâce à des forces aériennes qui lui permettraient de faire exécuter ses décisions : « *La cohabitation entre les nations perdrait sa forme de cohabitation anarchique pour prendre celle d'une cohabitation civile. Plus d'arrogance et de soupçons, plus d'emploi brutal de la force et de spoliation d'un droit après l'autre; plus de guerre, juste quelques bagarres entre gendarmes et brigands*<sup>17</sup>. » Le pilote comme gendarme et la bombe comme matraque – c'est sur ce point précis que se rejoignent la pratique coloniale du *police bombing* et le cosmopolitisme humaniste. Si l'idée coloniale se trouve largement discréditée aujourd'hui, celle d'une aviation militaire à des fins cosmopolitiques continue de faire son chemin, à tel point qu'on la retrouve encore aujourd'hui dans l'article 45 de la Charte des Nations Unies : les « *membres des Nations Unies maintiendront des contingents nationaux de forces aériennes immédiatement utilisables en vue de l'exécution combinée d'une action coercitive internationale* ». Le bombardement aérien, une pratique non seulement démocratique, mais humaniste, cosmopolitique, pacifiste ?

Le cosmopolitisme, incarné au niveau institutionnel par l'Organisation des Nations Unies, nous ramène en tout cas à notre point de départ, la Libye. Contrairement aux frappes aériennes de 1911, celles de 2011 n'étaient pas motivées par une « mission civilisatrice » mais par des raisons humanitaires, entérinées précisément par une résolution du conseil de sécurité. Elles relèvent donc de ce que la théoricienne des « nouvelles guerres » Mary Kaldor a appelé le *cosmopolitan law-enforcement*, destiné à faire face aux forces de fragmentation, à l'érosion du pouvoir d'État, aux « politiques de l'identité » et aux « guerres asymétriques », elles-mêmes supposées inhérentes à la globalisation<sup>18</sup>. Il se trouve que ce sont précisément ces éléments qui relient l'expérience libyenne de 1911 à celle de 2011 : tous les facteurs que les théoriciens des « nouvelles guerres » présentent comme liés à la globalisation étaient en fait déjà à l'œuvre dans le *police bombing* colonial.

Nos guerres deviennent sans cesse plus hybrides, confondant les domaines civil et militaire, les combattants réguliers et irréguliers. Elles deviennent également de plus en plus asymétriques, et cela en un sens à la fois technologique et « moral ». Les frappes aériennes sont asymétriques par nature et leur caractère unilatéral les situe d'emblée au-delà

de l'idée du combat classique comme affrontement entre deux adversaires. Or cette asymétrie technique va de pair avec une asymétrie « morale ». La mission des frappes aériennes est en effet investie des attributs les plus valorisants ; l'aviation est fantasmée comme arme de la civilisation, de la paix perpétuelle, du cosmopolitisme, l'aviateur comme un chevalier de l'air. Mais en réalité, rien n'est moins chevaleresque que la guerre aérienne, puisqu'elle n'est plus un combat mais une frappe unilatérale, la cible n'étant plus un adversaire mais une nuisance à éliminer. C'est ainsi que l'aviation a pu être décrite comme l'arme de choix de la guerre « post-héroïque » recommandée par le stratège Edward Luttwak : une guerre sans victimes (parmi les justiciers), une guerre qui fait l'économie du problème de la mobilisation, et du même coup du débat démocratique<sup>19</sup>. Bref, une guerre qui n'est plus une guerre mais une action de police. La bombe n'est pas le glaive du chevalier de l'air, mais la matraque mortelle du flic global : *police bombing*, le mot est juste.

Les tâches des forces policières et militaires étant de moins en moins cloisonnées, même la distinction entre le citoyen et l'ennemi à abattre n'est plus assurée. L'assassinat ciblé d'Anwar al-Aulaqi, islamiste américain d'origine yéménite, en est le dernier exemple en date. Il aurait été illégal de mettre son téléphone sous écoute sans l'autorisation d'un juge, mais ce citoyen américain a pu être abattu par un drone sans autre forme de procès le 30 septembre 2011 au Yémen, sur simple ordre du président des États-Unis et sans le moindre contrôle judiciaire. Les évolutions de la guerre aérienne dévoilent au grand jour la marche commune des « avancées » du droit international et de la pure violence d'État. ■



# LES FIGURES DE L'OPPOSITION OUVRIÈRE

---

## À PROPOS DE

**Christian Corouge** et **Michel**

**Pialoux**, *Résister à la chaîne*.

*Dialogue entre un ouvrier de*

*Peugeot et un sociologue*,

Marseille, Agone, 2011, 463 p.,

23 €.

\* **Xavier Vigna** est maître de conférences à l'université de Bourgogne. Ses travaux portent sur l'histoire ouvrière et les années 1968. Il est notamment l'auteur de *L'Insubordination ouvrière dans les années 68* (PUR, 2007) et publiera en février prochain une *Histoire des ouvriers en France au XX<sup>e</sup> siècle* (Perrin, 2012).

**Christian Corouge**, ouvrier et militant syndicaliste, a travaillé à l'usine Peugeot de Sochaux de 1969 à 2011.

**Michel Pialoux** est sociologue. Il est notamment l'auteur, avec Stéphane Beaud, de *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard* (Fayard, 1999).

Conditions de vie, de travail et d'émancipation, politique ouvrière et militantisme au ras des ateliers se croisent dans le riche dialogue qui s'est noué au fil des ans entre Christian Corouge, ouvrier chez Peugeot, et Michel Pialoux, sociologue, et que restitue *Résister à la chaîne*. Pour Xavier Vigna, ce livre, destiné à devenir un classique, interroge aussi les conditions d'enquête et la place du sociologue : comment retranscrire la parole des ouvriers sans l'usurper ?

Par **XAVIER VIGNA\***.

Quand un sociologue ou un historien conduit un entretien avec un ouvrier, cela mène le plus souvent à un article ou à un livre, signé par le chercheur, dans lequel l'ouvrier reste un informateur, une source, et où le chercheur pense et interprète le discours ouvrier dans une position de surplomb. *Résister à la chaîne* tranche avec cette tradition. Comme le souligne le sous-titre de l'ouvrage, il s'agit avec ce livre d'un vaste dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue. Cet échange, noué entre 1983 et 1985, a déjà donné lieu à des « Chroniques Peugeot » publiées dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* en 1984 et 1985. Une large partie de ces entretiens est ici reprise et éditée par les bons soins de Julian Mischi.

série de courts métrages. Après le départ de Pol Cèbe, son animateur, au centre de loisirs et de culture du comité d'entreprise des usines Peugeot de Clermoulin, se crée un second groupe qui produit à son tour quelques films jusqu'en 1974<sup>2</sup>.

Corouge traverse une très grave crise personnelle au début des années 1980. Le dialogue qui se noue avec Pialoux après le temps de travail, et presque contre lui, est une chronique de cette crise en même temps qu'une tentative de la surmonter. Les déplacements qu'il opère et les thèmes qu'il déploie nous donnent aujourd'hui à lire un très grand livre. Déplacement vers un espace, le Pays de Montbéliard, vers une entreprise, Peugeot, vers une usine, celle de carrosserie, quand tant de socio-

---

*Militer consiste d'abord à se confronter au patron : « Peugeot », un patron « pas con », individualisé pour les besoins de l'affrontement.*

---

Deux hommes, donc, dialoguent longuement. L'un, Michel Pialoux, est un sociologue qui a travaillé pendant une trentaine d'années sur le monde ouvrier. Ce travail inaugure d'ailleurs une enquête au long cours sur l'univers ouvrier dans le Pays de Montbéliard, qui a débouché sur une série de publications, dont la principale, *Retour sur la condition ouvrière. Enquêtes aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, est cosignée avec Stéphane Beaud et dédiée à Christian Corouge et à son épouse, Claude<sup>1</sup>. L'autre, Christian Corouge, est un ouvrier originaire de Cherbourg, qui débarque à Sochaux après la grande grève de mai-juin 1968, son CAP en poche, et qui est embauché dans un atelier de carrosserie comme ouvrier spécialisé (OS).

Dans les années 1970, Corouge participe à deux expériences militantes qui le marquent en profondeur. La première, syndicale à la CGT et politique au PCF, le conduit notamment à exercer pendant de longues années les fonctions de délégué syndical dans la principale usine de Peugeot à Sochaux. La seconde se traduit par une participation active au Groupe Medvedkine de cette même ville. Ce groupe, créé à Besançon dans la foulée de la grève de la Rhodiaca, propose une rencontre inédite entre cinéastes et ouvriers qui débouche sur une

logues et d'historiens parisiens sont plus commodément restés à Renault-Billancourt, la forteresse ouvrière supposée<sup>3</sup>. Ce déplacement vers la plus grande concentration ouvrière de France entraîne aussi une confrontation avec une emprise patronale puissante et avec une répression antisyndicale féroce – qui va jusqu'à la création de syndicats jaunes qui tabassent et laissent pour mort un ami intime de Corouge (p. 299-300), ou encore jusqu'à acculer un militant, Philippe Marchau, au suicide.

Si les travaux sur cette « enclave » se sont multipliés depuis vingt-cinq ans, donnant le sentiment d'un territoire bien arpenté<sup>4</sup>, l'enquête de Pialoux est inaugurale à bien des égards. Le livre donne ainsi à voir les dimensions multiples du militantisme ouvrier. Militer consiste d'abord à se confronter au patron : « Peugeot », un patron « pas con » (p. 27), individualisé pour les besoins de l'affrontement. Or ce militantisme suppose un matérialisme fondamental, à savoir partir de la réalité du travail ouvrier, un travail physique et répétitif qui abîme les corps, « les nerfs et l'ulcère à l'estomac » (p. 36), et déforme les mains, « trop sèches et trop dures » (p. 37). Sauf que cette connaissance du travail ouvrier et de la réalité de la chaîne n'a rien d'évident ni de spontané : elle suppose un

investissement militant et passe notamment par des enquêtes régulières auprès des ouvriers. Elle s'inscrit ensuite dans une élaboration de la parole ouvrière. À cet égard, le récit que fait Corouge de ses combats pour imposer « *l'expression d'un langage de revendications de chaîne* » (p. 115) constitue l'un des apports majeurs de l'ouvrage. Avant la grève d'octobre 1981, les prises de parole, y compris à la CGT, étaient le monopole des leaders syndicaux, ouvriers professionnels ou techniciens (p. 48-49). Ainsi, le militantisme des OS suppose aussi une lutte interne et débouche sur toute une sociabilité informelle, au ras des ateliers, que Corouge décrit avec saveur – comme l'opposition, qu'on laisse au futur lecteur le soin de découvrir, entre les « *Cosaques* » et les « *Soviets* ». En ce sens, le livre questionne les conditions d'une politique proprement ouvrière. Et ce témoignage s'inscrit en faux contre la vision naïve ou irénique d'une adéquation parfaite et immédiate entre la classe ouvrière et les organisations censées l'incarner. On apprend ainsi que Corouge, militant valeureux s'il en est et tribun proprement exceptionnel, présente la douloureuse particularité d'avoir été exclu à deux reprises du Parti communiste.

L'émancipation, martèle Corouge, passe aussi, voire d'abord, par la culture. En même temps qu'il est militant syndicaliste, il fait fonction de passeur culturel, signalant des auteurs pour les faire connaître, tels Roger Vailland et Claire Etcherelli par exemple (p. 166), ou incitant son épouse à les acquérir par la bibliothèque du comité d'entreprise<sup>5</sup>. À ceci près que ce rapport à la culture est aussi douloureux et violent : « *Pour moi, la culture, c'est un peu ça, le sens de la culture : à un moment donné on te heurte. T'as des idées et d'autres te heurtent et, à un moment donné, ça te met tellement en colère qu'on t'ait heurté comme ça, que ça te provoque, quoi, et qu'il faut que tu te battes* » (p. 273-274). Ce combat pour conquérir la culture

et dépasser la douleur ou la colère s'opère malgré et contre le travail. Un passage admirable sur la lecture ouvrière militante apporte un éclairage, inédit à ma connaissance, sur l'autodidaxie et les difficultés qu'elle suppose :

« *Mais le travail de chaîne aussi t'oblige à lire très vite... tellement vite... une habitude de lecture militante qui est bonne d'une certaine façon mais qui est sûrement pas bonne d'une autre, qui est même sûrement le pire de ce qui peut arriver. Ça veut dire que tu n'aperçois même plus les points, ni les virgules, ni les intonations d'une phrase, ni rien... Tu écharpes ça, tu calcules, tu te dis cette page-là ça fait rien, tu sautes... Tu vas tout de suite au contenu, tu vas jamais à la forme littéraire du truc, c'est ça la façon militante de lire des livres... Tu dévores et tu prends... où tu peux baiser le patron, et le reste, même si c'est bien, t'en as rien à branler du reste. Tu l'as baisé, ça va. C'est une histoire... pas si personnelle que ça... une histoire du mouvement ouvrier, d'un mouvement de haine sociale. Je le dis bêtement peut-être, je le dis crûment...* » (p. 323)

C'est sans doute ainsi que Corouge a lu Gramsci (p. 205), vite et dans la haine. Et ces manières de lire en valent assurément d'autres !

Une période se découvre aussi, celle des années 1980, où la main-d'œuvre ouvrière est toujours plus bigarrée, avec des femmes et des immigrés, et le côtoïement dans l'espace de travail à la fois simple et informel, mais aussi compliqué par la misogynie et la xénophobie que Corouge entend contrer au quotidien (p. 82-95). De même, il y a toute une série de passages passionnants sur les loisirs et la manière dont s'entretiennent une sociabilité et par là une *subculture* ouvrières. Surtout, le livre donne à voir le début d'un hiatus entre la gauche au pouvoir et la classe ouvrière. La victoire de Mitterrand à l'élection présidentielle de 1981 est en effet

---

C'est sans doute ainsi que Corouge a lu Gramsci, vite et dans la haine. Et ces manières de lire en valent assurément d'autres !

---

#### EXTRAIT « LA CULTURE ELLE EST LÀ »

**E**n tout cas, ce genre de document [réalisé par un technicien et C. Corouge dans le cadre d'une commission pour l'amélioration des conditions de travail], c'est un boulot immense. La culture, elle est là, dans ce genre d'expérience où personne, personne au niveau ni syndical, ni politique, aussi bien CGT que CFDT, ne nous avait donné vraiment un coup de main. On a bossé comme ça pendant un an, solitairement... y'avait une espèce de petit groupe constitué... « Mais qu'est-ce qu'on pourrait faire pour les baiser, moi OS et puis toi technicien ? » On a bossé et puis on a réussi

à faire ce document. Et ça c'est quelque chose de très important, ce genre de document. Tu t'aperçois, en le lisant, qu'ils ont baisé tous les OS, que c'est pas possible de continuer comme ça, que c'est une méthode économique qui est vouée à l'échec. À moins que Renault et Peugeot soient capables d'embaucher que des immigrés pour les foutre dehors deux ans près, ils pourront pas surmonter le dilemme qui existe entre productivité et classe ouvrière immigrée, ou alors ils mettront des robots. Et comprendre ça, c'est plus important que le reste.... Pour moi c'est ça la culture aussi...

Je crois que je suis stalinien en disant ça, je veux dire que j'ai pas envie de discuter uniquement de poèmes ou de rimes, alors que j'aime vachement ça. Et la musique, c'est aussi quelque chose de vachement important pour moi, la culture, c'est le droit d'apprendre comment tu peux vivre, comment les mecs peuvent vivre, et comment influencer sur le sens de leur vie.

Christian Corouge & Michel Pialoux, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier Peugeot et un sociologue*, Marseille, Agone, 2011, p. 327.

---

De fait, tout chercheur en sciences sociales qui travaille sur les milieux populaires affronte (ou devrait affronter) ces questions à la fois épistémologiques et politiques : comment enquêter sans déposséder ? À quelles conditions peut-on travailler avec les ouvriers et pas seulement sur eux ?

---

abondamment fêtée à Peugeot (p. 168-170). Mais face à la minceur des transformations effectives de la condition ouvrière – les lois Auroux de 1982 pour l'essentiel –, Corouge repère précocement, dès 1983, un basculement et s'indigne : « *Alors maintenant, on n'est plus "stalinien" dans ce gouvernement de gauche, on discute plus de la classe ouvrière. Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle ?* » (p. 320). La reprise de l'adjectif « *stalinien* », dans un retournement du stigmate, signale à cet égard combien l'adéquation entre Parti communiste et défense de la classe ouvrière a fonctionné chez nombre d'ouvriers, et par là la perte qu'a représentée le déclin continu du PC depuis.

Enfin, pour en revenir au travail de Michel Pialoux, le livre montre toutes les difficultés et les tensions qui surgissent dans le déroulement de l'enquête. Un épisode, qui relate la colère de Corouge à la suite d'un débat télévisé entre « *intellectuels* » sur le monde communiste, est à cet égard tout à fait passionnant. L'ouvrier s'emporte contre les manières de discourir des clercs, qu'il ressent comme une provocation et une agression (p. 312). Alors qu'il s'y autorise très rarement, Pialoux commente : « *Il me semble qu'au centre du discours qu'il me tient il y a comme un vertige de la dépossession, une souffrance née d'un sentiment d'exclusion, de la conscience de ne pas pouvoir être vraiment maître de son expression, de l'idée qu'il lui faut passer par d'autres – des "intellectuels" – pour écrire son livre, son texte* » (p. 314). De fait, tout chercheur en sciences sociales qui travaille sur les milieux populaires affronte (ou devrait affronter) ces questions à la fois épistémologiques et politiques : comment enquêter sans déposséder ? À quelles conditions peut-on travailler avec les ouvriers et pas seulement sur eux ? Pialoux se garde bien d'y répondre, mais ce livre, jusque dans ces incises, offre assurément une piste.

Sans prétendre avoir résumé le volume, on espère en avoir donné le goût. C'est en tout cas un grand ouvrage avec lequel on cheminera longtemps. Il faut par conséquent saluer et remercier chacun de ceux, des auteurs aux éditeurs, qui l'ont rendu possible. ■

## NOTES

■ 1. Paru aux éditions Fayard en 1999. ■ 2. Ces courts métrages ont été récemment réédités : *Les Groupes Medvedkin. Besançon et Sochaux*, deux DVD accompagnés d'un livret de 59 p., Éditions Montparnasse, 2006. Sur ces groupes, voir en particulier le témoignage de Bruno Muel et Francine Muel-Dreyfus : « Week-ends à Sochaux (1968-1974) » in Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti et Bernard Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, L'Atelier, 2008, p. 329-343. ■ 3. Sur ce tropisme, voir Anne-Sophie Perriaux, *Renault et les sciences sociales, 1948-1991*, Paris, Seli Arslan, 1999. ■ 4. Outre les travaux de Michel Pialoux, mentionnons notamment par ordre de parution : Jean-Paul Goux, *Mémoires de l'enclave*, Paris, Mazarine, 1986 (réédition en poche chez Actes Sud en 2003) ; Yves Cohen, *Organiser à l'aube du taylorisme. La Pratique d'Ernest Mattern à Peugeot (1906-1919)*, Besançon, PUFC, 2001 ; Nicolas Hatzfeld, *Les Gens d'usine. 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, L'Atelier, 2002. ■ 5. Une anecdote tragiquement significative : en 1988, une des premières mesures prises par la nouvelle coalition dirigeante du CE (FO, CFTC, CGC, et le syndicat « jaune » SIAP) est le démantèlement de la Cité, un centre culturel qui est rasé en août. La bibliothèque, forte de 40 000 volumes, est dispersée en 2005. Voir Marcel Durand, *Grain de sable sous le capot*, Marseille, Agone, 2006, p. 265 et p. 357-358.

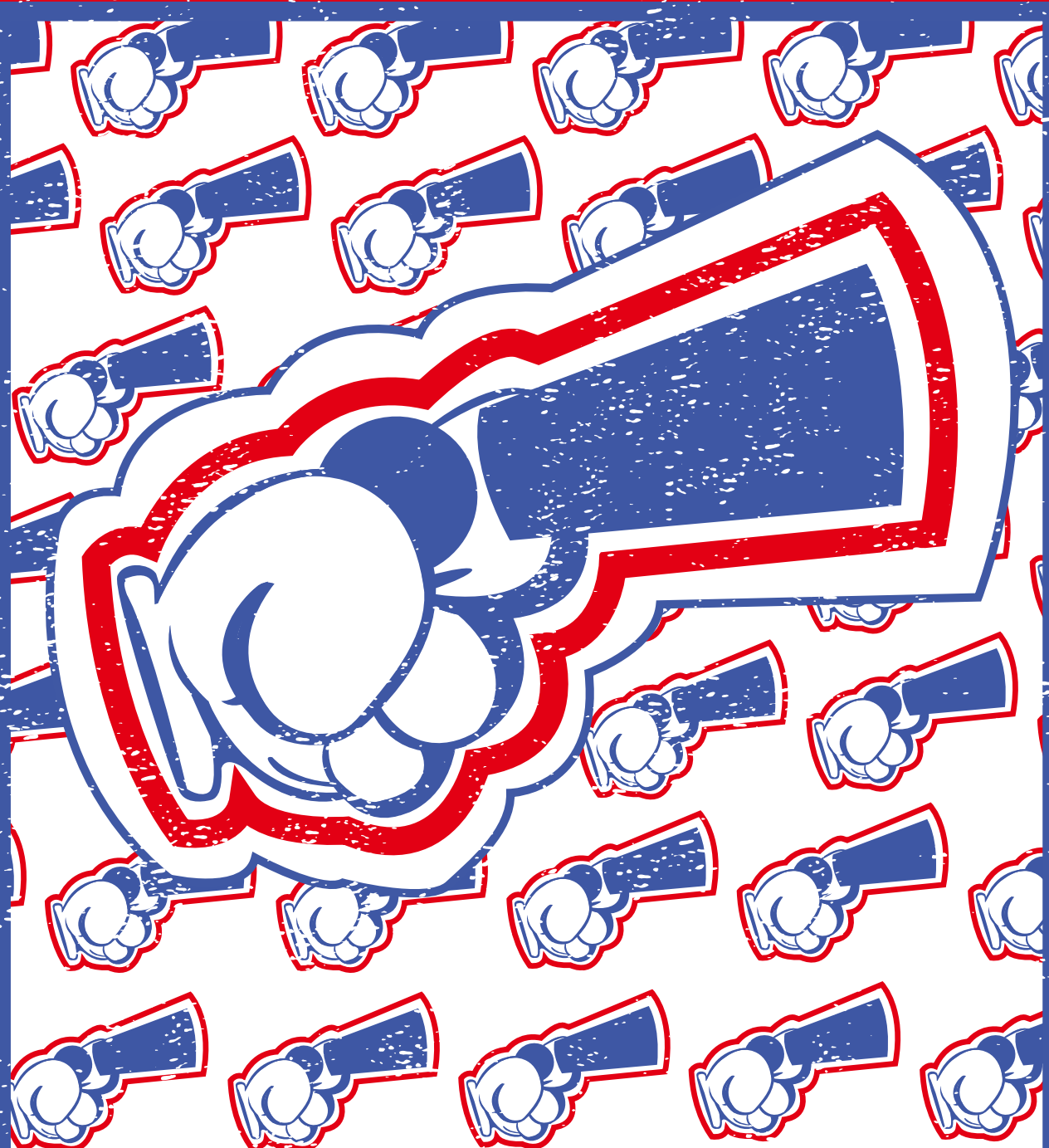
---

# POUR VOUS ABONNER À LA RDL

# RENDEZ-VOUS SUR

# WWW.REVUEDESLIVRES.FR

---



**99% > 1%**

**GET UP.**

# MARCUS REDIKER: L'HISTOIRE EN ACTIONS

## PRÉSENTATION

Par YVES CITTON\*.

### À PROPOS DE

Marcus Rediker, *The Slave Ship*, New York, Viking, 2007, 448 p., 27,95 \$; *Pirates de tous les pays*, Paris, Libertalia, 2008, 288 p., 16 €; *Les Forçats de la mer*, Paris, Libertalia, 2010, 464 p., 20 €; et avec Peter Linebaugh, *L'Hydre aux mille têtes. L'Histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire*, Paris, Amsterdam, 2009, 519 p., 27 €.

Marcus Rediker, né en 1951 à Owensboro dans le Kentucky, est Professeur distingué d'Histoire Atlantique à l'université de Pittsburgh en Pennsylvanie depuis 1994, après avoir enseigné à l'université de Georgetown à partir de 1982. Son dernier livre, *The Slave Ship: A Human History* a paru en 2007 chez Viking et son prochain ouvrage *The Amistad Rebellion: A Sea-Story of Slavery and Freedom* paraîtra chez Penguin en 2012.

\*Yves Citton est professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université de Grenoble 3 et membre de l'UMR LIRE (CNRS 5611). Il a récemment publié, aux Éditions Amsterdam, *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance* (2011), *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (2010), *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?* (2007) ainsi que *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation?* (La Découverte, 2010). Il est membre du collectif de rédaction de la revue *Multitudes*.

Il est aussi insatisfaisant de présenter Marcus Rediker comme un « historien » que de ne pas le présenter comme un historien. S'il est bien professeur distingué d'histoire atlantique à l'université de Pittsburgh en Pennsylvanie, ses engagements intellectuels et politiques dans les luttes du présent font de lui un activiste qui ne ressemble guère à l'idée commune que l'on se fait d'un universitaire penché sur l'archive du passé.

Il est depuis vingt ans une figure de proue dans les conflits sociaux qui agitent localement la ville de Pittsburgh, de même qu'il intervient activement dans les débats politiques qui mobilisent la gauche radicale américaine. Marcus Rediker est un homme d'action politique. Il ne s'est jamais contenté de noircir du papier : depuis la guerre du Vietnam ou les interventions américaines en Amérique centrale jusqu'à la guerre en Irak ou les luttes actuelles contre l'exploitation capitaliste ou encore les destructions environnementales, il est constamment descendu dans la rue, conduisant les manifestations, organisant les meetings, exhortant les foules avec un talent d'orateur et une passion qui emportent ceux qui l'écoutent. C'est au contact des syndicalistes et des militants, des opprimés et des combattants qu'il nourrit sa réflexion, comme l'illustre son fort engagement dans le mouvement pour l'abolition de la peine de mort et contre la condamnation de Mumia Abu-Jamal, qu'il est allé visiter régulièrement dans le couloir de la mort au cours des années 1990. Contrairement à la plupart de ses collègues universitaires, Marcus Rediker n'a pas profité des théories valorisant les micropolitiques moléculaires pour « penser le genre, la race et la classe » en termes de performativité épisodique, d'appels grandiloquents ou de signatures de pétitions en ligne : c'est en passant ses soirées dans des réunions militantes et ses week-ends dans des cars et des manifestations qu'il laboure obstinément le terrain d'un travail d'organisation par le bas.

Il n'y a pourtant aucun clivage entre ses engagements politiques et le travail de recherche qui a fait de lui l'un des historiens les plus respectés de sa profession. Chacun de ses ouvrages s'est vu récompensé par des traductions multiples (allemand, coréen, espagnol, grec, italien, japonais, russe, suédois, turc), des comptes rendus et des prix prestigieux : éloges de E. P. Thompson ou de Christopher Hill pour son premier livre, prix de l'*American Studies Association*, de l'*Organization*

of American Historians, de l'*International Labor History*, de l'*American Historical Association* ou *George Washington Book Prize* pour ses ouvrages ultérieurs. Si ses livres ont tant de force, c'est qu'ils vont chercher dans une meilleure connaissance du passé de quoi mieux concevoir et orienter les luttes actuelles contre l'exploitation et l'injustice.

Il décrit lui-même la dynamique qui nourrit simultanément ses recherches d'historien et son travail d'activiste : « *Le type d'histoire que j'étudie et que je rédige – qu'on l'appelle « histoire populaire », « histoire sociale » ou « histoire vue d'en bas » – révèle que les travailleurs et leurs mouvements ont été des forces actives et créatives dans la façon dont s'est faite l'histoire. Je crois que nous avons beaucoup à apprendre de ce type d'histoire, que nous pouvons nous en inspirer, que nous pouvons nous en servir dans nos efforts actuels pour construire un avenir plus juste et plus humain. L'histoire vue d'en bas nous aide à voir que les combats des peuples – pour la terre, le travail, les droits et le pouvoir – remontent à des époques lointaines qui se poursuivent dans le présent jusqu'aux luttes actuelles<sup>1</sup>.* »

C'est autour de l'Atlantique du XVIII<sup>e</sup> siècle que ses différents ouvrages nous font découvrir les racines, les anticipations et parfois les modèles de lutte capables d'éclairer et d'inspirer notre présent. Dans *Les Forçats de la mer. Marins, marchands et pirates dans le monde anglo-américain, 1700-1750* (publié en 1987, traduit en français en 2010), il explore l'économie, les rapports de force et les tissus de socialité qui organisaient le monde flottant du commerce transatlantique à l'aube de la modernité. Dès 1700, quelque chose se trame qui excède et subvertit par avance le système des États-nations : les travailleurs de la mer dont le sang et la sueur ont nourri la colonisation, le commerce international, les rivalités entre grandes puissances constituaient une force de travail multiethnique et plurilingue qui a dû inventer au quotidien la créolisation que nous pensons propre à notre globalisation.

*Pirates de tous les pays!* (2004, trad. fr. 2008) propose une histoire sociale et culturelle qui fait apparaître la piraterie comme un lieu d'expérimentation dans l'invention de nouveaux rapports à la propriété, à la classe, à la nation et même au genre (avec un chapitre consacré à deux femmes pirates). Cette socialité rebelle prend ici une complexité sociopolitique et une richesse de détails concrets



qui font émerger tout son potentiel d'insoumission de façon bien plus réaliste et saisissante. Loin de romancer leur existence, l'historien fait sentir la radicalité de leurs revendications égalitaristes à travers les violences et les contraintes mêmes qui pressurisaient leur existence.

Dans *L'Hydre aux mille têtes. L'Histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire*, rédigé avec Peter Linebaugh (2000, trad. fr. 2008), Marcus Rediker tente de recomposer l'image d'un prolétariat révolutionnaire transnational antérieur au développement des États-nations et à l'industrialisation. Tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, autour de l'Atlantique, on luttait, on revendiquait, on résistait de partout : depuis les petites mains anonymes volant du bois dans les forêts seigneuriales jusqu'aux insurgés essayant d'établir une commune urbaine libre et égalitaire, le livre reconstitue méticuleusement quelques moments de rébellion, discrets (projets militants) ou spectaculaires (incendie d'un centre-ville). L'ouvrage décrit à la fois cette multitude de gestes collectifs se dressant contre l'expropriation et l'exploitation capitaliste, les stratégies mises en place par les dominants pour écraser dans l'œuf ces subjectivations rebelles, et les constantes réémergences de cette hydre prolétarienne dont les têtes repoussent plus vite qu'on ne peut les couper.

Avec *The Slave Ship: A Human History* (2007), Marcus Rediker reprend le dossier de la traite esclavagiste transatlantique, mais pour peindre « l'histoire humaine » des navires sur lesquels les Africains ont subi le terrible passage. Là où d'autres s'efforcent de saisir ce phénomène à travers des chiffres, des circuits économiques et des analyses surplombantes, l'historien adoptant la vision « par le bas » tente de reconstituer l'expérience vécue de ceux qui se sont fait capturer, enchaîner, marquer et entasser dans des conditions dantesques. Il collecte ce qui reste des paroles des esclaves eux-mêmes, redonnant voix à ces victimes sans voix, restituant à la fois leurs souffrances inhumaines et leur émouvante humanité. Le livre multiplie les histoires personnelles, les récits étonnants, les scènes singulières, qui ne répètent une même violence qu'en déclinant l'infinie variété de ses raffinements, mais aussi des formes de résistance et de solidarité qui lui sont opposées. Ce livre est pénible à lire, comme il a été pénible à écrire : il nous plonge au cœur d'une horreur difficilement imaginable, dont il parvient à nous faire sentir physiquement l'écrasante cruauté. Il n'y a toutefois jamais rien de larmoyant dans cette écriture de l'histoire, toujours attentive à restituer la noblesse humaine de ceux qui sont toujours davantage que des victimes. Il n'est guère étonnant que Marcus Rediker termine actuellement un livre consacré à la fameuse révolte qui a permis aux esclaves embarqués sur l'*Amistad* de prendre le pouvoir sur le navire en 1839 (*The Amistad Rebellion: A Sea-Story of Slavery and Freedom*, Penguin 2012). Davantage

que la piraterie ou la traite esclavagiste, c'est le courage, l'intelligence, la solidarité, bref l'humanité des combattants pour la liberté et l'égalité dont il écrit l'histoire, livre après livre.

Marcus Rediker pourrait aussi être appelé un « historieur » : son travail consiste à raconter des histoires, à rassembler des faits (qui chacun, considéré isolément, pourrait paraître anodin) et à faire émerger leur signification par leur inscription dans une continuité de luttes, de refus, d'efforts, d'appels. *L'Hydre aux mille têtes* révèle « l'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire » en proposant la mise en récit de documents hétérogènes, de notations éparpillées, de micro-événements apparemment anecdotiques, qui ne prennent un sens révolutionnaire que par cette mise en récit. L'historien adoptant la vision « par le bas » ne peut faire justice à ceux d'en bas qu'en mobilisant une inventivité narrative. Il ne lui suffit pas de respecter la discipline historienne qui l'astreint à ne considérer que des « documents historiques » : il doit se faire *storyteller* pour restituer aux gestes ainsi documentés leur nature émancipatrice.

Cet historien d'en bas ne parvient à porter aussi efficacement la parole de ceux dont il relaie les combats que parce qu'il est animé par le charisme du prédicateur autant que par les talents du conteur. Né dans le Kentucky dans un milieu de mineurs, accepté à la prestigieuse université de Vanderbilt dans le Tennessee, qu'il quittera avant l'obtention de son diplôme pour aller travailler lui-même en usine, Marcus Rediker parle avec la force propre aux prédicateurs du Sud des États-Unis. Les actions de révolte qu'il restitue par ses écrits sont animées par l'*actio* rhétorique d'une parole calme et réfléchie mais toujours *emportée* dans une mobilisation contagieuse.

En une époque trop encline à désespérer du succès des luttes émancipatrices, il est plus que jamais indispensable de faire entendre la force de cette parole. Le paradoxe de *L'Hydre aux mille têtes* est que les récits de révolte ravaudés par Marcus Rediker et Peter Linebaugh se concluent presque invariablement par des « échecs » : l'insurrection est trahie, la rébellion avorte, les activistes sont capturés, les leaders exécutés, les « masses » ne prennent pas le relais. Ces histoires tirées du passé d'échecs et de décapitations sont toutefois inscrites au sein d'une histoire plus large, toujours en train de se faire, qui fait sentir la présence « cachée » de l'hydre derrière le spectacle trompeur des têtes coupées. C'est l'hydre qui résiste, qui pousse et qui repousse, depuis trois siècles, vers plus de liberté, d'égalité, de justice, de solidarité, d'humanité. C'est cette poussée humanisante, en lutte interminable contre les inhumanités de l'oppression et de l'exploitation, que met en récit et en action « l'histoire humaine » pratiquée par Marcus Rediker. ■

---

*Les engagements intellectuels et politiques de Marcus Rediker dans les luttes du présent font de lui un activiste qui ne ressemble guère à l'idée commune qu'on se fait d'un universitaire penché sur l'archive du passé.*

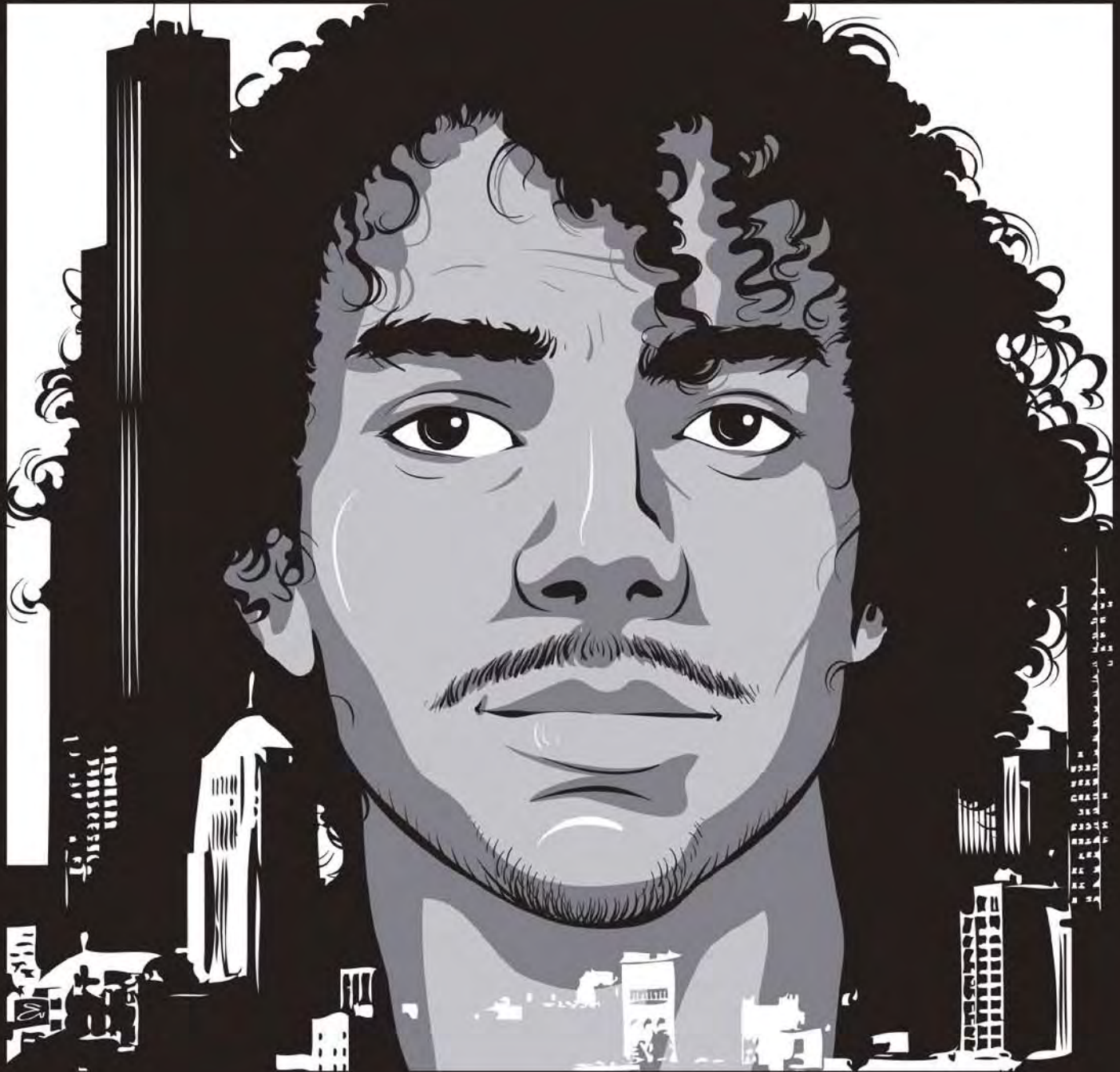
---

#### NOTES

■ 1. Citation tirée du site internet [marcusrediker.com/Miscellany/activism.htm](http://marcusrediker.com/Miscellany/activism.htm).

# OCCUPY CHICAGO

STANDING TOGETHER AGAINST CORPORATE GREED  
JOIN US NOW AT JACKSON & LASALLE



## WE ARE THE 99%

Occupychi.org • @OccupyChicago • #occupychi  
Occupywallst.org • #OccupyWallSt • Occupytogether.org • #OccupyTogether

# ENTRETIEN AVEC MARCUS REDIKER

Par YVES CITTON\*.

**Yves Citton :** Vous avez présenté l'écriture de *The Slave Ship: A Human History* (2007) comme une réaction à « la violence de l'abstraction » des études sur l'esclavage, qui ne font état que de chiffres et de données quantitatives (p. 12). Le premier chapitre déploie des « récits » individuels. En France, un grand débat a eu lieu sur l'introduction désastreuse du storytelling à l'américaine : publicitaires, managers et politiciens nous « racontent des histoires » pour nous tromper, les récits peuvent être manipulés en tous sens et seraient des instruments de contrôle et de manipulation... J'ai écrit un livre contre cette attaque réductrice qui vise le storytelling, mais je serais curieux d'avoir votre réponse à la question suivante : votre écriture de l'histoire n'est-elle pas, elle aussi, une manipulation « narrative » du lecteur sous les dehors d'une histoire « humaine », un piège de conteur qui nous éloignerait de l'objectivité « quantitative » et de l'histoire scientifique ?

**Marcus Rediker :** Ma démarche de conteur n'est pas inspirée par le monde des affaires états-unien, mais plutôt par son adversaire de classe : l'ancienne et digne tradition de la classe ouvrière, incarnée pour moi par mon grand-père qui travaillait dans les mines de charbon du Kentucky et qui était un excellent conteur. L'usage récent du *storytelling* par les publicitaires et les hommes politiques états-unien n'est qu'une manifestation supplémentaire du vampirisme du capital, pour lequel tout est bon à prendre, même s'il s'agit d'une création de ses adversaires, tant que cela lui permet d'étancher sa soif de sang et d'augmenter ses profits.

Tous mes livres relèvent de l'histoire « vue d'en bas<sup>1</sup> », expression qu'a forgée le grand historien de la révolution française Georges Lefebvre. En écrivant sur les marins au long cours, considérés comme les premiers représentants du prolétariat moderne, sur les marins, sur les esclaves, sur ces « équipages bigarrés » qui ont incarné l'Atlantique révolutionnaire, ou encore sur les pirates qui, en mer, ont bâti un ordre social alternatif, je me suis toujours efforcé de recueillir les récits et la compréhension qu'avaient d'eux-mêmes les travailleurs qui ont bâti le monde dans lequel nous vivons.

Je n'accepte pas l'opposition binaire entre « histoire humaine » et « science objective ». *The Slave Ship* est scientifique dans la mesure où il s'appuie sur des sources et des documents, cités et référencés, que tout lecteur ou chercheur peut examiner afin de contrôler la rigueur empirique des interprétations que j'en propose. La sélection des récits est elle-même scientifique. Elle s'appuie sur leurs liens et leur cohérence avec d'autres éléments factuels. J'ajouterais même que certains récits non académiques sont souvent « scientifiques » – ils s'appuient sur des expériences réelles et permettent la plupart du temps d'en tirer des enseignements pratiques,

comme le note Walter Benjamin dans son brillant article « Le Conteur ». Le mot « scientifique » vient de *scientia*, le savoir. Il existe différents types de savoirs, dont certains sont plus dangereux que d'autres. Le savoir le plus subversif, selon moi, est celui que la classe laborieuse a produit pour elle-même alors qu'elle devait affronter des conditions qu'elle n'avait pas choisies.

Les récits de *The Slave Ship* s'appuient sur trente ans de travail à partir d'archives maritimes et judiciaires, de correspondances, de mémoires, d'articles de journaux, autrement dit à partir de tous les documents qui me permettaient de comprendre ce que les personnes présentes sur les négriers pensaient, disaient et faisaient. Ces sources ont été pour moi une manière d'écrire contre les approches qui font disparaître les sujets humains dans un système abstrait, dissimulant par là l'extrême violence sur laquelle était fondé ce système. Le fait que l'on retrouve une bonne part des méthodes d'analyse de l'économie contemporaine dans la manière dont les marchands d'esclaves du XVIII<sup>e</sup> siècle écrivaient et pensaient leur activité m'a frappé : ce n'est pas une simple coïncidence.

Pour ce livre, j'ai aussi utilisé des données et des analyses quantitatives, puisées notamment dans la Trans-Atlantic Slave Trade Database, qui fournit des renseignements sur presque 35 000 déportations d'esclaves. En mettant l'accent sur les aspects humains de ce commerce, je n'ai fait que réaffirmer la thèse de l'anthropologue marxiste Eric Wolf : « le monde des hommes constitue une multiplicité, une totalité de processus interdépendants, et les recherches qui décomposent cette totalité et ne parviennent pas ensuite à la reconstituer falsifient la réalité<sup>2</sup>. » La chose est bien connue, a dit Charles Wright Mills, l'empirisme abstrait a une regrettable tendance à décomposer la réalité, à se focaliser sur l'une de ses parties et à prétendre de façon erronée que cette partie est la seule qui compte véritablement. C'est exactement ce en quoi consiste la « violence de l'abstraction ».

**YC :** Est-ce que, dans cette démarche de résistance à la « violence de l'abstraction », vous percevez une frontière claire entre l'écriture de l'historien et l'art du récit littéraire ? Pour être un historien « humain », ne faut-il pas être un peu romancier ? Les romanciers ne sont-ils pas les seuls historiens « humains » authentiques ?

**MR :** La frontière entre l'histoire et le récit littéraire s'est brouillée ces dernières années, avec des effets assez mitigés. Le mauvais côté de la chose est que l'analyse structurelle a dans une large mesure déserté l'histoire sociale et culturelle. Par exemple, la « microhistoire », qui s'intéresse aux individus, au temps et à l'espace, sous-estime souvent les

---

*Il existe différents types de savoirs, dont certains sont plus dangereux que d'autres. Le savoir le plus subversif, selon moi, est celui que la classe laborieuse a produit pour elle-même alors qu'elle devait affronter des conditions qu'elle n'avait pas choisies.*

---

---

Mon souhait serait que les historiens, les romanciers, les poètes et les dramaturges échangent leurs méthodes pour explorer les sujets qu'ils ont en commun.

---

forces plus larges qui les façonnent. Dans mon travail en cours sur l'histoire de la révolte de l'*Amistad* en 1839, j'explore les histoires d'individus qui allaient se rebeller – comment ils avaient été réduits en esclavage au sud de la Sierra Leone –, mais en mettant l'accent sur la manière dont leur sort était partiellement déterminé par les marchands londoniens, les officiers royaux de Séville, les monarques des régions côtières de l'Afrique de l'Ouest, les marchands d'esclaves de Baltimore, les planteurs de La Havane et le marché mondial du sucre dans lequel tous tenaient un rôle. L'historien doit avoir le regard du romancier sur ses personnages, le décor et les détails éclairants, mais il doit aussi replacer tous ces éléments dans un contexte plus large. Tout bon historien, comme tout conteur de talent, raconte une grande histoire dans une petite histoire.

La narration littéraire peut rapprocher l'histoire des gens ordinaires, la « démocratiser », lui ôter un peu de son caractère élitiste, afin qu'elle soit plus populaire, qu'elle soit accessible au plus grand nombre. De ce point de vue, mes maîtres sont E. P. Thompson et Christopher Hill, tous deux pionniers de l'« histoire vue d'en bas ». Ils sont les auteurs de remarquables histoires humaines, lues par le grand public aussi bien que par les universitaires. Leur succès s'explique parce qu'ils ont fait de la littérature, de la poésie et du folklore des enjeux centraux, et que, de plus, ils écrivaient clairement, avec vigueur et élégance.

En avril 2008, je suis intervenu au séminaire « The Slave Ship in History and Literature » avec Barry Unsworth, l'auteur d'un roman sur le commerce d'esclaves qui a reçu le Booker Prize, *Sacred Hunger*. Nous avons discuté de nos manières de mettre à profit l'écriture et la recherche pour exposer ce sujet difficile aux lectorats de Grande-

Bretagne et des États-Unis, où la mémoire de ce terrible commerce a été largement refoulée. Nous en avons conclu que nos deux projets étaient, en dernière analyse, plutôt similaires, mais que l'imaginaire de l'historien est plus contraint, plus discipliné par les sources et les documents qui ont survécu au temps. Barry avait conduit de très nombreuses recherches, mais au final, il était libre de façonner ses personnages, ses dialogues et ses événements. Ce n'était pas mon cas.

Je travaille en ce moment même avec la dramaturge Naomi Wallace, qui écrit une pièce sur un événement particulier dont traite *The Slave Ship* : la décision prise en 1791 par James DeWolf, le riche capitaine d'un négrier qui fut plus tard sénateur de Rhode Island, d'attacher une femme africaine malade à une chaise et de la hisser par-dessus bord – ce qui revenait à la tuer – afin d'éviter qu'elle ne contamine d'autres esclaves et que les profits de la traversée ne s'en trouvent réduits. Naomi pourrait dire que l'histoire est un art plus élevé que le théâtre, mais il est incontestable qu'elle a toute latitude dans sa pièce pour explorer les dimensions émotionnelles et politiques de cet événement. Mon souhait serait que les historiens, les romanciers, les poètes et les dramaturges échangent leurs méthodes pour explorer les sujets qu'ils ont en commun. Ils produiraient des genres différents mais peut-être complémentaires de savoirs qui enrichiraient notre compréhension du passé et du présent.

Je travaille aussi avec Alessandro Camon, un producteur installé à Los Angeles, et Lions Gate Entertainment à une adaptation de mon livre *Pirates de tous les pays. L'Âge d'or de la piraterie atlantique (1716-1726)*. Il ne s'agit pas d'un documentaire, mais d'une série télévisée, ce qui

## EXTRAIT L'HISTOIRE VUE D'EN BAS

Dans son poème *Questions que pose un ouvrier qui lit*, Bertolt Brecht pose les questions suivantes :

« Qui a construit Thèbes aux sept portes ?  
Dans les livres, on donne les noms des Rois.  
Les Rois ont-ils traîné les blocs de pierre ? »

Il s'agit là de la version poétique de « l'histoire vue d'en bas », une écriture de l'histoire engagée qui se définit par une forte identification de l'historien avec les luttes populaires, et par la volonté non seulement de les relater, mais de les mettre en avant, de les faire

entrer dans la mémoire pour construire un avenir meilleur. L'accent y est mis sur les actions « venant d'en bas » qui touchent la société dans son ensemble : la classe ouvrière fait l'histoire, ses membres sont des « agents », ils ont une activité « autonome » (*self-activity*). En redonnant un sens à des batailles perdues, l'historien peut alors faire du passé notre présent et notre futur.

L'histoire vue d'en bas a vu le jour en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Très proche de la *New Left*, des mouvements sociaux, des luttes ouvrières et étudiantes des années 1960 et 1970 comme de celles des Africains-Américains et des femmes, elle est devenue un mouvement global qui a pris

différentes formes et a endossé divers noms : histoire populaire, histoire sociale, histoire du quotidien, *black history*, histoire des femmes, *subaltern history*.

On ne citera ici que trois des plus importants travaux représentatifs de l'histoire vue d'en bas : *La formation de la classe ouvrière anglaise* d'E. P. Thompson (1963 et 1988 pour la traduction française), *Le Monde à l'envers : les idées radicales au cours de la révolution anglaise* de Christopher Hill (1972 et 1977 pour l'édition française), et *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue* (1938 et 1949 pour l'édition française).

représente un défi pour moi, en tant qu'historien. Notre objectif était de proposer aux spectateurs la première reconstitution historiquement rigoureuse de l'univers de la piraterie à l'écran, autrement dit de substituer l'histoire réelle, avec les aspects les plus durs, les plus sanglants et les plus déchirants de la lutte de classe en mer, à la mythologie hollywoodienne. J'ai commencé par écrire un synopsis qui reprenait mon livre en se focalisant sur une série de personnages historiques et en établissant une intrigue. Tout ce qui figurait dans ce synopsis ne correspondait pas nécessairement à un événement historique réel, mais nous étions tous d'accord sur l'importance, du point de vue de l'exactitude historique, de n'introduire que ce qui *aurait pu effectivement* arriver dans l'univers matériel singulier dans lequel vivaient les marins et les pirates. Tout cela implique de faire bouger les lignes entre histoire et récit.

**YC:** *Plus encore que les romanciers, les poètes semblent être au centre de votre manière d'entendre et d'écrire l'histoire.*

**MR:** La poésie occupe effectivement une place centrale dans *L'Hydre aux mille têtes*, un livre que Peter Linebaugh et moi avons écrit sur le prolétariat bigarré de l'Atlantique des années 1600 aux années 1830. On en trouve dans quasiment tous les chapitres, à presque cinquante reprises; le livre commence par un poème de William Shakespeare (*La Tempête*) et s'achève sur les mots de William Blake (« *Tigre! Tigre!* »). Des poètes classiques et célèbres (comme Shakespeare, Milton, Blake et Shelley) y côtoient des poètes prolétaires presque inconnus (Thomas Spence, Joseph Mather et le très prolixe « poète anonyme » – l'un des noms de plume privilégiés par les femmes pendant des siècles). Des poètes contemporains comme Aimé Césaire viennent condenser certains thèmes, comme par exemple celui d'une continuité souterraine de la résistance.

La poésie rapproche l'historien de l'expérience et de la conscience des populations laborieuses et lui permet d'évoquer des personnes, des lieux et des événements de façon dynamique et pluridimensionnelle. Le poète-marin James Field Stanfield a su créer des images mémorables et très frappantes dans son poème épique « *The Guinea Voyage* » et dans ses lettres sur la vie à bord d'un négrier: il y décrit par exemple un second, malade, à deux doigts de mourir, étendu contre l'armoire à pharmacie, ses longs cheveux sales étalés sur le pont. Il dépeint l'effroyable mise en esclavage, les coups de fouets et la mort d'une femme africaine, Abyeda. De telles images arrêtent le lecteur avec la même efficacité qu'un objet surréaliste, dévoilant par les moyens de la poésie d'importantes connexions, relations, parallélismes, harmonies... Christopher Hill a écrit: « *La bonne histoire – romanesque – est comparable à une poésie rétrospective. Il y est question de la vie telle qu'elle est vécue – autant qu'il est*

*possible de la recapturer*<sup>3</sup>. »

La poésie écrite par des travailleurs est peut-être rare, mais celle que l'on peut trouver dans l'action, dans la résistance des travailleurs est très fréquente, on la trouve presque partout. Mon grand-père m'a aussi appris à la percevoir. J'ai par exemple découvert un poème en un seul mot dans un essai écrit par Silas Told, un marin devenu méthodiste, qui décrit un événement dramatique survenu à bord du négrier *Loyal George* en 1727. Un futur esclave décide d'y mourir en faisant une grève de la faim. Le capitaine, Timothy Tucker, essaie de le forcer à manger. Il le fouette jusqu'au sang. Il menace de le tuer. L'anonyme ne prononce qu'un seul mot, « *adomma* », ce qui signifie: « ainsi soit-il ». Le capitaine Tucker pointe sur sa tempe un pistolet et le somme à nouveau de manger. Là encore: *adomma*. Le capitaine tire et le sang jaillit, mais l'homme se maintient debout et continue de le regarder droit dans les yeux. Le capitaine jure, demande un autre pistolet, et tire sur l'homme une seconde fois. Celui-ci ne s'effondre toujours pas, à la stupéfaction de tous ceux qui assistaient à la scène. Un troisième coup de feu finit par le tuer, mais alors les autres esclaves, inspirés par le traitement infligé à l'homme et par sa résistance inouïe, se révoltent.

Il est impossible de déterminer combien de toutes les personnes qui ont assisté à cet incident ont fait le choix, comme Silas Told, d'en raconter l'histoire, ponctuée par le mot *adomma*. Je suppose que beaucoup l'ont racontée, et reracontée, dans plusieurs langues, dans les plantations, dans les ateliers des villes, sur les docks, sur les navires, pendant des années. Cet homme africain anonyme donne une illustration très précise de la définition de la poésie proposée par Ann Lauterbach: « *La poésie est l'aversion pour ce qui affirme son pouvoir. La poésie est ce qui résiste à la domination*<sup>4</sup>. » C'est une donnée cruciale de l'histoire vue d'en bas.

J'aime l'idée que l'histoire doive être « entendue ». C'était une idée qui a joué un rôle important dans l'écriture de *The Slave Ship*. Je n'ai vraiment commencé à comprendre mon sujet que quand j'ai pu imaginer sa *sonorité* – pas seulement le vent dans la voilure et les grincements des mâts, qui constituent le fond sonore de tous les bateaux faits de bois, mais le terrible claquement du fouet à neuf lanières, les ordres des officiers aux marins aboyés d'une voix rauque, les gémissements ténus des malades et des mourants sous les ponts, les chants funestes des femmes captives, les chuchotements désespérés de la conjuration, en bref, la cacophonie sauvage de l'humain et de l'inhumain à bord du cachot maritime qu'était le navire négrier. Plus je parvenais à me figurer l'atmosphère sonore du navire, plus il m'était facile de le voir, de le décrire et d'en faciliter la compréhension par les lecteurs.

L'intérêt pour la poésie favorise une écoute attentive. Je me souviens de la recommandation d'un de mes professeurs, à l'époque où j'étais

---

*Je n'ai vraiment commencé à comprendre mon sujet que quand j'ai pu imaginer sa sonorité – pas seulement le vent dans la voilure, mais la cacophonie sauvage de l'humain et de l'inhumain à bord du cachot maritime qu'était le navire négrier.*

---

---

« Continuez à lire jusqu'à ce que vous entendiez des voix. » *Bien qu'à l'époque cette recommandation de mon professeur m'ait fait l'effet d'un encouragement à la schizophrénie, j'ai fini par en comprendre le sens : humanisez les sources, humanisez le récit. Apprenez à écouter.*

---

étudiant, au sujet des documents d'archive : « Continuez à lire jusqu'à ce que vous entendiez des voix. » Bien qu'à l'époque elle m'ait fait l'effet d'un encouragement à la schizophrénie, j'ai fini par en comprendre le sens : humanisez les sources, humanisez le récit. Apprenez à écouter. Et en effet, même si la restitution de ces voix a été un objectif central de l'histoire vue d'en bas dès ses débuts, les conteurs avaient une avance considérable sur nous.

Dans la mesure où ceux que j'étudie ne se sont pas toujours exprimés au travers de documents de leur propre confection, il n'est pas toujours évident de les entendre. C'est l'éternel défi de l'histoire vue d'en bas. Beaucoup de très bons livres l'ont relevé avec succès. J'ai essayé d'écouter en me concentrant sur le sens des mots. J'ai passé un temps fou à vérifier les significations précises des mots à chaque période dans l'*Oxford English Dictionary*. En tant que spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, j'apprécie tout spécialement les mots et les significations que l'on trouve dans *A Classical Dictionary of the Vulgar Tongue*, compilé par Francis Grose et publié pour la première fois en 1785. Au cours de l'écriture de *Between the Devil and the Deep Blue Sea*, une étude sur les marins au long cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, j'avais toujours à portée de main ces merveilles que sont les dictionnaires maritimes pour m'aider à saisir les conditions matérielles, le travail coopératif, les échanges et la conscience des prolétaires de la mer. J'ai aussi été attentif aux discours des marins et à leurs propres

traditions de *storytelling*. L'art de raconter de longs récits est en soi une forme poétique.

**YC :** *J'ai particulièrement apprécié ce que vous dites du caractère potentiellement « inauthentique » du fameux « récit d'esclave » d'Olaudah Equiano : vous écrivez que même s'il n'a fait que rassembler des récits de victimes « réelles » du négrier (et qu'il ne venait pas lui-même d'Afrique comme il le prétendait), son autobiographie/autofiction n'en est pas moins valable, à partir du moment où elle se fait alors la voix des sans voix, la gardienne d'une histoire commune (p. 109). Quelles sont les conséquences d'une telle position ? L'histoire est-elle transindividuelle par nature ? Sommes-nous tous, ou pourrions-nous tous devenir des passeurs de récits plus larges que notre expérience individuelle ? Est-ce que cela n'ajoute pas une dimension supplémentaire d'avoir vécu sur le négrier (plutôt que de rapporter des discours sur cette expérience) ? Ce questionnement nous renvoie à la recherche récente de Rachel Danon sur l'inexistence de récits d'esclaves en langue française. En l'absence d'un témoignage direct, elle doit travailler sur la manière dont les écrivains européens ont représenté l'expérience des esclaves marrons – et il est évident qu'ils l'ont fait sans avoir été eux-mêmes Africains, esclaves, enchaînés et fouettés. Qu'en serait-il s'il s'avérait que l'auteur de l'autobiographie d'Equiano était un philosophe anglais ?*

**MR :** Écrire l'histoire – comme se souvenir et faire l'histoire – est très certainement une activité

## EXTRAIT PIRATES DE TOUS LES PAYS

Le capitaine et le quartier-maître ne représentent pas l'autorité la plus élevée sur le bateau pirate. Cet honneur revient au conseil commun, qui réunit régulièrement tous les hommes. Les décisions ayant le plus de conséquences sont prises lors de réunions ouvertes où les débats sont houleux [...]. Le principal objectif du conseil consiste à élire les officiers, notamment le capitaine et le quartier-maître, mais également les sous-officiers si un équipage a plus que le nombre minimum d'ouvriers qualifiés, comme des charpentiers par exemple. Un équipage pousse la logique très loin, au point d'élire le second du maître d'équipage ! Le conseil détermine également les lieux où les meilleures captures pourront être effectuées, et le moyen de résoudre tout conflit majeur. Lorsqu'Edward England propose l'attaque de Goa, les hommes se réunissent en assemblée et débattent de

la question, mais ne pouvant se mettre d'accord, ils rebroussement chemin. Ce qui arrive à England et à son équipage n'est pas rare. Les pirates de la base l'emportent souvent contre leurs officiers. Les capitaines Sam Bellamy et Paul Williams en font les frais. Alors qu'ils souhaitent accorder au capitaine marchand Samuel le droit de conserver son bateau une fois la cargaison prise, l'équipage du navire ordonne qu'il soit coulé. La même chose arrive à Edward Low et Francis Spriggs, « vaincus par les votes ». Les pirates décident également des punitions qui sont infligées à ceux qui violent les articles de la charte. Enfin, ils étudient les demandes de libération des hommes mis aux arrêts, accédant parfois à leur requête.

Les décisions prises par le conseil sont sacro-saintes. Même le capitaine le plus courageux n'ose les affronter. Les conseils ont démis un certain nombre

de capitaines et d'autres officiers de leur poste. Thomas Anstis perd sa fonction de capitaine : il est, selon l'expression des marins, « remis au pied du mât », c'est-à-dire qu'il redevient un marin ordinaire sur le bateau qu'il a auparavant commandé. Charles Vane, étiqueté comme couard par son équipage, est démis de ses fonctions [...]. Parce qu'une majorité de l'équipage de Bartholomew Roberts considère que le « vieux pirate » David Simpson est devenu vicieux depuis qu'il est quartier-maître, il est « viré par les hommes ». La démocratie à bord des navires peut paraître étouffante [...]. En réalité, il y a « tellement peu de gouvernement et de subordination » parmi les pirates qu'« ils sont, selon l'occasion, tous capitaines, tous chefs ».

Marcus Rediker, *Pirates de tous les pays*, Paris, Libertalia, 2008, chap. 4.

transindividuelle. Il s'agit à chaque fois d'une entreprise collective. Nous sommes tous des passeurs de la grande et de la petite histoire. Nous étudions et nous apprenons pour étendre l'horizon de notre expérience propre – qui, à elle seule, est limitée –, pour étendre les histoires dont nous sommes porteurs.

L'une des sources d'inspiration de *The Slave Ship* a été la campagne de soutien pour l'ancien membre des Black Panthers, et désormais prisonnier politique, Mumia Abu-Jamal, qui se trouve dans le couloir de la mort depuis maintenant presque trente ans pour un crime qu'il n'a pas commis. Frappé par la surreprésentation des Africains-Américains dans le couloir de la mort aux États-Unis au cours de l'une de mes visites à Abu-Jamal, je me suis mis à réfléchir aux relations historiques qu'entretiennent la race et la terreur. Je me suis rendu compte que je pouvais étudier l'origine de cette relation en m'intéressant au négrier, où la terreur a créé la race. *The Slave Ship* est parti d'un travail militant avec des personnes qui étaient précisément à l'avant-garde de la lutte contre la terreur de classe et de race.

J'ai écrit à propos du négrier sans avoir jamais été enchaîné, fouetté, terrorisé comme l'étaient les esclaves d'Afrique, et sans avoir jamais connu personne qui entre dans ces catégories. Mais j'ai milité au sein d'un mouvement de base qui travaille à l'abolition de la peine de mort racialisée – héritée de l'esclavage –, et j'ai vu de très près ce que le complexe industriel et carcéral états-unien pouvait nous apprendre sur la race et la terreur. J'ai pris une décision en conséquence : utiliser ces expériences pour en apprendre autant que possible sur ceux et celles qui vivaient sur les négriers, pour écrire leur histoire. Cela voulait dire vivre avec l'horreur et l'abjection pendant quatre années et la raconter avec autant de vivacité et d'authenticité que je le pouvais. « *Make it real to the people* », comme dirait Mumia.

Un jour, j'ai appris qu'une salle de ventes avait mis aux enchères une paire d'entraves utilisée sur un négrier. Ces chaînes avaient été trouvées dans une plantation de Caroline du Sud, et dataient des années 1780. Je me suis posé beaucoup de questions. Devais-je acheter ces entraves au risque de participer au « marché » de si funestes instruments ? Devais-je m'y refuser ? J'avais déjà vu de telles chaînes dans les musées, mais je n'en avais jamais eu dans mes propres mains. J'ai donc décidé d'acheter ces fers, en pensant que cette acquisition m'aiderait à comprendre mon sujet.

Quand j'ai reçu ces chaînes, je les ai prises avec moi partout où j'allais pendant à peu près une semaine. J'ai pu voir leur conception, à la fois simple et malveillante, sentir leur texture et leur poids, entendre leur bruit. J'ai vu l'oxydation laissée par le frottement des chevilles qui avaient été enserrées dans ces attaches de fer. Je pouvais même voir combien la tige qui tenait ces attaches

pouvait blesser le tendon d'Achille des personnes qu'on avait réduites en esclavage ; combien il était douloureux de se déplacer, même de façon concertée, avec la personne à laquelle on était attaché. Je pouvais imaginer les irritations provoquées par le fer sur les chairs anémiées durant les longues semaines de traversée de l'Atlantique. Ces chaînes m'ont rendu cette thématique plus palpable encore. Quand j'ai fini mon livre, j'ai fait don de ces entraves à un musée, en stipulant qu'elles devaient être installées de telle sorte que les visiteurs puissent les toucher et les « ressentir ». Les artefacts matériels sont eux aussi porteurs d'histoires.

Si l'histoire d'Equiano avait été écrite par un philosophe britannique – si le philosophe en question s'était rapproché de ceux qui ont fait l'expérience du commerce d'esclaves et s'il avait prêté une oreille attentive à leurs récits –, je l'aurais utilisée de la même façon. L'abolitionniste anglais Thomas Clarkson a fait quelque chose comme ça : il a voyagé des milliers de kilomètres à cheval dans différentes villes portuaires de Grande-Bretagne pour trouver des marins impliqués dans le commerce d'esclaves et recueillir leurs récits. Les marchands de Liverpool ont essayé d'assassiner Clarkson pour avoir osé faire la collecte d'un si dangereux savoir de classe, mais ils ont échoué, et, en essayant d'intenter à sa vie, ils n'ont fait que renforcer sa détermination à trouver d'autres marins pour poursuivre son travail. La manière dont ces marins ordinaires ont éduqué Clarkson, et dont ce dernier a alors pu se saisir de ces expériences pour en éduquer d'autres, a joué un grand rôle dans ma propre compréhension de l'histoire. Très concrètement, ce jeune homme aisé, diplômé de Cambridge, est devenu le gardien d'un terrible héritage, une sorte de griot – ces dépositaires de la tradition orale en Afrique occidentale – de ce qu'on a pu appeler la « tribu des marins », exactement comme Equiano a fait avec les esclaves.

**YC :** *Dans votre tentative de restitution du « corps prolétaire » dans L'Hydre aux mille têtes, je vois l'intention de recomposer les organes disjoint d'un corps qui existait déjà au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles – tandis qu'une certaine orthodoxie voudrait dater son apparition au XIX<sup>e</sup> siècle. Vous montrez qu'un nombre incalculable de mécanismes de pouvoir ont essayé de « séparer » des personnes dont la coopération et la solidarité étaient perçues comme un danger potentiel, mais peut-on réellement parler d'un « corps prolétaire » ? En d'autres termes : est-ce qu'il y a bien une seule hydre derrière ces mille têtes ? Quel est l'intérêt d'affirmer une telle unité ? Est-ce que cette hypothèse nous permet de mieux saisir et de mettre à profit l'unité du « prolétariat » du XXI<sup>e</sup> siècle ? Est-ce que l'art du storytelling n'est pas précisément ce dont on a besoin pour reconstituer l'unité d'un corps prolétaire du passé – pour construire celui du futur ?*

---

*Frappé par la surreprésentation des Africains-Américains dans le couloir de la mort au cours de l'une de mes visites à Abu-Jamal, je me suis mis à réfléchir aux relations historiques qu'entretiennent la race et la terreur.*

---

**MR :** Quand nous avons étudié le prolétariat de l'Atlantique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Peter Linebaugh et moi avons vu les classes dominantes européennes, avec leur éducation classique, se représenter comme Hercule combattant une « hydre aux mille têtes », alors qu'ils posaient les jalons du système capitaliste global. Les têtes de l'hydre étaient composées des bandes insoumises de serviteurs européens sous contrat, d'Africains réduits en esclavage, de soldats et de marins mutins, de femmes échevelées, de religieux radicalisés, d'émeutiers urbains, de travailleurs d'industrie grévistes, et de bien d'autres encore – un équipage très bigarré. Les dominants mettaient en scène un monstre mythique afin de rendre compte, pour eux-mêmes, de la réalité de cette résistance mobile, diverse, en perpétuel changement – et l'allégorie du démembrement d'une créature leur a servi d'analogie pour mettre en place un processus social disciplinaire. Le problème auquel ils ont dû faire face est que les décapitations sanglantes ne fonctionnaient pas toujours. Comme le mythe le stipule d'ailleurs, les dominants coupaient une tête ici, il en repoussait deux autres ailleurs. Ce qui était au départ une métaphore venue d'en haut est donc devenu un concept pour comprendre, par le bas, cette circulation de la résistance d'un groupe et d'un espace social à un autre.

La genèse du corps de cette hydre s'explique par le processus fondamental dont toutes les têtes ont eu à souffrir d'une manière ou d'une autre : l'expropriation de la terre, ou ce que Karl Marx appelait « accumulation primitive ». Le propriétaire se mettait à enclore son terrain, forçant le paysan irlandais à errer sur les routes et les chemins pour survivre. Les rois côtiers africains, alliés des marchands européens, organisaient des expéditions militaires pour réduire en esclavage la plèbe et la vendre aux négriers. L'appropriation des terres, la dépossession légalisée et la guerre ont créé les prolétaires dont le travail, dans de nouveaux agencements coopératifs, allait être redéployé dans d'autres lieux et exploité à travers tout l'Atlantique, pour nourrir l'économie capitaliste

naissante. Le chemin vers le travail, salarié ou non, au service du marché mondial, était jalonné de potences et de fouets. Le corps collectif était ainsi formé par le double processus d'expropriation et d'exploitation.

Ce que nous avons découvert, c'est que ce corps a été démembré par les concepts modernes de classe, de race et de nation, et que ces derniers ont obscurci les modes d'unité et de connexion tant du passé que du présent. Notre histoire a été enterrée, comme l'a écrit Peter, dans les cryptes funéraires de l'économie, de la nation et de l'ethnicité. Pour retrouver cette histoire cachée de la résistance transnationale, nous devons remonter à un temps où n'avaient pas encore cours les définitions modernes de la classe (industrielle), de la race et de la nation. L'un de nos objectifs principaux en écrivant ce livre était de suggérer que les travailleurs n'ont pas toujours été aussi divisés qu'ils ont pu le paraître. Il n'est peut-être pas inutile de savoir que des hommes et des femmes de couleurs et de cultures diverses ont lutté ensemble à différents moments du passé, contrairement à ce que nous pousse à penser le sens commun actuel quant à ce qui était politiquement possible. Il nous a semblé aussi nécessaire de rappeler que nous devons presque toutes nos idées d'importance et de valeur dans la perspective d'une politique d'émancipation à une ou même à plusieurs luttes du passé. Nos conceptions pratiques de l'égalité, de la démocratie, du communisme et de l'abolitionnisme ne sont pas nées dans le cerveau de philosophes ou d'hommes d'État, mais plutôt des actes de la classe laborieuse, lesquels ont en retour souvent inspiré les philosophes et politiciens dissidents et parfois même dominants. Peter et moi voulions montrer que le prolétariat a une histoire intellectuelle, plusieurs idées anciennes et d'incessantes innovations à son actif, et que les histoires qui le traversent et le constituent pourraient être utiles aux luttes qui sont les nôtres aujourd'hui. La mondialisation capitaliste est vieille de plusieurs siècles. Notre résistance aussi. ■

*(Entretien traduit par Félix Boggio.)*

## RENCONTRES AVEC MARCUS REDIKER

Le **mercredi 16 novembre 2011**, de 9 h 45 à 12 h 30, à l'Université Paris Ouest-Nanterre, bâtiment B, salle des conférences. Organisée par le CHISCO et par Revolution-française.net.

Le **samedi 19 novembre 2011** à 17 heures à la CNT, 33 rue des Vignoles à Paris XX<sup>e</sup>. « Sous le drapeau des pirates », soirée de projection, débat, concert avec Marcus Rediker organisée par les Éditions Libertalia.

Le **jeudi 17 novembre 2011** à 19 heures au Lieu-Dit, 6 rue Sorbier à Paris XX<sup>e</sup>. Rencontre avec Markus Rediker organisée par la RDL.



# OCCUPY CHICAGO

STANDING TOGETHER AGAINST CORPORATE GREED  
JOIN US NOW AT JACKSON & LASALLE



## WE ARE THE 99%

Occupychi.org • @OccupyChicago • #occupychi  
Occupywallst.org • #OccupyWallSt • Occupytogether.org • #OccupyTogether

# GRANDEUR ET LIMITES DU ROMANTISME RÉVOLUTIONNAIRE

---

## À PROPOS DE

Michael Löwy et Robert Sayre, *Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste*, Éditions du Sandre, Paris 2010, 288 p., 29 €.

Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, 1992, 306 p., 35 €.

Michael Löwy, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Éditions du Sandre, Paris 2009, 308 p., 32 €.

\*Anselm Jappe enseigne la philosophie. Il est notamment l'auteur de *Crédit à mort: la décomposition du capitalisme et ses critiques* (Lignes, 2011), de *L'Avant-garde inacceptable. Réflexions sur Guy Debord* (Lignes-Léo Scheer, 2004) et de *Les Aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur* (Denoël, 2003).

Le romantisme a longtemps été considéré, à gauche notamment, comme une critique réactionnaire de la modernité. On disqualifiait par là toutes les potentialités émancipatrices de cette tradition. La critique romantique des conséquences aliénantes de la production capitaliste sur la vie quotidienne ne constitue-t-elle pas pourtant une possible ressource pour la contestation théorique et politique du capitalisme? Anselm Jappe se propose ici d'examiner le romantisme dans sa diversité et ses contradictions, d'en souligner la dimension critique, mais aussi l'ambivalence et les insuffisances, à travers la lecture des ouvrages de Michael Löwy et Robert Sayre.

Par **ANSELM JAPPE\***

Il n'y a pas si longtemps le monde se divisait en deux: d'un côté, les « progressistes », de l'autre, les « conservateurs », les « réactionnaires ». Tout ce qui était « à gauche », ce qui était révolutionnaire ou au moins réellement réformateur, tout ce qui se battait pour l'émancipation des classes opprimées et exploitées, se plaçait dans la perspective du « progrès », d'une avancée – généralement considérée comme inéluctable – vers un futur meilleur; de l'autre côté de la barricade, les classes dominantes s'opposaient à tout progrès ou voulaient restaurer les anciennes formes de société où elles régnaient sans partage. Selon cette vision, toute destruction d'un élément des sociétés héritées du passé consti-

sérieusement ébranlée au cours de ces dernières décennies. Poursuivre le développement des bases matérielles du capitalisme, pour en changer simplement le régime de propriété, apparaît de moins en moins comme une perspective souhaitable ou simplement possible (même si cette croyance, un peu reformulée, a la vie dure au sein de la « gauche » tant réformiste que radicale). Le monde ne s'en porte pas mieux et suscite toujours autant de désir de le changer profondément. Dans ce contexte ont commencé à émerger des formes d'opposition au capitalisme qui ne rentraient pas aisément dans le schéma convenu « progressiste *versus* conservateur » – en particulier l'écologisme.

---

*Ce romantisme n'était cependant, aux yeux des tenants du « socialisme scientifique », qu'une idéologie « petite-bourgeoise », au mieux sentimentale et impuissante, objectivement réactionnaire.*

---

tuait un pas en avant, un pas vers l'émancipation. Ce « progrès social » trouvait son fondement et sa garantie dans l'incessant progrès des sciences et de leurs applications technologiques. Il en constituait même la traduction sur le plan historique, suivant la théorie marxiste pour laquelle les forces productives finissent toujours, à la longue, par renverser les rapports de production quand ceux-ci ne sont plus adéquats à leur développement: au fond, c'est le progrès même de la technologie qui fait triompher la classe travailleuse sur les bourgeois parasites. Le progrès était fils des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle et de leur réalisation partielle pendant la Grande Révolution française, dont tant le marxisme que les autres courants « progressistes » se sont toujours proclamés les continuateurs – souvent avec l'intention déclarée d'« accomplir » le projet émancipateur des Lumières, réputé trahi ou laissé incomplet par la bourgeoisie même qui l'avait initié.

Cette confiance dans la marche de l'histoire, poussée par la science et la technique, a été

Et l'on a également pris conscience du fait que la modernité capitaliste a suscité tout au long de son parcours différentes critiques du progressisme, des critiques souvent virulentes qui se nourrissaient de la nostalgie d'un passé supposé meilleur et en tiraient une condamnation du présent; des critiques qui mettaient en évidence, à côté de l'exploitation et de l'oppression, d'autres sources de malheur, comme la perte de sens, la détérioration des rapports humains, l'enlaidissement du monde et l'appauvrissement de la vie quotidienne. Pendant longtemps, le marxisme, dans presque toutes ses variantes, a regardé avec dédain ce qu'il nommait « anticapitalisme romantique »: si on lui reconnaissait parfois de la perspicacité dans la description de certains symptômes du capitalisme et de la sincérité dans ses intentions, ce romantisme n'était cependant, aux yeux des tenants du « socialisme scientifique », qu'une idéologie « petite-bourgeoise », au mieux sentimentale et impuissante, objectivement réactionnaire, et même souvent

à l'origine des idéologies fascistes. Il n'y a rien d'étonnant à ce rejet : selon la vision progressiste de l'histoire, le romantisme est né comme *réaction* aux Lumières et à la Révolution française, comme expression des couches de la société – aristocratie foncière, bourgeoisie rentière – qui avaient tout à perdre à la poursuite du progrès. En élaborant un irrationalisme agressif, fondé sur des concepts tels que « mythe », « peuple », « sang » et « destin », les romantiques allemands en particulier auraient directement contribué à la genèse du nationalisme allemand et en fin de compte du nazisme ; ces formes d'anticapitalisme auraient trahi les couches populaires en dirigeant leur colère vers de mauvais objectifs. György Lukács a fourni une version classique de cette identification du romantisme avec le pré-nazisme dans *La Destruction de la raison* (1951). Pareille opinion est encore assez courante en Allemagne, surtout dans cette partie de la gauche allemande qui reste très vigilante sur tout ce qui lui semble – par exemple dans certaines formes d'écologie – une résurgence de l'« idéologie allemande » avec son fond *völkisch* et antisémite.

### Contre la modernité capitaliste

Michael Löwy œuvre depuis plus de vingt ans, souvent en collaboration avec le sociologue et angliciste Robert Sayre, à faire redécouvrir le côté révolutionnaire et anticapitaliste du romantisme. Hormis les livres ou recueils d'articles que Löwy a explicitement consacrés à la question, ce sont aussi ses écrits sur Walter Benjamin, sur Franz Kafka ou sur les surréalistes<sup>1</sup> qui exposent sa thèse centrale : le romantisme, loin d'être un mouvement seulement littéraire, est une « *vision du monde* » qui est née avec les débuts du capitalisme industriel vers la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est donc un contemporain des Lumières et non une réaction à elles, et ces deux visions peuvent être compatibles – comme l'illustre le cas de Rousseau. Le romantisme, tel que le définissent Löwy et Sayre, est coextensif au capitalisme et dure jusqu'à nos jours. Ils font entrer dans cette catégorie un grand nombre d'écrivains, de penseurs et d'artistes, en affirmant que, en dépit de leur hétérogénéité indéniabile, ils ont tous exprimé un rejet au moins partiel de la modernité capitaliste et industrielle au nom de valeurs venant du passé, rejet qui acquiert ainsi une dimension « utopique ». Le trait commun de tous les romantiques serait donc leur opposition à la bourgeoisie, même si cette opposition a poussé certains, surtout après la déception ressentie face aux conséquences de la Révolution française, à idéaliser le passé féodal et ses survivances (Samuel Coleridge, Friedrich Schlegel, Novalis). Mais, affirment Löwy et Sayre, pour identifier le romantisme tout court avec la réaction politique, comme l'a fait une historiographie « marxiste » longtemps hégémonique même en France, il faudrait pouvoir déclarer que Friedrich Hölderlin ou Georg Büchner n'étaient pas des romantiques, pas

plus que Heinrich Heine ou Victor Hugo. Certains romantiques étaient des partisans ardents des jacobins ; d'autres ont pris part, plus tard, à la révolte qui échoua à Paris en 1832.

La révolte des romantiques était toujours teintée de mélancolie, d'un sentiment de perte d'un monde qui était meilleur, de nostalgie. Une partie des romantiques considérait cependant que cette perte était irrémédiable ; ils étaient « anticapitalistes » en ce qu'ils étaient horrifiés par la société bourgeoise qui se mettait en place. Ainsi, il ne s'agirait pas d'attribuer à des auteurs comme Balzac des vertus démocratiques (comme le faisait Lukács), mais d'admettre que c'était justement en réactionnaire légitimiste que Balzac saisissait si bien la bassesse de la bourgeoisie triomphante. Tous les romantiques, au-delà de leurs différences, tentent de retrouver le paradis perdu : dans l'art et la beauté, le dandysme, les cercles de fraternité, l'amour (sens le plus courant du mot « romantique »), l'enfance, l'exotisme – ou dans la réalisation collective d'un futur meilleur, inspiré par le passé : c'est le « romantisme révolutionnaire » au sens propre. Cependant, si chez la plupart des romantiques cette dimension révolutionnaire manque, ou se limite à une phase (souvent juvénile) de leur parcours, cela ne doit pas, selon Löwy et Sayre, faire négliger leur force critique : ils décrivent toujours la modernité capitaliste comme une situation d'exil, d'aliénation, d'insuffisance.

### Traces et espèces du romantisme

Le romantisme n'est pas uniquement une affaire germanique ; il surgit également dès la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en France et en Angleterre. Il était également présent en Italie, et il est regrettable que Löwy et Sayre ne mentionnent pas Giacomo Leopardi. Pourtant, le poète et philosophe de Recanati, dont l'œuvre presque complète est depuis quelques années disponible en français, représente peut-être l'exemple le plus accompli d'un « romantisme rationnel » : matérialiste et athée, sans aucune complaisance vis-à-vis d'un passé idéalisé ou des tendances « progressistes » de son époque. Observateur impitoyable de la modernité naissante, sans sentimentalisme, sans pose aristocratique, ouvert – malgré sa « mélancolie » et son *Weltschmerz* – à la dimension « utopique » d'un bonheur et d'une solidarité humaine face au néant, Leopardi ne se positionne pas en deçà des Lumières, mais au-delà, avec des intuitions qui semblent parfois anticiper des analyses avancées un siècle plus tard, par exemple par l'École de Francfort ou par les situationnistes.

Le romantisme allemand de la première période (la *Frühromantik*) occupe une place centrale dans cette histoire. Inspirés par les nouvelles idées de liberté, d'égalité et de fraternité, Schelling, Hegel et Hölderlin, les frères Schlegel et Novalis ébauchent une vaste redéfinition de l'existence humaine qui inspire jusqu'à aujourd'hui des

---

*Les romantiques décrivent tous la modernité capitaliste comme une situation d'exil, d'aliénation, d'insuffisance.*

---

---

*Le romantisme est une des « racines oubliées » de la pensée de Marx et Engels, perceptible aussi bien dans leur dénonciation de la déshumanisation de l'ouvrier que dans leur intérêt pour des formes précapitalistes de production.*

---

tentatives similaires, par exemple chez les surréalistes ou Annie Le Brun<sup>2</sup>. Mais si l'on conçoit fondamentalement le romantisme comme un refus du « désenchantement du monde », de la solitude, de l'aliénation et de la dissolution des liens sociaux, de la quantification et de la mécanisation, ainsi que des formes sociales « abstraites » comme l'État et la bureaucratie, auxquelles il oppose la « communauté », on peut trouver un peu partout des traces de romantisme. Löwy et Sayre en distinguent de nombreuses sous-espèces, du romantisme « restitutionniste », qui refuse totalement l'industrie et s'enthousiasme pour un Moyen-Âge imaginaire (de Novalis jusqu'à Georges Bernanos), aux tendances conservatrices (Edmund Burke) et même fascistes ou préfascistes (Julius Evola, Gottfried Benn, Drieu La Rochelle), en passant par un « romantisme résigné » qui constate les ravages de la modernité mais les donne pour irrévocables, comme le faisait l'école allemande de sociologie – Max Weber, qui parlait du « désenchantement du monde » et de la « cage d'acier » de la modernité, Ferdinand Tönnies, qui opposait la « société » à la « communauté », et Georg Simmel, qui voyait disparaître l'« individualisme qualitatif » face à l'« individualisme numérique ». Avec le romantisme « révolutionnaire » et/ou « utopique », Löwy et Sayre arrivent à ce qui les intéresse le plus et opèrent des distinctions entre plusieurs tendances. Une tendance jacobine et démocratique comprenait William Blake – qui faisait suivre ses vers bien connus sur les « moulins sombres du diable », les usines, qui enlaidissaient le paysage de l'exhortation à « bâtir Jérusalem dans les campagnes verdoyantes de l'Angleterre » –, P. B. Shelley – l'un des premiers à avoir exprimé l'idée, plus tard chère à Benjamin, qu'il ne s'agit pas de retourner au passé tel qu'il était mais d'en réaliser les germes – ou encore Heinrich Heine. L'économiste Sismondi et les populistes russes en représentaient quant à eux la version populiste, tandis qu'une tendance utopiste, humaniste et socialiste s'incarnait dans Moses Hess, figure fondatrice tant du socialisme que du sionisme, pour qui « le monde moderne de marchandage, dont l'argent est l'essence, est pire que l'esclavage antique », et pour qui la « tâche du communisme est d'abolir l'argent et son pouvoir maléfique et d'établir une communauté organique authentiquement humaine ». Gustav Landauer et sa critique de Marx, « fils de la machine à vapeur », comme son exhortation à bâtir des communautés socialistes en campagne exprimaient une sensibilité libertaire. Se détachent enfin les romantiques marxistes : William Morris, György Lukács, Ernst Bloch, les auteurs de l'École de Francfort, Henri Lefebvre et José Carlos Mariategui – lequel fut fondateur du Parti communiste péruvien et affirmait dans les années 1920 que le communisme agraire des anciens Incas et sa persistance dans les traditions des peuples autochtones de l'Amérique latine constituaient une base pour le communisme futur.

Löwy tente également de démontrer que le romantisme est une des « racines oubliées » de la pensée de Marx et Engels eux-mêmes, perceptible aussi bien dans leur dénonciation de la déshumanisation de l'ouvrier, au-delà de son exploitation économique, que dans leur intérêt pour des formes précapitalistes de production, telles que l'ancienne communauté villageoise russe ou la « marche » germanique fondées sur la propriété commune du sol. Tandis que le marxisme de la Deuxième Internationale était totalement évolutionniste, positiviste et progressiste, Rosa Luxemburg dénonçait quant à elle la barbarie colonialiste et renouait avec l'intérêt pour le « communisme primitif » chez les Incas et ailleurs, même si elle jugeait impossible (à la différence des populistes russes) leur reconstitution.

Löwy et Sayre examinent rapidement d'autres chapitres de la longue histoire du romantisme. En Angleterre, ils s'arrêtent sur Coleridge : son passage d'une adhésion initiale à la Révolution française à l'éloge de la féodalité anglaise ne les choque pas, parce qu'ils y voient toujours une critique du règne de l'égoïsme bourgeois. Les romantiques anglais, et surtout John Ruskin, ont bien démontré l'importance des critères *esthétiques* pour une condamnation du capitalisme. Si, en contrepoint de sa haine virulente pour le monde qui lui était contemporain, Ruskin trouvait malheureusement son idéal dans la religion, l'ordre patriarcal, les hiérarchies anciennes et la guerre médiévale, reste que ce qui est encore actuel chez lui est sa dénonciation de la division du travail dans l'industrie, qui crée pour l'ouvrier une misère non seulement matérielle, mais surtout spirituelle. Son refus de la civilisation industrielle a trouvé avec William Morris, le fondateur du mouvement *Art and Crafts* consacré à rétablir l'artisanat, une continuation qui s'inspirait directement de Marx.

À travers les différentes facettes du symbolisme (J.-K. Huysmans, Oscar Wilde), l'expressionnisme et l'étrange « chrétien anarchiste » Charles Péguy, Löwy et Sayre en arrivent au surréalisme, en quoi ils voient une manifestation majeure de la persistance de thèmes romantiques à tonalité révolutionnaire. Vouloir réenchanter le monde et créer une civilisation fondée sur « la poésie, la liberté et l'amour » (André Breton) exprime au plus haut degré la dimension utopique du romantisme. On pourrait en dire autant de la philosophie d'Ernst Bloch qui dans son premier livre, *L'Esprit de l'utopie* (1918), a voulu combiner des arguments tirés du « pessimisme culturel » réactionnaire avec une perspective optimiste et révolutionnaire : le Moyen-Âge de Bloch, c'était Thomas Münzer et non le seigneur féodal. Quelques années plus tôt, son ami Lukács avait écrit, avec *La Théorie du roman*, l'un des chefs-d'œuvre de ce renouveau du romantisme qui se fondait essentiellement sur une critique culturelle de la marchandisation, la nostalgie d'un passé « plein de sens » et le souvenir

comme source de l'utopie (un romantisme qui réapparaît périodiquement, selon Löwy, dans toute l'œuvre postérieure de Lukács, par exemple dans ses jugements oscillants sur Dostoïevski).

Les années 1920 ont constitué un apogée de la pensée néoromantique. Löwy a consacré un livre entier à la dimension utopique et libertaire des auteurs juifs de la *Mitteleuropa* et à l'« affinité élective » entre messianisme juif et romantisme allemand. Il ne s'agit pas seulement de Landauer, Bloch, Lukács, Ernst Toller et Erich Fromm, tous anarchistes ou communistes ; même chez des penseurs explicitement religieux comme Martin Buber, Franz Rosenzweig et Gershom Scholem, ainsi que chez Franz Kafka, Löwy découvre un anticapitalisme romantique et le désir de bâtir une société complètement autre, dont l'horizon « messianique » dépassait de beaucoup les projets « rationnels » du mouvement ouvrier de leur époque. C'est Walter Benjamin qui aurait porté à son plus haut degré cette fusion d'idées souvent contradictoires. Pour lui, la source de l'utopie ne réside plus dans le passé *effectif*, mais dans ses *possibilités* non écloses. Ce n'est pas un *retour* au passé, mais un *détour* par le passé.

Selon Löwy et Sayre, l'histoire du romantisme ne s'est pas arrêtée dans les sociétés de l'après-guerre. Ils citent un peu pêle-mêle l'écologie et les autres « nouveaux mouvements sociaux » nés après 1968 : Henri Lefebvre, les situationnistes, Herbert Marcuse, la théologie de la libération, les romans de Christa Wolff, l'historiographie sociale anglaise de Raymond Williams et d'Edward P. Thompson, et les efforts de Fredric Jameson pour découvrir des éléments utopiques dans la « *culture de masse contemporaine* ».

### Une tradition profondément ambivalente

Löwy et Sayre ont contribué à découvrir un véritable trésor souvent méconnu, voire dénigré : la recherche d'une alternative *qualitative* au développement capitaliste, différente du projet de s'appropriier des *résultats* de ce développement. L'enthousiasme pour les « conquêtes » de la bourgeoisie qu'exprime le *Manifeste du parti communiste* et pour la « mission civilisatrice du capital » dont parle même *Le Capital* a longtemps représenté le côté dominant dans les oppositions anticapitalistes – qui apparaissent ainsi rétrospectivement comme des mouvements qu'il faudrait qualifier d'« alter-capitalistes ». Aujourd'hui, le travail de Löwy et Sayre témoigne d'une ouverture majeure pour les autres formes historiques de contestation.

Face à cet effort visant à démontrer l'importance du romantisme pour l'émancipation sociale, subsiste néanmoins à la lecture un sentiment d'ambiguïté. En 1992, Löwy et Sayre éprouvaient encore visiblement le besoin de démontrer la compatibilité du romantisme avec certains éléments du marxisme traditionnel, y compris une sociologie

de la culture qui se propose de déterminer pour chaque phénomène culturel la classe sociale dont il est censé être l'expression. De même, ils éprouvaient la nécessité de mettre en évidence le fait que le romantisme n'est pas toujours une manifestation des « Contre-Lumières », comme l'affirmaient le Lukács de la *Destruction de la raison* ou Isaiah Berlin, et que Lumières et romantisme avaient souvent fait bon ménage (par exemple chez Victor Hugo). Cependant, aujourd'hui, la critique doit aller plus loin : il ne semble plus si évident que les Lumières sont la source de toute pensée émancipatrice ; des auteurs aussi différents que Michel Foucault et Robert Kurz ont démontré que les Lumières constituaient aussi le passage à la « société disciplinaire » et à l'intériorisation des contraintes du nouvel ordre capitaliste.

Löwy et Sayre soutiennent qu'« irrationnel » et « non rationnel » ne signifient pas la même chose, et que « romantisme » n'est pas nécessairement synonyme d'« irrationalisme ». De même, ils tentent de démontrer que la pensée politique romantique ne se réduit pas toujours à l'évocation d'une « communauté » régressive proposée comme pseudo-alternative au capitalisme, et fondée sur une opposition entre les valeurs « concrètes » du sang et du sol et les valeurs « abstraites » de l'« argent » et du « commerce », conception qui aboutit presque inévitablement à l'antisémitisme latent ou ouvert. Il peut être surprenant de constater l'importance que des concepts tels que « communauté » et « organique » avaient pour les penseurs juifs allemands du début du xx<sup>e</sup> siècle. Et le cas de Péguy, ardent dreyfusard, montre bien que même le romantisme catholique et mystique n'est pas nécessairement antisémite.

La critique sociale d'inspiration romantique a évidemment valorisé le rôle de l'*imagination* pour le combat politique, rôle souvent négligé par le « matérialisme » du marxisme orthodoxe. Pour Ernst Bloch, il était crucial de ne pas abandonner l'imagination, la tradition, les mythes aux nazis – mais il est vrai qu'il a toujours été dangereux de vouloir battre l'extrême droite sur son propre terrain. Le projet de créer de nouveaux mythes, des mythes modernes, a souvent constitué, selon Löwy et Sayre, un aspect essentiel du romantisme. Les premiers à en parler, Schlegel et Schelling, ne pensaient pas alors à des mythes nationaux, « allemands », mais à des mythes universels. Ce propos revient chez les surréalistes et chez Georges Bataille, qui voyaient dans le mythe et dans l'ésotérisme une alternative à la religion, une forme plus ancienne et profonde du sacré. Georges Sorel avança une conception plus politique de la création de nouveaux mythes (la « grève générale »), et Löwy consacre un essai entier à l'influence de Sorel sur le jeune Lukács. Mais avec le thème du « mythe » on s'aventure sans doute sur un terrain glissant où l'on risque de se retrouver en très mauvaise compagnie.

---

*Des auteurs aussi différents que Michel Foucault et Robert Kurz ont démontré que les Lumières constituaient aussi le passage à la « société disciplinaire » et à l'intériorisation des contraintes du nouvel ordre capitaliste.*

---

### Les deux critiques du capitalisme : circulation et production

Les livres de Löwy et Sayre sont des mines d'informations et de riches sources d'inspiration. Leur approche suscite néanmoins quelques réserves. En premier lieu, leur concept de romantisme est tellement vaste qu'il englobe finalement presque tous ceux qui ne sont pas positivistes et progressistes *stricto sensu* (ainsi, ils prétendent faire remonter les origines du romantisme jusqu'à La Bruyère et même à Horace, ou simplement à ceux qui chantaient l'éloge de la vie à la campagne ou du bon vieux temps). Ils choisissent dans chaque auteur ce qui leur semble « anticapitaliste », même si cela n'occupe qu'une toute petite place dans sa production, et ils font abstraction du reste. Qu'ont en commun Franz von Baader et Büchner, Ruskin et Heine, Péguy et André Breton ? Löwy et Sayre admettent eux-mêmes qu'il est impossible d'isoler une « position commune » sur quoi que ce soit entre leurs auteurs, à part une certaine référence positive au passé (et encore).

Leur manière de « ratisser large » n'a pas seulement une dimension méthodologique, mais aussi politique. Il peut y avoir de bonnes comme de mauvaises raisons pour détester le capitalisme, ou pour affirmer qu'on le déteste. Le problème commence lorsque la critique se limite à un seul aspect, comme l'intérêt monétaire, l'argent ou le commerce. C'est ce que la terminologie marxiste appelle une critique de la seule « sphère de la circulation », qui n'atteint pas la « sphère de la production ». La différence est capitale, surtout dans ses conséquences. Les attaques qui ne visent que la circulation (typiquement, le seul capital financier) conduisent au proudhonisme, mais également à l'idéologie nazie qui opposait elle aussi le bon « capital créatif et travailleur » (allemand) au mauvais « capital parasite » (juif). Ce genre de critique n'est pas « un premier pas dans la bonne direction », mais peut au contraire mener au pire.

Qu'on nous permette ici de faire un détour, et de rappeler ce que la théorie de Marx se donne pour objectif de saisir : l'essentiel de la société capitaliste, sa structure cachée, et pas seulement les phénomènes qui sautent aux yeux. Elle met l'accent sur la *production* : la sphère où se crée la *valeur*, et donc aussi la survaleur (ou plus-value) – grâce au surtravail non payé de l'ouvrier que le capital peut s'approprier. La *circulation* englobe tout ce qui est nécessaire pour la *réalisation* de la valeur sur le marché : le commerce, les banques et la finance, ainsi que la publicité, etc. Selon la critique de l'économie politique de Marx, c'est la sphère de la production qui cause toutes les misères, les injustices et les crises dans le capitalisme. La fraude dans le commerce, les déséquilibres dans les échanges commerciaux, l'intérêt monétaire (et donc toute la sphère financière) ne sont que des éléments *dérivés*, et le profit qu'on peut y faire est prélevé sur le seul véritable profit, celui obtenu par le capital investi dans la production.

Dans la « conscience quotidienne » des acteurs économiques, les choses se présentent pourtant souvent à l'envers. La sphère de la circulation est beaucoup plus *visible* que la sphère de la production, et les individus ont tendance à ne voir que la circulation. L'échange entre travail et capital est alors considéré comme une juste répartition des fruits de l'effort commun effectué dans la production par le travailleur et le capitaliste (qui apporte le capital et organise la production), tandis que le commerce et le prêt monétaire (qui n'existe qu'avec des intérêts) apparaissent comme un simple vol de la part d'acteurs non-producteurs et non-travailleurs. Tandis que Marx démontre que le capital commercial et le capital financier ne font que partager avec le capital industriel le profit que celui-ci a obtenu par l'exploitation du salarié, on croit souvent que la véritable exploitation a lieu dans la circulation.

Les premiers critiques du capitalisme, comme les « socialistes utopiques », avaient concentré leurs attaques sur la sphère de la circulation : le commerce et la finance. Cet aspect est particulièrement lisible chez Fourier et Proudhon. Ils manquaient donc un aspect essentiel – mais ils avaient l'évidence de leur côté. La théorie de Marx est la seule à aller systématiquement au-delà de la circulation, et donc de la surface empirique. Cependant, à l'intérieur même du marxisme se sont vite diffusées des tendances qui retombent implicitement dans la critique de la seule circulation. Ce travers est facilité par une autre équivoque : en vérité, la « production capitaliste » dont parle Marx consiste dans le fait que le travail y possède un double caractère, concret et abstrait, et que le travail abstrait – c'est-à-dire le travail considéré sous le seul angle de sa durée – crée la valeur de la marchandise, laquelle s'exprime dans une marchandise particulière, l'argent, qui devient à son tour la véritable finalité de la production. Pour multiplier l'argent, il faut le transformer en capital et l'accumuler, et cela n'est possible qu'en absorbant du surtravail. Le marxisme traditionnel, même dans ses formes les plus sophistiquées, n'a généralement retenu que la dernière partie de cette définition. En considérant implicitement le travail abstrait et la valeur, la marchandise et l'argent comme des données évidentes, éternelles et neutres, il a exclusivement concentré son attention sur la lutte que mènent les porteurs vivants du capital et du travail autour de la distribution de la survaleur : la lutte des classes. Le marxisme traditionnel avait donc restreint la sphère de la production au seul antagonisme de classe qui appartient en fait plutôt à la circulation, c'est-à-dire à la distribution de la valeur, une fois qu'elle est produite, entre tous les acteurs qui y ont concouru d'une manière ou d'une autre (y compris, par exemple, la banque qui a avancé le capital nécessaire au capitaliste industriel).

Après avoir accepté, implicitement ou explicitement, les catégories de base de la société

---

*Il peut y avoir de bonnes  
comme de mauvaises  
raisons pour détester  
le capitalisme, ou pour  
affirmer qu'on le déteste.*

---

marchande, il ne restait qu'à lutter pour une distribution plus juste – luttes salariales, mise en place et défense de l'État-providence. La sphère politique, prolongement de la circulation, n'est alors plus que la négociation permanente autour de la distribution de la richesse marchande. Par conséquent, les variantes social-démocrates, léninistes et gauchistes du marxisme ont été peu capables de comprendre les dangers que comporte une critique qui ne porterait que sur la circulation, qui attribuerait tous les désordres du système capitaliste à des facteurs dérivés, comme la finance, et personnaliserait ensuite ces structures. Le passage à l'anticapitalisme de droite, qui prétend défendre l'honnête travailleur contre « Wall Street » et qui présente les maux du capitalisme comme la conséquence d'une conspiration juive, n'est que trop logique et explique en partie la facilité avec laquelle des pays avec de grands mouvements ouvriers ont pu si facilement se convertir au fascisme. Il existe un anticapitalisme de droite, un anticapitalisme faux et trompeur, mais toujours prêt à revenir, et aujourd'hui plus que jamais, dont les thèmes peuvent même se diffuser à l'intérieur de la gauche.

Tout cela peut sembler éloigné du romantisme. Nous sommes pourtant au cœur de la question. Face à un mouvement ouvrier qui ne mettait plus en question les bases de la société marchande – et dont les membres s'identifiaient même avec leur rôle de travailleur (Lénine et Gramsci se réjouissaient de ce que la discipline « fordiste » permet, dans le socialisme, aux ouvriers d'apprendre des mœurs saines) et avec leur rôle de citoyen, en se limitant à demander un salaire plus élevé en échange de leur renonciation à la vie –, le romantisme, qui met l'accent sur une « autre vie », a implicitement mis en accusation la base productive même de la société moderne et la transformation de chaque aspect de la vie en marchandise. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'indiquer les causes du malheur, la plupart des romantiques ne renvoyaient eux-mêmes qu'à la sphère de la circulation : l'argent (compris non comme représentant du travail abstrait qui s'accumule, mais comme vecteur d'avidité et d'égoïsme), le commerce, les banques. Souvent, le travail était explicitement sanctifié (Ruskin, Péguy, la « morale des producteurs » de Sorel), et on ne dénonçait pas l'exploitation exercée par les propriétaires des moyens de production, mais seulement celle perpétrée par le commerçant et l'usurier (les banques). Ce genre de critique, indépendamment des intentions subjectives de leurs auteurs, a toujours couru le risque de basculer dans l'antimodernisme réactionnaire. Cela ne donne pas raison à ceux qui veulent mettre tout anticapitalisme romantique au compte de la droite – mais Löwy et Sayre balayaient un peu trop facilement ces objections, qui ne viennent pas seulement des marxistes « orthodoxes ». Sans rien enlever à l'importance des descriptions fournies

par les romantiques et à la sympathie qu'ils peuvent susciter, et sans devoir s'aligner sur leurs critiques malveillantes, on rendrait davantage justice aux romantiques en soulignant cette dialectique – qui fait que le romantisme apparaît parfois au-dessus, parfois en dessous de la critique exprimée par le mouvement ouvrier (c'est un peu le rapport entre la « critique artiste » et la « critique sociale » de Boltanski et Chiapello, auquel Löwy et Sayre se réfèrent brièvement).

Construire une grande tradition de tous les penseurs romantiques qui ont, fût-ce dans une infime partie de leur œuvre, exprimé quelque critique du capitalisme, pour limitée qu'elle fût, semble correspondre aux visions politiques contemporaines qui rêvent de réunir les mécontentements les plus contradictoires, et parfois les plus discutables, dans une espèce de « Front populaire » universel de la contestation. Mais une bonne partie de ces mécontentements ne concerne que la circulation : sans mettre en doute les fondements productifs du système, on veut simplement y occuper une place plus confortable. Il s'agit donc de regarder ce que le romantisme révolutionnaire, avec ses aspirations « utopiques », peut contenir comme antidotes magnifiques à cette tentation – mais aussi, pour ce faire, de garder un œil attentif et des bases théoriques solides. ■

---

*Le romantisme, en mettant l'accent sur une autre vie, a implicitement mis en accusation la base productive de la société moderne et la transformation de chaque aspect de la vie en marchandise.*

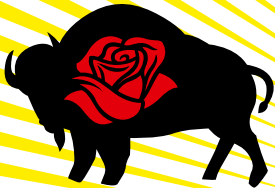
---

#### NOTES

■ 1. Michael Löwy, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, PUF, 2001 ; Michael Löwy, *Franz Kafka. Rêveur insoumis*, Paris, Éditions Stock, 2004 ; Michael Löwy, *L'Étoile du matin : surréalisme et marxisme*, Paris, Éditions Syllepse, 2000.

■ 2. Voir Annie Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, Paris, Gallimard, 2010.

# **DECOLONIZE WALL STREET**



**WALL ST. IS  
ON OCCUPIED  
ALGONQUIN LAND**



**DEFEND  
MOTHER EARTH**

**DECOLONIZE THE 99%**



Le Persan Hâfiz a pu écrire: *Je suis, ma poussière sera ce que je suis*. Cette opinion, qui paraît éluder la résurrection de la chair ou le temps circulaire des pythagoriciens, ressemble au titre de cette nouvelle, qui est tout le contraire. *Être poussière* est, de fait, un récit fantastique, mais son exécution est tellement convaincante que nous l'acceptons comme réel, chaque fois que nous le lisons. C'est, comme toute bonne littérature, une confession; Santiago l'a écrit parce qu'il se sentait intimement poussière.

Santiago Dabove est né en 1889 à Morón, patrie de ses ancêtres, et mort en 1952 dans ce même village. Non loin de la place, il y a aujourd'hui une rue qui s'appelle *Los Dabove*.

J. L. Borges

Buenos Aires, vingt-quatre septembre 1982

(*Cuentistas y pintores argentinos*, Buenos Aires,

Ediciones de Arte Gaglianone, 1985, p. 101-102.)

Inexorable sévérité des circonstances! Les médecins qui me soignaient durent me faire, sur mes réclamations insistantes, mes implorations désespérées, plusieurs injections de morphine et d'autres substances pour mettre comme un gant de velours sur la serre avec laquelle me torturait d'habitude l'implacable maladie: une atroce névralgie du trifacial.

Pour ma part, je prenais plus de poisons que Mithridate. Il s'agissait de mettre en sourdine cette espèce de pile voltaïque ou de bobine qui me tourmentait le trifacial avec son courant à la pulsation douloureuse. Mais il ne faut jamais dire: « J'ai épuisé la souffrance, il n'y a pas de douleur plus grande », car il y aura toujours plus de peine, plus de douleur, plus de larmes à ravalier. Et qu'on ne me demande pas de voir dans les plaintes et l'amertume présentes autre chose qu'une variation sur ce texte unique et terriblement invariable: « Il n'y a pas d'espoir pour le cœur de l'homme! » Je pris congé des médecins en emportant la seringue pour les injections hypodermiques, les pilules d'opium et tout l'arsenal de ma pharmacie habituelle.

Je montai à cheval, comme d'habitude, pour franchir les quarante kilomètres que je parcourais souvent entre les deux villages.

C'est juste devant ce cimetière abandonné et poussiéreux qui m'inspirait l'idée d'une mort double, celle qu'il hébergeait et la sienne, lui qui tombait en ruine, brique après brique, motte après motte, que le malheur arriva. Juste devant cette ruine, je fus touché par la fatalité, comme l'ange dans les ténèbres toucha Jacob à la cuisse et l'estropia, faute d'avoir pu le vaincre. L'hémiplégie, la paralysie qui me menaçait depuis longtemps, m'éjecta du cheval. Après que je fus tombé, il se mit à paître un moment, puis rapidement s'éloigna. Je restai abandonné sur cette route solitaire où pas un être humain ne passait pendant des jours, parfois. Sans maudire le sort, car la malédiction s'était tarie

dans ma bouche et ne signifiait plus rien, car cette malédiction avait été en moi comme l'expression de gratitude envers la vie d'un être constamment reconnaissant des prodigalités dont elle le gâte.

Comme le sol sur lequel je tombai, d'un côté du chemin, était dur, que je pouvais rester là longtemps et que je bougeais avec peine, je m'employai à creuser patiemment la terre autour de mon corps avec mon canif. La tâche s'avéra assez facile, car le sol était spongieux. Petit à petit je m'enterrai dans une sorte de fosse qui se révéla un lit tolérable et presque protégé par l'humidité chaude. L'après-midi fuyait. Mon espoir et mon cheval disparurent à l'horizon. La nuit tomba, obscure et close. Elle était comme je l'attendais, horrible et poisseuse de noirceur, avec désespoir de mondes, de lune et d'étoiles. Durant ces premières nuits noires, l'épouvante eut raison de moi. Des lieux d'épouvante, de désespoir, de souvenirs! Non, non, au diable les souvenirs! Je ne pleurerai pas pour moi, ni pour... Une pluie fine et persistante pleura pour moi. À l'aube du lendemain, mon corps adhérait bien à la terre. Je m'appliquai à avaler mes pilules d'opium les unes après les autres avec un enthousiasme et une régularité exemplaires, et c'est ce qui dut déterminer le « sommeil » qui précéda « ma mort ».

C'était un étrange sommeil-veille, une mort-vie. Mon corps pesait plus lourd que le plomb, par moments, parce qu'à d'autres je ne le sentais pas du tout, à part la tête qui conservait sa sensibilité.

Je passai des jours, me semble-t-il, dans cette situation, et les pilules noires continuaient d'entrer dans ma bouche et, sans être avalées, descendaient en pente avant de se déposer en bas pour tout transformer en noirceur et en terre.

La tête sentait et savait qu'elle appartenait à un corps terreux, peuplé de lombrics et de scarabées et traversé de galeries fréquentées par des fourmis. Mais elle éprouvait une certaine chaleur et un certain plaisir à se transformer en boue et

\*Santiago Dabove (1889-1952) appartient à la génération des auteurs fantastiques argentins des années 1940-1950. Il est considéré comme l'un des précurseurs de la science-fiction en Amérique latine.

\*\*Hélène Quiniou (quiniou.helene@gmail.com) a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Pedro Lemebel, Santiago Dabove, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison.

*Être poussière* a paru pour la première fois dans l'*Anthologie de la littérature fantastique* éditée en 1940 par Jorge Luis Borges en collaboration avec Bioy Casares et Silvina Ocampo. Elle figure dans le recueil des œuvres posthumes de Santiago Bove, *La Muerte y su Traje*, publié pour la première fois à Buenos Aires en 1961 par les éditions Alcándara.



I LOVE HUM  
LETS FIGU  
THIS SHIT  
TOGET



ANITY!  
RE  
T OUT  
HER!

à se vider de plus en plus. C'était ainsi et, chose extraordinaire, mes bras qui au début conservaient une certaine autonomie de mouvement, tombèrent eux aussi à l'horizontale. Seule ma tête semblait restée indemne et nourrie par la boue comme une plante. Mais comme aucune condition ne connaît de repos, elle dut se défendre à coups de dents des oiseaux de proie qui voulaient lui manger les yeux et la chair du visage. Au fourmillement que je sens à l'intérieur, je crois que je dois avoir un nid de fourmis près du cœur. Cela me réjouit mais me pousse à marcher, et on ne peut pas être fait de boue et marcher. Tout doit venir à moi ; je ne sortirai à la rencontre d'aucune aube ni coucher de soleil, d'aucune sensation.

Chose curieuse : le corps est attaqué par les forces rongeuses de la vie, c'est un fatras dans lequel aucun anatomiste ne distinguerait autre chose que de la boue, des galeries et les ouvrages minutieux d'insectes qui installent leur maison ; et pourtant, le cerveau conserve son intelligence.

Je me rendais compte que ma tête recevait l'aliment puissant de la terre, mais sous une forme directe, identique à celle des végétaux. La sève montait et descendait lente, à la place du sang que le cœur manœuvre nerveusement. Mais maintenant, que se passe-t-il ? Les choses changent. Ma tête était presque contente de devenir comme un bulbe, une patate, un tubercule, et maintenant elle est pleine de crainte. Elle redoute qu'un de ces paléontologues qui passent leur vie à flairer la mort ne la découvre. Ou que ces historiens politiques que sont les entrepreneurs de pompes funèbres, qui accourent après l'inhumation, ne s'aperçoivent de la végétalisation de ma tête. Mais, par chance, ils ne m'ont pas vu.

Quelle tristesse ! Être presque comme la terre et avoir encore des velléités de marcher, d'aimer.

Si je veux bouger je me trouve comme fiché, solidarisé avec la terre. Je me diffuse, bientôt je serai un défunt. Quelle étrange plante que ma tête ! Sa singularité ne pourra pas rester longtemps inaperçue. Les hommes découvrent tout, même une pièce de deux centimes couverte de boue.

Ma tête penchait machinalement vers la montre de gousset que j'avais posée à côté de moi en tombant. Le couvercle qui protégeait le mécanisme était ouvert et une file de petites fourmis entraient et sortait. J'aurais voulu la nettoyer et la mettre à l'abri, mais dans quel haillon de mon vêtement, puisque tout mon corps était presque de terre ?

Je sentais que ma transformation en végétal ne progressait pas beaucoup parce qu'une violente envie de fumer me torturait. Des idées absurdes me traversaient l'esprit. Je voulais être un plant de tabac, pour ne pas avoir besoin de fumer !

L'impérieuse envie de bouger laissait place à celle d'être stable et nourri par une terre riche et protectrice.

... Par moments je me distrais en regardant avec intérêt passer les nuages. Combien de formes

comptent-ils adopter avant de n'être plus des masques de vapeur d'eau ? Les épuiseront-ils toutes ? Les nuages sont divertissants pour qui ne peut rien faire d'autre que regarder le ciel ; mais quand ils répètent jusqu'à l'ennui leurs tentatives pour imiter des formes d'animaux, sans grand succès, je me sens si déçu que je pourrais regarder impavide le soc d'une charrue m'arriver droit sur la tête.

... Je vais devenir végétal et je ne sens rien, car les végétaux ont découvert la vie statique et égoïste. Leur mode d'accomplissement et de réalisation amoureux par l'intermédiaire de télégrammes de pollen ne peut pas nous satisfaire comme notre amour charnel et étroit. Il s'agit d'essayer, et nous verrons comment sont leurs voluptés.

... Mais il n'est pas facile de se résigner, et nous effacerions d'un trait de gomme ce qui est écrit dans le livre du destin s'il n'était déjà en train de nous advenir.

Comme je hais maintenant cette histoire d'« arbre généalogique » des familles ; il me rappelle trop ma tragique condition de régression à l'état végétal. Je n'en fais pas une question de dignité ni de prérogatives ; la condition végétale est aussi honorable que l'animale ; mais, en toute logique, pourquoi ne pas représenter les ascendances humaines par la ramure d'un cerf ? Ce serait plus en accord avec la réalité et l'animalité de la chose.

... Seul dans ce désert, les jours passaient lentement sur ma peine et mon ennui. J'évaluais le temps que j'avais passé enterré à la longueur de ma barbe. Je la trouvais un peu épaissie et sa nature cornée, semblable à celle des ongles et de l'épiderme, devenait spongieuse comme certaines fibres végétales. Je me consolais à l'idée qu'il existe des arbres aussi expressifs qu'un animal ou un être humain. Je me rappelle avoir vu un peuplier, corde tendue du ciel à la terre. C'était un arbre au feuillage abondant et aux branches courtes, très haut, plus beau que le mât décoré d'un navire. Le vent, selon son intensité, tirait du feuillage une expression changeante, un murmure, un bruit, presque un son, comme un archet de violon qui fait vibrer les cordes avec une vitesse et une intensité modulées.

... J'entendis des pas d'homme, une semelle de marcheur peut-être, qui faute d'avoir de quoi se payer le billet longue distance, s'est mis comme un piston dans les jambes et de la vapeur d'eau dans la poitrine. Il s'immobilisa comme s'il avait freiné d'un coup devant ma face barbue. Il s'effraya d'abord et prit la fuite, puis, vaincu par la curiosité il revint, et pensant peut-être à un crime, se mit à essayer de me déterrer en grattant avec un couteau. Je ne savais pas comment faire pour lui parler, car ma voix n'était plus qu'un demi-silence à cause de l'absence quasi totale de poumons. Comme en secret je lui disais :

– Laissez-moi, laissez-moi, si vous me sortez de terre, comme homme je n'ai déjà plus rien de réel, et vous me tuez comme végétal. Si vous voulez protéger la vie et n'être pas seulement un

policier, ne tuez pas ce mode d'existence qui lui aussi a quelque chose de plaisant, d'innocent et de désirable.

L'homme n'entendait pas, habitué sans doute aux grosses voix de la campagne, et fit mine de continuer à creuser. Alors je lui crachai à la figure. Il s'offensa et me frappa du revers de la main. Sa simplicité de paysan était sans doute plus forte que toute velléité d'investigation ou d'enquête. Mais il me semblait qu'une vague de sang me montait à la tête, et mes yeux colériques lançaient des défis comme ceux d'un escrimeur enterré avec ses épées et sa pointe habile qui cherche à blesser.

L'homme eut une expression de bonne âme désolée et serviable, qui m'avertit qu'il n'était pas de cette race chevaleresque et duelliste. Il sembla vouloir se retirer sans creuser plus avant le mystère... et il s'en fut en effet, en se tordant le cou longtemps pour continuer à regarder... Mais quelque chose dans tout cela finit par me faire frémir, quelque chose qui avait à voir avec moi-même.

Comme il arrive à beaucoup de gens quand ils se mettent en colère, le rouge me monta à la tête. Vous aurez observé que sans miroir nous ne pouvons pas voir plus qu'une aile du nez et une très petite partie de la joue et de la lèvre correspondante, tout cela très flou et en fermant un œil. Moi qui avais fermé le gauche comme pour un duel au pistolet, je pus entrevoir sur les plans brouillés par une trop grande proximité, du côté droit, sur cette joue qu'autrefois avait tant fatiguée la douleur, je pus entrevoir, ah !... l'ascension d'une « rougeur verte ». Était-ce de la sève ou du sang ? Et si c'était du sang, était-ce la chlorophylle des cellules périphériques qui lui prêtait cet illusoire aspect verdâtre ?... Je ne sais pas, mais il me semble que chaque jour je suis moins homme.

... Devant ce vieux cimetière, je me transformais en un nopal solitaire sur lequel les jeunes gens oisifs exerceraient leurs canifs. Moi, avec

ces grosses mains gantées et charnues qu'ont les nopals, je claquerais leurs dos suants et leur prendrais avec délectation « leur odeur humaine ». Leur odeur, d'ici là, avec quoi, puisque l'acuité de tous mes sens diminue déjà en progression géométrique ?

De même que le bruit irrégulier et strident des charnières de porte ne fera jamais une musique, ma tumultuosité d'animal, excentricité de la création, ne s'accommodait pas de l'activité silencieuse et sereine des végétaux, de leur repos austère. Et la seule chose que je comprenais était précisément ce que ces derniers ignorent : qu'ils font partie du paysage.

Leur tranquillité et leur innocence, leur possible extase, valent peut-être le sentiment de beauté que procure à l'homme la « scène » de leur assemblage.

On aura beau célébrer l'activité et le changement, la liberté et le déplacement humains, la plupart du temps l'homme bouge, marche, va et vient dans un cachot rectiligne, étiré. Celui qui n'a d'autre horizon que les quatre murs bien connus et palpés n'est pas très différent de celui qui parcourt quotidiennement les mêmes routes, pour s'acquitter d'occupations toujours semblables, dans des circonstances similaires. Toute cette fatigue ne vaut pas le baiser mutuel et pas même contracté entre le végétal et le soleil.

... Mais tout ceci n'est que sophisme. Je meurs toujours plus en tant qu'homme et cette mort me couvre d'épines et de couches de chlorophylle. Et maintenant, devant le cimetière poussiéreux, devant la ruine anonyme, le nopal « auquel j'appartiens » se désagrège, le tronc coupé d'un coup de hache. Advienne la poussière égalitaire ! Neutre ? Je ne sais pas, mais il faudrait qu'il soit volontaire le ferment qui se remettrait à œuvrer sur une matière ou une chose comme « la mienne », tellement travaillée de déceptions et d'effondrements... ■

# POUR UNE POLITIQUE DE LA TRADUCTION

## ENTRETIEN AVEC EMILY APTER

---

### À PROPOS DE

**Emily Apter**, *The Translation Zone: A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2005, 296 p., 28,95 \$.

**Emily Apter** est professeure de littérature comparée à la New York University. Elle dirige la traduction anglaise du *Vocabulaire européen des philosophies* (Le Seuil, 2010) et prépare un livre intitulé *Against World Literature? On the Politics of Untranslatability*. Elle est aussi l'auteure de « Untranslatable: A World System » (*New Literary History*, vol. 39, no 3, été 2008) et de « Translation After 9/11 », (*Transit*, vol. 2, no 1, 2005).

\***Hélène Quiniou** (quiniou.helene@gmail.com) a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Pedro Lemebel, Santiago Dabove, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison.

\*\***Kate Briggs** a notamment traduit en anglais Michel Foucault et Roland Barthes. Elle anime actuellement un atelier intitulé « La traduction comme expérimentation » pour les étudiants du Master « Cultural Translation » à l'American University of Paris.

Contre la cosmopolitique d'une littérature mondiale qui présuppose que tout est traduisible, contre la dilution des conflits géopolitiques dans un multiculturalisme inoffensif qui n'est qu'un avatar de l'impérialisme, Emily Apter défend une politique de l'intraduisible. Cet entretien est l'occasion pour elle de revenir sur cette nouvelle philologie, dans laquelle la langue devient le levier d'une vision combative du monde. Par **HÉLÈNE QUINIOU\*** et **KATE BRIGGS\*\***

**Kate Briggs**: *Votre livre, The Translation Zone: A New Comparative Literature est sorti en 2006. Jusque-là, vos recherches s'étaient surtout focalisées sur la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la psychanalyse, les études culturelles et la « Théorie » (Theory) : comment la question de la traduction s'est-elle imposée à vous ?*

**Emily Apter**: Je me suis mise à réfléchir à la traduction en termes de cursus universitaire quand j'ai commencé à enseigner la littérature comparée à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), à la belle époque du multiculturalisme en Californie. Mes étudiants appartenaient à une première ou à une deuxième génération d'immigrés. Ils étaient très bons et parlaient plusieurs langues (coréen, arménien, persan), mais n'avaient pas conscience du fait que cela comptait pour penser

compte que l'histoire de notre discipline, la littérature comparée, s'est construite pour partie en exil, et que si Spitzer et Auerbach se sont intéressés à la traduction, c'est parce qu'autour d'eux tout était traduit : Spitzer faisait ses cours en français, qui étaient traduits en turc, et il avait réuni une équipe d'étudiants turcs qui s'intéressaient au vernaculaire. La théorie et la pratique de la traduction – pierres angulaires de l'humanisme et nécessité quotidienne pour des universitaires comme Spitzer et Auerbach – redevenaient une évidence dans la situation dans laquelle je me trouvais, avec des étudiants dont les compétences linguistiques étaient inexploitées, et dans un État aux prises avec une guerre des langues entre partisans et détracteurs du bilinguisme.

En Californie, les années 1990 ont en effet été marquées par une série de référendums d'initia-

---

*Le sentiment de honte que l'on éprouve à devoir se défaire d'un « mauvais accent » m'a fait prendre conscience de la violence proprement physique dont s'accompagne l'imposition de normes linguistiques.*

---

le monde, pour penser la langue. Ils avaient une approche assez conventionnelle des études littéraires et de « l'engagement envers la théorie », pour citer Bhabha. Je voulais d'une part approfondir la « théorie » au travers d'explications de texte, car je trouvais qu'avec les vagues de « politiques de l'identité » (*identity politics*), qui se sont éloignées de la lettre du texte pour s'intéresser exclusivement aux conditions socio-historiques de sa production, on avait un peu trop perdu de vue cet aspect. Et je voulais d'autre part trouver un moyen de faire ressortir les acquis linguistiques de mes étudiants, acquis qui se perdent dans une salle de classe où l'on ne parle qu'anglais.

Je me suis inspirée de gens comme Leo Spitzer ou Eric Auerbach, ces exilés fondateurs de la littérature comparée qui, chassés de leur poste en Allemagne par les lois de Nuremberg, avaient dû dans les années 1930 inventer un cursus de littérature à l'université d'Istanbul avec pour objectif d'adapter la philologie européenne à un public d'étudiants majoritairement turcs. Je me suis rendu

populaire, notamment contre l'enseignement bilingue à l'école. Pourquoi les Nord-Américains cherchaient-ils à tout prix à préserver la domination de l'anglais ? De quoi avaient-ils peur ? Bien qu'élevée dans un environnement monolingue, je me suis toujours sentie à l'aise dans les environnements multilingues. Mon père travaillait sur la décolonisation en Afrique, et j'ai vécu une partie de mon enfance au Ghana et en Ouganda. Je parlais déjà quelques mots de swahili quand nous sommes rentrés aux États-Unis. Plus tard, j'ai eu l'occasion d'expérimenter à petite échelle ce que représente le fait d'être colonisé dans sa langue. Pendant l'année que j'ai passée en Angleterre, l'école m'a en effet forcée à prendre des cours de diction pour m'apprendre à « parler correctement » selon les standards britanniques. Le sentiment de honte que l'on éprouve à devoir se défaire d'un « mauvais accent » – si bien exprimé par Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre*, ou par Theresa Hak Kyung Cha dans *Dictée* – m'a fait prendre conscience de la violence proprement

physique dont s'accompagne l'imposition de normes linguistiques. Cette expérience m'a fait comprendre de manière très concrète ce que signifie le fait de légitimer ou de délégitimer certaines manières de parler.

Il y avait donc eu à Istanbul ce laboratoire que j'ai essayé de reproduire en Californie, même si les enjeux politiques n'étaient plus du tout les mêmes. Et puis il y avait encore un autre fil rouge : l'exil. En quittant Istanbul pour les États-Unis, Spitzer et Auerbach ont marqué le comparatisme en littérature du sceau de l'exil, ils lui ont donné une tournure mélancolique et cosmopolite – et c'est bien ce qu'Edward Said a en tête quand il invoque le travail d'Auerbach sur Dante comme la base de sa propre conception de l'humanisme. Je voyais un lien direct entre la génération Spitzer-Auerbach et celle des auteurs postcoloniaux des années 1980-1990 (Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak, Homi Bhabha parmi tant d'autres). La traduction a été un enjeu majeur pour tous ces théoriciens, soit parce qu'elle occupe une place centrale dans leurs écrits, soit parce que le travail de traduction a marqué une étape essentielle de leur parcours intellectuel.

**KB :** *Y a-t-il un lien entre la « zone » de Translation Zone, et l'espace dans lequel vous avez invité vos étudiants à parler leur langue ? Qu'y a-t-il dans cette notion de « zone », dans cet espace ?*

**EA :** La notion de « zone de traduction », dérivée de celle de « zone de contact » culturel (en usage dans les études postcoloniales et les études d'immigration), a l'inconvénient de se prêter à un usage un peu trop lâche, elle a tendance à devenir un terme universel pour désigner tout ce qui a à voir avec le transport, le passage. Ce n'est pas exclu dans l'usage que j'en fais, mais quand j'emploie le mot « zone », il y a vraiment une référence politique et géopolitique. Ce n'est pas uniquement une métaphore, il y a un côté concret. Je voulais me servir de ce terme pour imaginer une vaste topographie intellectuelle qui ne soit ni la propriété exclusive d'une nation, ni une cote mal taillée associée au post-nationalisme, mais une zone d'engagement critique qui jette un pont entre le « l » de « *transLation* » (traduction) et le « n » de « *transNation* ». En rompant le pacte de la nation et de la langue, j'ai essayé de définir des zones d'indétermination et d'interaction linguistiques qui échappent aux écueils de l'essentialisme des étiquettes culturelles et des noms des langues. Une expression courante en français, par exemple, m'a toujours particulièrement frappée : « *traduit de l'américain* ». Dire « *traduit de l'américain* » n'a pas de sens puisque « *américain* » renvoie à une nation, pas à une langue. Et pourtant cette « erreur » met les pieds dans le plat en désignant cet « X » qui ne relève ni de la langue ni de la nation. Ce qui m'intéresse, c'est justement d'explorer pour la théorie de la traduction et la

littérature comparée de nouvelles pistes en prise sur cet « X » dénationalisé, et en lien avec la politique culturelle des noms de langues.

**Hélène Quiniou :** *Le fait que la littérature comparée se soit inventée en sortant de l'Occident, autrement dit en se décentrant, n'a pas suffi à la prémunir contre toute accusation d'eurocentrisme. Spitzer lui-même prêchait explicitement un « eurocentrisme universel », et on a pu légitimement reprocher à la littérature comparée de faire usage de textes traduits sans jamais interroger leur statut de traductions, mais en faisant au contraire comme s'ils avaient été écrits dans la langue dominante dans laquelle ils sont généralement étudiés. Outre sa focalisation sur le sens, c'est même l'un des principaux reproches qui ont pu être adressés à la méthode comparatiste en littérature : sa politique impérialiste, annexionniste à l'égard des textes...*

**EA :** Spitzer et Auerbach incarnent dans mon esprit deux façons différentes de vivre la traduction en exil. Spitzer s'est manifestement bien acclimaté en Turquie. Il a réussi à faire déménager l'essentiel de sa bibliothèque, il avait un bon groupe d'étudiants venus du monde entier et une vie sociale très riche. Il a appris le turc et a même écrit dans cette langue un article intitulé « Apprendre le turc » – un défi comparable, dit-il, à celui d'apprendre à skier sur le tard. Auerbach, d'après les informations que j'ai pu recueillir, n'a quant à lui jamais appris le turc bien qu'il ait vécu en Turquie beaucoup plus longtemps (onze ans, contre trois pour Spitzer). Ces deux humanistes étaient conscients de l'ironie profonde de leur situation : mandatés par le gouvernement d'Atatürk pour mettre en place un cursus moderne en humanités à l'Université d'Istanbul, ils chassaient de leur poste les professeurs turcs attachés à un système ottoman jugé « rétrograde ». Outre *Mimesis* – ce livre canonique de la littérature comparée dans lequel il se présente comme un rescapé tentant de maintenir à flot les derniers vestiges de l'humanisme occidental –, Auerbach est l'auteur d'une *Introduction aux études de philologie romane*, sorte de manuel destiné à l'origine à ses étudiants turcs. Dans ce livre, il apparaît clairement qu'Auerbach concevait sa mission comme une traduction à sens unique : il s'agissait d'importer la culture occidentale en Turquie. Il n'avait pas vraiment conscience du fait que la politique du programme de modernisation linguistique d'Atatürk annonçait déjà les « systèmes mondes » littéraires qui requièrent aujourd'hui une nouvelle philologie. Ceci dit, dans son dernier livre, *Le Haut Langage*, Auerbach aborde le problème de l'impérialisme linguistique dans des termes tout à fait pertinents pour nos débats actuels. Et à bien y regarder, on s'aperçoit que Spitzer faisait tout le contraire de ce qu'il prêchait. En ne respectant pas les dichotomies établies entre Orient et Occident, en introduisant le turc dans le corpus philologique

---

*Je voulais me servir du terme « zone » pour imaginer une vaste topographie intellectuelle qui ne soit ni la propriété exclusive d'une nation, ni une cote mal taillée associée au post-nationalisme, mais une zone d'engagement critique qui jette un pont entre le « l » de « *transLation* » et le « n » de « *transNation* ».*

---

sur un pied d'égalité avec les langues européennes, Spitzer a au contraire expérimenté dans son séminaire un modèle de comparatisme qui associe étude des textes et point de vue global.

**HQ:** Vous reprenez souvent à Antoine Berman la métaphore de l'épreuve pour parler de la traduction. Vous dites notamment que la théorie de la traduction formulée dans *L'Épreuve de l'étranger*, son ouvrage fondateur, attire l'attention sur « la façon profondément politique dont la langue éprouve les limites de la citoyenneté ». À quoi ressemble la citoyenneté une fois rompu le pacte de la nation et de la langue ?

**EA:** L'humanisme transnational d'Edward Said, dont Spitzer réinventant la philologie à Istanbul est une sorte de figure *avant la lettre*, incarne justement très bien cette nouvelle forme de citoyenneté, aux antipodes du modèle kantien de citoyenneté universelle fondé sur un internationalisme abstrait et pacifié. Rompre le pacte de la nation et de la langue ne veut pas dire résorber les conflits de manière abstraite comme dans cette vision kantienne de la paix perpétuelle adossée au mythe d'une culture commune éclairée. Il s'agit au contraire de corriger ce que j'appelle l'« unimondisme » des « systèmes-mondes », qui ne sont qu'une version actualisée de l'humanisme kantien, il faut inverser cette logique unipolaire dominante, liée à la tradition philosophique européenne et dont l'impérialisme de l'anglais est au fond un avatar. Dans le champ des études littéraires, la « littérature mondiale », héritière de la *Weltliteratur* de Goethe dans son ambition d'étendre le corpus de la littérature comparée pour aménager les conditions d'une étude réellement mondiale de la littérature, est le nom de cette

grande tradition de maîtrise encyclopédique et d'œcuménisme savant. Tous ces « systèmes-mondes » littéraires que sont notamment les graphes et autres « modèles abstraits » de Franco Moretti<sup>1</sup>, mais aussi le modèle de « littérature-monde » défendu par les auteurs du manifeste « Pour une littérature-monde » paru en 2007 dans le journal *Le Monde*<sup>2</sup>, en sont les héritiers, bien qu'ils s'en défendent. La remise en cause du terme orientaliste de francophonie et des rapports centre-périphérie, Paris-province, est certes louable, de même que l'accent mis par Moretti sur le rôle de la littérature comparée comme épine dans le pied des littératures et des bibliographies nationales<sup>3</sup>. Mais tous ces modèles restent tributaires d'une cosmopolitique fondée sur l'idée de réseaux de circulation et de transferts culturels dans un monde dépourvu de frontières langagières<sup>4</sup>.

Le cas de Franco Moretti est particulièrement intéressant. Le changement d'échelle imposé par la mondialisation appliquée à la littérature impliquerait nécessairement selon lui une transformation de leur mode de lecture. Avec son paradigme de la « lecture de loin » et ses diagrammes quantitatifs, il cherche, dans *Graphes, cartes et arbres*, à mettre en évidence les opérations d'exclusion produites par la circulation littéraire mondiale, que la « lecture de près » attachée au texte empêcherait, selon lui, de « voir » (le « voir » se substituant ici au « lire »).

Mais le fait de s'attacher à la structuration des échanges littéraires internationaux et du marché mondialisé des livres ne doit pas nous exonérer de l'étude des textes, c'est-à-dire justement de l'épreuve de l'étranger, et donc du conflit. Vision combative du monde et attention aux textes sont pour moi deux faces d'une même médaille. À de

#### EXTRAIT UNE TRANSCRIPTION « ANODINE »

À ce stade avancé de notre conflit avec les sionistes, les gros traits de notre persécution m'intéressent et m'obsèdent moins que les symptômes, les détails éloquents, les à-côtés significatifs que nous avons souvent négligés avec cette attitude irrésolue envers la vie qui caractérise tout ce que nous faisons. Si l'on y regarde de près, il n'est pas difficile de voir que la violence à notre rencontre continue, s'insinuant dans les moindres recoins de notre vie, installant une présence ennemie là où nous nous croyions le plus en sécurité. Les principaux plats de la cuisine palestinienne, par exemple, sont devenus la denrée de base du régime israélien : le *taboulé* apparaît sur certains menus

de restaurants sous le nom de « salade du kibboutz ». La méthode hébraïque standard de translittération des mots et des noms propres arabes a désormais complètement envahi la presse américaine. Cela me met en rage. Le *h* guttural arabe était autrefois rendu en anglais par un *h*. Depuis 1982, le *New York Times*, entre autres, l'a changé pour un *kh* qui correspond à son plus proche équivalent hébreu. Le plus vaste camp de réfugiés au Liban, *Ein el-Hilwé*, est devenu *Ein el-Khilwé*, en un jeu de mots involontaire. *Hilwé* signifie « doux », *Ein el-Hilwé*, « la source de l'eau douce » ; *Ein el-Khilwé*, en revanche, signifie quelque chose comme « la source du lieu désolé ». Dans la nouvelle orthographe, je vois

une allusion aux charniers des camps régulièrement rasés mais pas toujours reconstruits, et l'idée me traverse l'esprit qu'Israël a de fait vidé le camp de ses sources palestiniennes. Inversement, la lettre *h* en arabe était jusqu'à récemment toujours translittérée sous la forme *kh*, qui se prononce comme le *ch* de *Loch*. Elle est désormais régulièrement changée pour un *h*, de sorte que Karim Khalaf est devenu Karim Halaf. Anodin.

Combien d'anodine malice pouvons-nous supporter ?

Edward W. Said, *After the Last Sky: Palestinian Lives*, Columbia University Press, 1999, p. 134-136 [trad. H. Quiniou].



telles approches qui privilégient des macro-catégories de comparaison culturelle, la philologie oppose un contrepoint micrologique salutaire.

C'est tout l'intérêt de mettre la traduction au cœur du comparatisme. Les langues sont intrinsèquement transnationales; elles intègrent, par leur caractère composite et toujours en réalité plurilingue, des histoires de voyages qui ne sont pas nécessairement des trajectoires impériales. Elles offrent de ce fait une approche planétaire de l'histoire littéraire qui tient compte des dynamiques géopolitiques sans pour autant faire abstraction des guerres de frontières. Dans mon propre travail, ce « transnationalisme traductif » (*translational transnationalism*) inspiré de Said correspond à une pratique critique qui cherche à ajuster les outils littéraires – traduction interlinéaire, exégèse, glose, lecture de près – aux enjeux géopolitiques contemporains. C'est en tout cas ma manière d'éviter les cartographies néo-impérialistes.

Cela revient à prendre au sérieux le choc de la comparaison, le non-comparable. Le côté radical de l'humanisme saidien réside d'ailleurs moins selon moi dans son œcuménisme philologique (trop aisément diluable dans un multiculturalisme linguistique inoffensif) que dans son attention au choc de la comparaison culturelle. Said était très attentif au transnationalisme *traductif* de l'humanisme, chose plus importante de mon point de vue pour l'avenir de l'humanisme que l'accent mis sur l'exil dans la plupart de ses écrits. Mais cette épreuve

de l'étranger-là, c'est évidemment le contraire de la violence coloniale, pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. Car si l'on prend la maquette cosmopolitique d'inspiration kantienne et qu'on la met en rapport avec le problème de l'usurpation de la langue dans les situations coloniales où l'on enlève une langue maternelle, indigène, vernaculaire, pour imposer une langue véhiculaire, on voit tout de suite les vices de cet « unimonisme » qui n'a aucune tolérance pour ce qui est non-comparable, pour ce qui ne se traduit pas. Là où Freud est génial c'est qu'il est toujours sensible à l'irruption de ce non-dit, de ce non-traduit. La psychanalyse, comme le soulignait Lacan, est du reste une traduction, un processus de traduction dans le sens interprétatif, mais ce n'est pas uniquement une métaphore faible, c'est toujours pour moi une métaphore forte du « travail »: « le travail de deuil », le « travail de l'analyse », le « travail de traduction », tout cela va ensemble pour moi.

**HQ:** On peut peut-être prendre ce rapport avec l'inconscient par l'autre bout, c'est-à-dire par la résistance opposée précisément à l'épreuve de l'étranger. D'où concrètement le régime de fluidité dénoncé par Lawrence Venuti dans *The Translator's Invisibility* [Voir encadré].

**EA:** Oui, j'ai été perturbée par exemple par la décision des traducteurs américains de *Texaco*, de Chamoiseau, de surtraduire. Ils ont mis un glossaire et traduit tous les mots créoles. Ils ont effacé

---

*C'est tout l'intérêt de mettre la traduction au cœur du comparatisme. Les langues sont intrinsèquement transnationales; elles intègrent, par leur caractère composite et toujours en réalité plurilingue, des histoires de voyages qui ne sont pas nécessairement des trajectoires impériales.*

---

#### EXTRAIT L'EMPOISONNEMENT DE L'EAU POTABLE DE LA LANGUE

Victor Klemperer a dû son salut pendant la Seconde Guerre mondiale à ses «  *carnets philologiques* » (« un SOS envoyé à moi-même », ou une «  *formule secrète* », comme il le disait); il s'agit d'une chronique méticuleuse des dégâts causés par les nazis sur la langue commune – Klemperer employait l'expression latine de *lingua tertii imperii* (LTI) pour désigner la Langue du Troisième Reich. En récupérant l'héritage romain de la *translatio imperii*, et en le rattachant à la *lingua imperii* du Troisième Reich, Klemperer non seulement dressait une analogie entre les Nazis et l'impérialisme linguistique des Romains, mais il nommait également le grand mépris pour le sens originel qui caractérise l'acte de traduction sous les conditions de la conquête [...]. Pour Klemperer, le discours nazi présentait un modèle comparable de domination linguistique. Examinant par exemple le mot *Strafexpedition* (expédition

punitive), qu'il avait d'abord rencontré dans le discours d'un ancien ami de sa famille, et qu'il considérait comme le premier terme spécifique au National-socialisme, il notait: «  *Tout ce que je pouvais imaginer d'arrogance brutale et de mépris envers ce qui est étranger à soi se trouvait condensé dans ce mot "expédition punitive"; il y avait une résonance si coloniale qu'on imaginait un village nègre cerné de toutes parts et qu'on entendait le claquement du fouet en cuir d'hippopotame* » (LTI, p. 73). Klemperer décelait dans la langue nazie un schéma d'usurpation sémantique violente semblable à celui que Friedrich associe aux traductions romaines, alors même que la langue de départ, dans le cas des Nazis, était identique à la langue cible. La traduction intralinguale, ou allemand-allemand (dans les termes de Jakobson, une reformulation, «  *l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres*

*signes de la même langue* ») recouvre une foule de simulacres: ce que Klemperer appelait «  *l'empoisonnement de l'eau potable de la langue* », expression qu'il applique à l'adoption ordinaire des mots marqués par les Nazis par les citoyens lambda – l'un de ses camarades, sans malice apparente, en était venu à utiliser des mots comme *artfremd* (étranger), *deutschblutig* (de sang allemand), *niederrassig* (de race inférieure), ou *Rassenschande* (souillure raciale) – ou encore la substitution sémantique – le remplacement du mot *Humanität*, par exemple (avec ses «  *relents de libéralisme juif* ») par le plus «  *viril* » *Menschlichkeit*, qui portait avec soi le programme de germanisation des racines lexicales et d'éradication des étymons « *étrangers* ».

Emily Apter, « *Translatio globale. L'Invention de la littérature comparée, Istanbul 1933* », trad. M. Macé, *Littérature*, 2006, vol. 4, n° 144, p. 46-47.

l'étrangeté qui rendait le texte très intéressant, un français mélangé avec des idiomes, la créativité de la langue de l'auteur qui échappe à toute classification. Évidemment, cela pose des problèmes énormes pour le traducteur qui subit une pression de la part d'une maison d'édition pour effectuer un travail lisible, mais qu'est-ce que ce « lisible » ?

Le vieil adage : « *une langue, c'est un dialecte protégé par une armée* » n'a jamais autant été d'actualité. Les vrais écrivains travaillent justement à éroder les codes et les institutions littéraires, en faisant un usage non standard de la langue – en ayant recours au vernaculaire plutôt qu'à la langue véhiculaire normalisée, à l'alternance de codes linguistiques (*code-switching*), à des déviations phonétiques de l'orthographe (*eye-dialect*). Chez certains comme Joyce, l'agrammaticalité et le plurilinguisme sont mis au service d'expérimentations avant-gardistes. Mais d'autres usages du même type sont systématiquement « altérés » (*othered*) de façon très négative par l'institution légitime. C'est notamment le cas quand ces usages déviants sont issus de sous-cultures (pour les paroles de rap, par exemple). Les modes d'expression non véhiculaires mériteraient d'être mieux étudiés, non seulement parce qu'ils subvertissent l'impérialisme des langues dominantes, mais aussi parce qu'ils mettent en évidence le caractère toujours provisoire de la langue.

**HQ :** *Dans l'introduction de The Translation Zone, vous évoquez un projet entamé en 1999, puis détourné par le 11 Septembre 2001. Comment la « guerre contre le terrorisme » renouvelle-t-elle la guerre des langues commencée avec Babel ?*

**EA :** Après le 11 Septembre et l'invasion de l'Irak, les actualités relatives à la traduction se sont multipliées dans les médias. La plupart des informations faisaient état d'une pénurie de traducteurs et d'interprètes compétents de l'arabe, susceptibles d'aider l'armée à communiquer avec la population et ses informateurs locaux. La presse a notamment révélé les politiques homophobes de la CIA, ayant abouti à l'expulsion hors de l'armée, parce qu'ils étaient gays, d'un certain nombre de traducteurs hautement qualifiés, possédant une double compétence militaire et linguistique. Pris de panique, le gouvernement s'est subitement mis à investir dans l'enseignement des langues rares stratégiques et dans le développement d'interfaces homme-machine. La traduction est devenue le symptôme d'une défaite diplomatique et des périls de la guerre au sol. J'ai commencé à tenir un journal de bord et à compiler tous les articles en rapport avec la traduction, des plus banals (relatant la mort au combat de tel ou tel interprète) aux plus troublants.

C'est ainsi que je suis tombée sur le cas particulièrement perturbant d'un étudiant de troisième cycle en études moyen-orientales à la New York

## EXTRAIT LA TRADUCTION « ÉTRANGEANTE »

### Le régime de fluidité

Un texte traduit, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, de fiction ou de non-fiction, est jugé acceptable par la plupart des éditeurs, des critiques et des lecteurs quand il se lit de manière fluide, quand l'absence de toute singularité linguistique ou stylistique lui confère une apparence de transparence, donnant l'impression qu'il reflète la personnalité ou l'intention de l'auteur étranger, ou le message essentiel du texte étranger – l'impression, autrement dit, que la traduction n'est pas en réalité une traduction mais l'« original ». L'illusion de transparence est le fruit d'une stratégie de traduction, des efforts du traducteur pour garantir une lecture facile en collant à l'usage courant, en filant une syntaxe ininterrompue, en fixant un sens déterminé. [...]

### La violence de la traduction

La question la plus pressante qui se pose au traducteur est : Que faire ? Pourquoi

et comment traduire ? Le traducteur littéraire fait sans cesse un choix quant au degré et à la direction de la violence à l'œuvre dans toute traduction. Ce choix a reçu diverses formulations, dont la plus décisive est sans doute celle du théologien et philosophe allemand Friedrich Schleiermacher. Dans une conférence de 1813, il ramenait les différentes « méthodes » du traduire à une alternative : « *Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre* ». Prenant acte du fait que la traduction ne peut jamais être entièrement adéquate au texte étranger (au travers de réserves comme « *le plus possible* »), Schleiermacher laissait le choix au traducteur entre une pratique « domesticante », une réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs de la culture connue, et une pratique « étrangeante »,

une pression ethno-déviante exercée sur ces mêmes valeurs pour marquer les différences linguistiques et culturelles du texte étranger, projetant le lecteur en terre étrangère [...].

Dans la mesure où la traduction « étrangeante » cherche à réduire la violence ethnocentrique de la traduction, elle est éminemment souhaitable aujourd'hui en tant qu'intervention culturelle stratégique dans les affaires du monde, face à l'hégémonie des nations anglophones et à l'inégalité des échanges culturels qu'elles entretiennent avec leurs autres globaux. La traduction « étrangeante » vers l'anglais peut être une forme de résistance contre l'ethnocentrisme et le racisme, le narcissisme et l'impérialisme culturels, au profit de relations géopolitiques démocratiques. »

Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation* Routledge, 1994, p. 1, 15-16 [trad. H. Quiniou].

University. Traducteur professionnel et anti-islamiste déclaré, Mohammed Yousry avait été embauché pour travailler pour Lynne Stewart, l'avocate d'Omar Abdel Rahman, jugé pour avoir commandité l'attentat à la bombe de 1993 contre le World Trade Center. Dans le cadre de sa mission, Yousry avait eu à traduire une lettre dans laquelle Omar Abdel Rahman discutait d'un cessez-le-feu entre les militants islamistes et le gouvernement égyptien. Il a été arrêté en 2006 et accusé d'incitation à l'enlèvement et au meurtre pour avoir traduit cette lettre. Or le plus significatif de cette affaire est peut-être que parmi les indices retenus contre lui figurait le fait de s'être adressé à Omar Abdel Rahman comme à son « chef spirituel » – une formule honorifique courante en arabe. Ce procès met en évidence un certain nombre d'éléments symptomatiques : l'influence déterminante des traducteurs sur le cours de la guerre, la dépendance des journalistes et des soldats vis-à-vis des interprètes pour leur survie dans les zones à risques, le fait que les traducteurs soient régulièrement pris pour cibles aussi bien par les gouvernements que par les factions politiques, l'impossibilité d'une position neutre dès lors que l'on transmet une information, la suspicion à l'égard des traducteurs considérés comme des traîtres ou des agents doubles potentiels. La vieille antienne *traduttore, traditore* (« traduction, trahison ») prend tout son sens ici puisque le traducteur est tenu pour moralement responsable de l'éventuel manque de fidélité ou d'exhaustivité de sa traduction.

L'un des plus anciens termes utilisés pour désigner un interprète est celui de *drogman* – une sorte de diplomate, d'intermédiaire souvent grec, albanais ou italien chargé de traduire de l'arabe, du turc ou du persan pour les délégations étrangères en Turquie et au Moyen-Orient. Le *drogman* était souvent représenté comme un personnage louche. De nombreux aspects de la mise en accusation de Yousry rappellent la machination classique du *drogman*, fondée en l'occurrence sur l'absence de distinction entre la langue arabe et le terrorisme. La mésinterprétation de l'adresse honorifique de Yousry à Rahman trahit une accusation générale de « *délit d'association avec l'arabe* ». Yousry est devenu le bouc émissaire d'une guerre contre la langue arabe qui associe arabophobie et politiques anti-islam, anti-immigration et anti-multilinguisme.

Comme d'autres « procès de langue » (*trial-by-language*), celui de Yousry, confirme l'une des principales thèses de mon livre, selon laquelle la tendance états-unienne actuelle au monolinguisme entretient une idéologie qui mêle isolationnisme culturel et unilatéralisme politique. Après le 11 Septembre, le rôle des *translation studies* est de promouvoir une politique de la langue qui ne fasse pas abstraction de l'esthétique, mais qui mette au contraire en évidence l'enrôlement des notions esthétiques de fidélité et de trahison dans la désignation politique des ennemis.

**HQ :** Votre livre s'ouvre sur l'énumération de vingt thèses sur la traduction qui vont de « rien n'est traduisible » à « tout est traduisible ». Comment conciliez-vous ces deux thèses ? Pouvez-vous nous parler de vos chantiers en cours, notamment la traduction du Vocabulaire européen des philosophies (sous-titré Dictionnaire des intraduisibles), et un nouveau livre dans lequel vous vous proposez de mettre cette fois l'intraduisible au programme d'une nouvelle littérature comparée ?

**EA :** La thèse selon laquelle « tout est traduisible » n'est pas contradictoire avec celle selon laquelle « rien n'est traduisible », dans la mesure où l'intraduisible n'est pas défini par Barbara Cassin<sup>5</sup> comme ce qui ne peut pas être traduit, mais ce qui fait l'objet d'une traduction continuelle. Les intraduisibles montrent l'être en vie de la philosophie, l'enfoncement de la philosophie dans la langue vivante. Ce sont des mots-clés, ils apparaissent comme des néologismes ou des mots empruntés, conservés tels quels quand ils passent d'une langue à une autre. Ces sortes de symptômes constamment retraduits et mal traduits signalent l'incommensurabilité traductionnelle. Cette incommensurabilité m'intéresse beaucoup. Quand j'ai commencé ce travail de réflexion sur les *translation studies* dans les années 1990, le terrain de la traduction était assez conservateur, les traducteurs avaient résisté à la grande théorie, il n'y avait que des auteurs comme Benjamin, Berman ou Steiner qui théorisaient. J'ai découvert que Derrida avait lancé en 1979 un séminaire à Yale sur le droit à la philosophie, et qu'il avait proposé dans ce cadre un cours plus spécifique sur la traduction et le problème de la littérature comparée. On ne connaissait que des parties de ce séminaire, notamment celles portant sur Benjamin et Babel. J'ai essayé de reconstituer cette mosaïque et j'ai découvert qu'il y avait vraiment chez Derrida une idée de la littérature comparée comme problématique de la traduction, autour de la théologie de la traduction, du statut de la langue adamique, de la *reine Sprache* (la « langue pure ») de Benjamin. Cela apparaît dans plusieurs de ses écrits sur le droit à la philosophie, sur le monolinguisme de l'autre, sur la langue sacrée. La traduction était pour lui un mot-clé pour la déconstruction.

Ce qui me préoccupe dans ce nouveau livre, c'est de faire travailler ces intraduisibles. Je pars du constat que la « littérature mondiale » présuppose que tout est traduisible. Je pense qu'il se passe quelque chose d'intéressant quand on essaie de repérer le non-traduit dans une langue, et qu'on le met en rapport avec le non-traduit dans une autre langue. Et c'est tout à fait le contraire de cette idée d'un modèle un peu flou d'universelle traduisibilité, de lien entre les pays et les cultures. J'utilise les mots « *saudade* » et « *fado* », décision polémique car ce sont des termes qui viennent d'un pays européen subalterne, pour analyser les œuvres de Flaubert

---

La tendance états-unienne actuelle au monolinguisme entretient une idéologie qui mêle isolationnisme culturel et unilatéralisme politique.

---

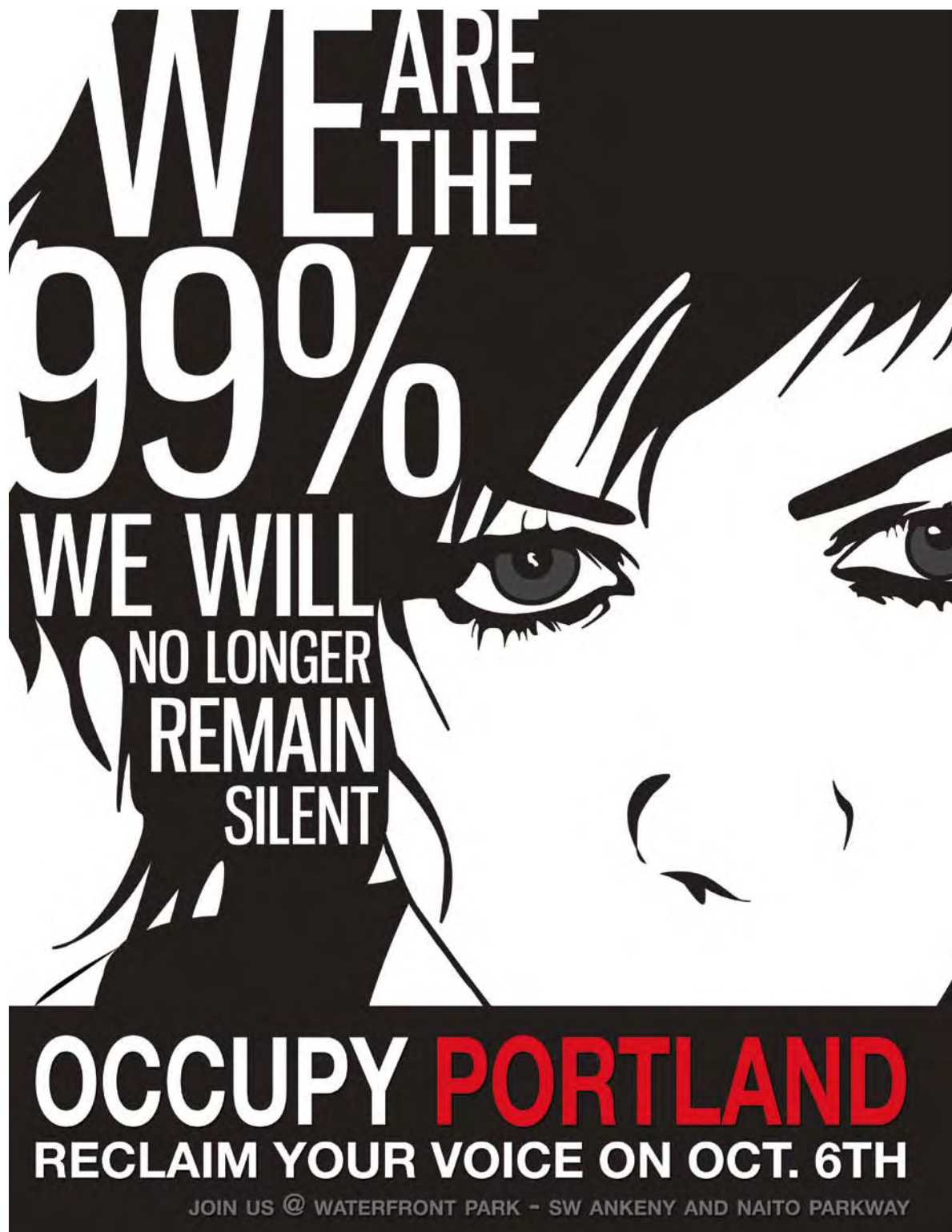
---

Si l'on est contre le renouveau de la littérature mondiale sous certaines de ses nouvelles formes institutionnelles, alors que défend-on?

---

et de Rimbaud, qui sont liées à toute une histoire maritime, à une nostalgie. On en retrouve encore des traces chez Pessoa et António Lobo Antunes. En travaillant avec les textes, j'ai pris l'intraduisible comme point de départ d'une nouvelle structure comparatiste. Cela ne veut pas dire que ça ne se traduit pas d'un contexte à un autre, que ça n'est pas comparable, mais que l'intraduisible est tellement complexe qu'en s'attachant à des usages spécifiques dans une langue, on arrive à trouver des liens avec d'autres auteurs ou d'autres livres qui d'habitude ne sont jamais mis en rapport. Cela m'amène à la

notion d'« intraduisibilité traduisante » (*translating untranslatability*). J'ai par exemple regardé de près la traduction que Beckett a donné du *Bateau ivre* qui est en fait un exemple de *saudade*, mais qui fut considérée par les critiques comme aberrante. Or c'est justement la monstruosité des choix de Beckett qui, selon moi, mène à la *saudade*, qui révèle cet effet de *saudade* que j'appelle le « syndrome de la *saudade* ». J'ai extrapolé à partir de là une structure de pensée, de critique, que j'introduis dans ma pratique de la littérature comparée. C'est ma manière d'appréhender l'intraduisible.



**KB :** *Je me demande, concernant ce défi qui consiste à traduire l'intraduisible, s'il ne serait pas plus juste de toujours parler d'intraduisibles au pluriel ? Parce qu'on pourrait dire que tel intraduisible n'est pas le même que celui que l'on peut trouver entre l'allemand et l'anglais par exemple... Comment faire apparaître que l'intraduisible est à chaque fois singulier ?*

**EA :** J'ai bien conscience qu'en qualifiant un terme d'intraduisible ou d'inaccessible à la traduction, on prend le risque de le sacrifier dans son irréductible singularité, mais je pense que ce risque vaut la peine d'être pris s'il permet une meilleure compréhension de la manière dont circulent les œuvres d'art et les idées. Le point d'interrogation qui ponctue le titre de mon prochain livre, *Against World Literature? On the Politics of Untranslatability*, n'est pas là pour atténuer la provocation qui précède, c'est une vraie interrogation : si l'on est contre le renouveau de la littérature mondiale sous certaines de ses nouvelles formes institutionnelles, alors que défend-on ? Je souscris bien évidemment à la dé-provincialisation du canon des études littéraires revendiquée par la littérature mondiale et à son recours à la traduction quand, à son meilleur, elle découvre des paysages cognitifs inattendus surgis d'inaccessibles plis de la langue. En revanche, je nourris de sérieuses réserves quant au relativisme culturel et à la substituabilité universelle qu'elle présuppose. Je reste souvent perplexe devant la propension boulimique et entrepreneuriale des hérauts de la littérature mondiale à réifier les ressources culturelles du monde dans des anthologies et des cursus universitaires. En réaction contre cette tendance, je voudrais activer l'intraduisible, non pas comme différence pure (quelque avatar de l'Absolu romantique, ou du fétichisme de l'autre, ou du mythe de l'inaccessible herméneutique), mais comme un mécanisme pour réduire la macro-échelle à laquelle opère la littérature mondiale. L'intraduisible tel que je le conçois appelle une plus grande attention au détail lexical et à un paysage littéraire délimité par des phénomènes de non-traduction, de mé-traduction, de perpétuelle retraduction et d'échec de la traduction.

**KB :** *Dans le discours sur la traduction, on parle souvent d'un décalage entre la théorie et la pratique. En tant que théoricienne et actuellement, que traductrice, comment vivez-vous ce décalage ou, pour reprendre le mot de Berman, cette épreuve ?*

**EA :** En effet, je vis cela avec l'édition anglaise du *Vocabulaire européen des philosophies* qui me met dans la situation paradoxale de devoir traduire l'intraduisible. Beaucoup de mots français étaient considérés comme intraduisibles, étant par exemple des traductions d'un concept grec. Comment entrer dans l'anglicisation ? Qu'est-ce qu'un intraduisible ? Le mot « sens » par exemple, « sense » en anglais, mérite une entrée de plusieurs pages, comme il y en a pour d'autres termes dans

ce livre. « Sens » était complètement caché sous « sensation », quelque chose de très français. Nous nous sommes finalement aperçus que l'on ne peut pas corriger cela, l'objet en question étant vraiment intraduisible. Ce qui est fascinant, c'est que le point de départ est quelque chose de très concret et que l'on entre tout de suite dans des questions philosophiques : qu'est-ce que la philosophie en France, par exemple ? Le *Vocabulaire* produit une cartographie intellectuelle globale hors de tout paradigme hégémonique, c'est-à-dire au travers de procédures interprétatives qui révèlent des systèmes-mondes philosophiques en train de se faire. Nous, qui avons puisé, pour ce livre, à la source continentale de la philosophie et qui en sommes plutôt partie prenante, nous nous apercevons qu'il y a une tradition anglaise qui n'est pas suffisamment représentée. Et lorsque nous publierons ce livre, nous serons critiqués sur le fait qu'il n'y ait pas assez d'entrées anglaises, qu'il s'agit d'une certaine idée de la philosophie. Ce sera la même chose pour chaque traduction de ce livre, et cela n'a rien à voir avec les remarques de ceux qui diront : pourquoi tel ou tel mot n'est pas catalogué ? Un mot hollandais aurait dû être là, etc.

Mais ne serait-ce que nommer cet objet est déjà un problème. Le titre en français, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, induit dès le départ une concurrence entre les termes. Nous en avons discuté pendant des heures. Nous avons pensé à faire une édition wiki en ligne qui servirait à d'autres pays, d'autres langues non européennes, à laquelle nous avons donné ce titre provisoire : *A Dictionary of Untranslatables. A Philosophical Lexicon*. Donc nous introduisons encore un terme puisque *Vocabulary* ne marche pas très bien en anglais, et nous avons inversé le rapport vocabulaire/dictionnaire. Mais comme l'ouvrage est financé par l'Union Européenne, cela ne plaisait pas que nous fassions disparaître le terme « européen » !

Le fait que plusieurs des auteurs aient pris en charge l'écriture de ce dictionnaire, comme pour une encyclopédie, complique encore les choses. Sur ce point, le *Vocabulaire* rejoint dans une certaine mesure l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, elle-même greffée sur la *Cyclopédie* d'Ephraïm Chambers<sup>6</sup>. Selon certains critiques, l'*Encyclopédie* était au départ un quasi-plagiat, les ayants droit de Chambers ayant refusé que Diderot et d'Alembert traduisent tout un passage de sa *Cyclopédie*. Dans ce projet d'encyclopédie, il y a le spectre d'un original, d'un fond intraduisible et je pense que cela est présent dans notre projet. C'est pour cela que je reviens, dans la préface à l'édition anglaise du *Vocabulaire*, au mot « *cyclopaedia* », pour dire qu'il faut peut-être revendiquer cet original comme un « cyclope », quelque chose de monstrueux qui nous regarde. ■

## NOTES

- 1. Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, traduit par Étienne Dobenesque et préfacé par Laurent Jeanpierre, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2008.
- 2. « Pour une "littérature-monde" en français », *Le Monde*, 15 mars 2007. Ce manifeste, signé notamment par Édouard Glissant, J. M. G. Le Clézio et Nancy Huston, fut suivi de la publication d'un ouvrage collectif dirigé par Jean Rouaud, Michel Le Bris et Eva Almassy, *Pour une littérature-monde* (Gallimard, 2007). Pour une critique de l'impensé orientaliste du manifeste, voir Camille de Toledo, *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.
- 3. Sur ce point précis, voir Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, n° 1, janvier-février 2000, p. 54-68, et plus particulièrement p. 68 : « Ni l'étude de la littérature mondiale ni les départements de littérature comparée n'ont d'autre raison d'être que celle-ci : être l'épine dans le pied des études littéraires, une perpétuelle remise en cause des littératures nationales – et plus encore de la littérature locale. Si elle n'est pas cela, la littérature comparée n'est rien. »
- 4. Pour un tel modèle conflictuel du point de vue de la sociologie, voir Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, 1999 et Pascale Casanova (dir.), *Des littératures combattives. L'Internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'agir, 2011.
- 5. Barbara Cassin, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004, p. XVII-XXII.
- 6. Ephraïm Chambers, *Cyclopaedia, or a Universal Dictionary of Arts and Sciences*, publiée à Londres en 1728.

**OCTOBER 15 · RISE UP**

**BRING YOUR SIGNS**

**BRING YOUR INSTRUMENTS**

**BRING SUPPLIES**

**BRING AN INFORMED MIND**

**BRING A FULL HEART**

**BRING THE NOISE**

**ANSWER THE CALL**

**OCCUPY TOGETHER**

Join a global movement to reclaim the future for the 99%

# « ENTRE MATHERON ET SPINOZA, IL SE PASSE QUELQUE CHOSE... »

La parution de ses *Études sur Spinoza et les philosophies de l'Âge classique* est l'occasion pour Laurent Bove de restituer pour nous la trajectoire d'Alexandre Matheron, qui fut au xx<sup>e</sup> siècle l'un des grands « inventeurs » de Spinoza, et de mesurer son impact persistant et souterrain sur la pensée contemporaine. Par **LAURENT BOVE\***

Alexandre Matheron est connu, par les philosophes et les historiens de la philosophie, pour être l'un des plus grands, sinon le plus grand commentateur de la philosophie de Spinoza. Son œuvre est composée de deux ouvrages majeurs, *Individu et communauté chez Spinoza*, publié en 1969, et *Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza*, en 1971. Ces livres ont été suivis, durant près de trente ans, d'une multitude d'articles de fond sur l'âge classique. Ce sont ces articles, déjà parus dans des revues ou des Actes de colloques, qui ont été réunis dans ce volume publié par les éditions de l'ENS et préfacé par Pierre-François Moreau. La publication de ces textes arrive à un moment particulier de la réception de l'œuvre d'Alexandre Matheron. Car celui-ci, dont les travaux sur l'âge classique font référence depuis les années 1970 pour tout étudiant et tout chercheur en philosophie, n'est pas seulement un très grand historien de la philosophie, universellement reconnu, mais aussi – et sans qu'il ait eu à quitter le terrain de sa spécialité d'historien de la pensée de l'âge classique et plus particulièrement de la philosophie de Spinoza – un penseur dont les travaux spécialisés ont graduellement modifié (et continuent silen-

auteur n'ont jamais eu pour unique objet que la philosophie du xvii<sup>e</sup> siècle.

Matheron est donc, d'abord et avant tout, l'auteur d'une méthode rigoureuse et extrêmement féconde en histoire de la philosophie, mais c'est aussi le penseur et l'initiateur de ce qu'Antonio Negri a nommé récemment, dans son *Spinoza et nous*, une *bifurcation* au sein de la philosophie. Une double bifurcation même, qui concerne non seulement la pensée (et/ou le commentaire) de la rupture opérée par Spinoza au sein de la philosophie moderne, mais aussi la rupture, au sein même de la pensée contemporaine, que la lecture matheronienne de Spinoza a rendu possible après 1968.

## De la filiation méthodologique au déplacement herméneutique

Matheron, traitant de la question *méthodologique* que doit se poser tout interprète de Spinoza, écrit qu'il y a « deux manières d'aborder la question de la cohérence ou de l'incohérence de l'Éthique : ou bien l'on tient compte de l'« ordres des raisons », comme Spinoza lui-même l'a voulu, ou bien l'on n'en tient pas compte. Si l'on n'en tient pas compte, alors, effectivement, on peut attribuer à Spinoza à

---

*Matheron est un penseur dont les travaux spécialisés ont graduellement modifié (et continuent silencieusement à travailler) la pensée contemporaine.*

---

cieusement à travailler) la pensée contemporaine. Ce second aspect de la réception de son œuvre et de ses conséquences n'est véritablement manifeste (ou plutôt effectivement reconnu) que depuis les années 2000, qui ont vu des chercheurs de disciplines diverses ou des acteurs de la vie culturelle et politique rendre hommage à ses recherches mais aussi et surtout s'en inspirer tout en pointant la puissance de rupture, d'application et de renouvellement de ses travaux – et ce, en dehors du domaine initial de leurs investigations. Les textes republiés aujourd'hui permettent de mieux comprendre les raisons de ces deux aspects ou ces deux effets de l'œuvre, aspects ou effets qui sont indissociables puisque *toutes* les études de notre

*peu près toutes les contradictions que l'on voudra [...]. Mais je crois que, si l'on décide [de prendre au sérieux l'ordre géométrique], on découvre dans toute l'Éthique une très grande cohérence logique »* (p. 457). C'est cette cohérence que le commentaire de Matheron s'efforce avant tout de montrer et de démontrer, et cela non seulement pour l'Éthique mais pour l'ensemble de l'œuvre dont il explore l'architectonique en reprenant inlassablement des points de difficultés et/ou des moments clés des démonstrations afin d'en tester et finalement d'en démontrer, pour nous-mêmes, l'extrême solidité. Il suit en cela la voie déjà tracée par un maître en histoire de la philosophie – Martial Gueroult – et son grand ouvrage, le *Descartes selon l'ordre*

## À PROPOS DE

**Alexandre Matheron**, *Études sur Spinoza et les philosophies de l'âge classique*, Paris, ENS Éditions, 2011, 741 p., 35 €.

\***Laurent Bove** est professeur à l'université d'Amiens, chercheur de l'UMR 5037/ENS-LSH. Il a notamment publié *La Stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Paris, Vrin, 1996; *Vauvenargues ou le Séditieux. Entre Pascal et Spinoza, une philosophie pour la seconde nature*, Paris, Champion, 2010; et une édition du *Traité politique* de Spinoza au Livre de Poche en 2002.

**Alexandre Matheron** est né en 1926. Assistant à la faculté des lettres d'Alger de 1957 à 1963, il est ensuite nommé attaché de recherche au CNRS au sein duquel il a rédigé ses deux thèses (dont sont issus ses deux ouvrages, *Individu et communauté chez Spinoza*, publié en 1969 aux éditions de Minuit, et *Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza*, publié en 1971 chez Aubier-Montaigne). De 1968 à 1971, il enseigne comme maître-assistant à l'université de Nanterre puis, de 1971 à 1992, comme professeur à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud.

des raisons. De Gueroult, qui fut son « parrain » au CNRS, Matheron retient essentiellement la méthode structurale mise en œuvre dans le *Descartes*, ouvrage qui fonctionne, pour lui, comme « un véritable modèle idéal<sup>2</sup> ».

Durant l'élaboration de son premier livre, Matheron n'a pas connaissance du contenu précis des deux livres sur Spinoza que Gueroult est sur le point de publier. Ce dernier lui a longuement parlé, certes, de son premier tome, qui paraîtra quelques semaines avant *Individu et communauté*. Et Matheron suivra Gueroult quant à l'approche architectonique de l'œuvre et aussi, sur le fond, quant au « rationalisme absolu » de Spinoza, qui deviendra chez lui non seulement un principe mais aussi le projet spinoziste, à indéfiniment poursuivre et à réaliser, d'une « intelligibilité intégrale du réel ».

Matheron va cependant produire un tout autre éclairage du penseur hollandais en déplaçant fortement le centre de gravité de l'œuvre. S'il reste globalement fidèle à la lecture que Gueroult donne de l'*Éthique* dans un premier temps, il commente cependant Spinoza à partir de l'élucidation de deux concepts clés, celui d'« individu » et celui de « communauté » – au travers notamment de la théorie du *conatus*, jusqu'à l'amour intellectuel de Dieu d'*Éthique V*. C'est-à-dire qu'il va placer, au cœur même du système, la théorie physique de la communication du mouvement (qui définit un individu dans *Éthique II*) ainsi que la théorie des affects et de leur communication (dans *Éthique III*). Par là même, en ce qu'il montrait l'opérativité politique et constitutive de la théorie des passions, la question politique devenait centrale dans l'œuvre. Or il s'agissait là d'un domaine qui n'intéressait pas Gueroult, ni d'ailleurs la critique en général. Celle-ci, à la suite des pays anglosaxons, soit ramenait la politique de Spinoza à celle de Hobbes, soit n'y voyait qu'un démarcage malheureux et sans intérêt; ou bien, au contraire, elle opérait une opposition fictive entre Spinoza et Hobbes en imaginant, chez l'auteur du *Traité théologico-politique*, un contractualisme libéral opposé à une théorie hobbesienne du droit du plus fort, ce qui était un double contresens, sur la pensée de Hobbes et sur celle de Spinoza! Tout en suivant Gueroult sur le plan méthodologique, Matheron fait alors radicalement muter la lecture de Spinoza, son interprétation et sa réception.

### Sursumer Gueroult, retrouver Delbos

Les commentateurs, écrit-il dans son étude « Les Deux Spinoza de Victor Delbos », ne s'étaient en effet plus sérieusement intéressés à la politique du philosophe d'Amsterdam depuis, justement, le premier ouvrage de Delbos... soit depuis 1893<sup>3</sup>. Delbos – dont Gueroult disait, rappelle Matheron, à propos de son second livre, *Le Spinozisme* (1916), qu'il « ne se trompe jamais » – faisait partie des quelques rares commentateurs que Matheron a lus alors qu'il préparait son propre ouvrage; un

commentateur qui, avant Gueroult, introduisait lui-même déjà une « critique immanente » du spinozisme (p. 440). C'est en 1998 que Matheron revient sur le premier ouvrage de Delbos, sur ses intuitions et sur ce qu'il voit comme « des vérités qui [...] sont devenues notre patrimoine commun » (p. 442). Des « vérités » que le « second » Delbos a cependant soigneusement « épurées » après coup, dans un contexte historique – la guerre de 1914 – où « les critères de respectabilité philosophique avaient changé » et où il s'agissait de se démarquer clairement de tous les « thèmes » pouvant apparaître, de près ou de loin, « venus d'outre-Rhin » (p. 443). Alexandre Matheron pointe alors le « foisonnement d'aperçus souvent profonds, toujours féconds » du premier livre de Delbos et les thèmes « gros d'un avenir prometteur » (p. 439) auxquels ses propres recherches vont donner tout leur développement et toutes leurs efficients dans ses *Études sur Spinoza*. Retenons, parmi ces aperçus, la thématique de la « vie » qui ne se réduit pas, souligne Matheron, au « romantisme vitaliste » auquel on la renvoie sommairement trop souvent; une analyse (corrélative) du *conatus* (cet effort que fait chaque être pour persévérer en son être) « en termes de liberté » qui vient « dynamiser » la nature et qui anticipe la découverte matheronienne d'« une ontologie de la puissance »; enfin une lecture du *Traité politique*, certes rapide mais irréprochable, dans laquelle il prend au sérieux, au principe de la politique spinoziste, l'identification du droit et de la puissance. Cette dernière lecture conduit à délivrer les analyses de la genèse de l'État « de tout recours à un quelconque contractualisme » (p. 444), et aussi déjà « l'esquisse d'une théorie de l'Histoire » en même temps « qu'une analyse structurale très fine des mécanismes autorégulateurs de l'État » (p. 445) – une perspective que Matheron ne cessera d'enrichir et d'approfondir.

Ces fulgurances oubliées, que Delbos avait donc lui-même soigneusement refoulées, vont trouver un formidable relais dans le commentaire de Matheron. D'autant plus que, d'après lui, il aurait alors déjà « commencé à sursumer Gueroult<sup>4</sup> »! Ce dépassement ne sera effectif qu'à partir des années 1980, comme Matheron le précise, c'est-à-dire précisément les années de l'écriture de la grande majorité des articles qui composent aujourd'hui ses nouvelles *Études sur Spinoza*. Si, en effet, l'auteur avançait déjà l'idée de la substance comme « activité pure » au tout début d'*Individu et communauté* (une idée venue de Lachièze-Rey, précise-t-il, qui conduira à l'idée de l'être comme genèse et productivité), c'était essentiellement à partir de la théorie de la définition génétique du *Traité de la réforme de l'entendement* et non pas à partir de l'*Éthique* elle-même et de sa théorie de la puissance – laissées entre parenthèses par un Matheron encore très influencé par Gueroult. L'oubli de la théorie de la puissance se comprend d'ailleurs du fait que Matheron se nourrit alors

---

Il va placer, au cœur même du système, la théorie physique de la communication du mouvement ainsi que la théorie des affects et de leur communication. Par là même, la question politique devenait centrale dans l'œuvre.

---



des deux tomes de Gueroult sur Spinoza et que la théorie de la puissance d'*Éthique I* ne sera ainsi véritablement découverte et démontrée qu'après-coup, à partir des études des années 1980, quand Matheron *sursumant* Gueroult renoue avec ses premières idées.

### Une ontologie dynamique

À partir de la prise en compte de ce mouvement fait d'intuitions premières, d'oubli puis de retour, il est ainsi possible d'esquisser une hypothèse quant au sens général du parcours du commentaire matheronien conduisant aux *Études sur Spinoza*. De ses deux grands ouvrages à ses articles, et tout au long des années de rédaction de ces études, Matheron déplace son approche du spinozisme, presque imperceptiblement, d'une philosophie que l'on pourrait d'abord qualifier de philosophie structurale de la « nécessité » (pensée dominante dans les années 1960-1970 avec les effets surdéterminants de la lecture althusserienne de Spinoza et de Marx, voire des travaux de Lévi-Strauss) à une philosophie du mouvement réel de la puissance productive et de la « liberté », approche qui va insister beaucoup plus fermement sur la dynamique d'une nature qui produit une infinité de choses en une infinité de manières et qui enveloppe l'identité immanente du Dieu-Nature et de la chose.

Ce n'est certes qu'un déplacement de tonalité. Dans les deux cas, la liberté est bien toujours « libre nécessité » pour la substance et/ou « causalité

adéquate » pour les individus. Mais ce déplacement opère une inflexion théorique et pratique certaine en ce qu'il libère l'interprétation de Spinoza non pas de la nécessité du réel mais de la version structurale et déterministe de cette nécessité, comme de son modèle physico-mathématique. Et ce afin de saisir et de démontrer, du point de vue d'une ontologie dynamique, toute la puissance et la diversité de la productivité et de la liberté de la nature et/ou de la chose singulière. L'intuition d'*Individu et communauté* qui affirmait, dès son début, que « tout individu est autoproducteur partiellement ou totalement [...] et du fait de cette auto-productivité, il peut être considéré, à l'analyse, soit comme naturant soit comme nature », pouvait alors pleinement s'affirmer dans la conception d'une nature auto-organisatrice qui « est donc l'activité productrice immanente à toutes choses, qui se donne à elle-même, inépuisablement, toutes les structures logiquement possibles » (p. 577). Et Matheron de préciser que « chaque chose singulière, dans la mesure où elle est Dieu lui-même en tant qu'il se donne telle ou telle structure déterminée, produit nécessairement des effets dans le cadre de cette structure : pour toutes choses, en définitive, exister c'est produire des effets. Ce qui nous fait déboucher directement sur la théorie du conatus, que le livre I tout entier a permis de fonder rigoureusement. ». Mais, à présent, la lecture de la partie I de l'*Éthique*, qui vient fonder le *conatus*, est libre d'une filiation gueroultienne qui a longtemps fait obstacle à la lecture directe

Matheron déplace son approche du spinozisme d'une philosophie que l'on pourrait d'abord qualifier de philosophie structurale de la nécessité à une philosophie du mouvement réel de la puissance productive et de la liberté.

## EXTRAIT LA PUISSANCE D'UN ÊTRE, C'EST LA PRODUCTIVITÉ DE SON ESSENCE

Le pouvoir (*potestas*) est dérivation, mi-réelle mi-imaginaire, de la puissance (*potentia*). C'est donc de la puissance qu'il faut partir pour le comprendre. De la puissance de l'homme ? Sans doute, mais non pas de l'homme en tant qu'homme, comme si quelque privilège particulier le distinguait radicalement des autres êtres : l'« anthropologie » spinoziste, si l'on peut l'appeler ainsi pour des raisons de commodité, a pour originalité de n'avoir rien de spécifiquement anthropologique. La puissance d'un être, quel qu'il soit, c'est la productivité de son essence : c'est cet être lui-même en tant qu'il est nécessairement déterminé à faire exister les conséquences qui se déduisent de sa nature. Tout dans la nature est donc puissance. Dieu est puissance absolue. [...] [Hobbes] distinguait entre la conservation organique, qui était pour lui la seule fin, et une puissance qui consistait en l'ensemble des moyens susceptibles

d'être éventuellement mis en œuvre pour l'atteindre ; ce qui, dans la mesure où autrui apparaissait comme un moyen parmi d'autres, conduisait très directement et très simplement à une théorie instrumentaliste des rapports de pouvoirs ; et ce qui, en même temps, faisait de ces rapports un attribut spécifique d'une nature humaine définie par la rationalité calculatrice. Rien de tel chez Spinoza : conservation et puissance sont identiques. Tout être, à chaque instant, fait nécessairement tout ce qu'il peut et aussi longtemps qu'il peut quelque chose, il se conserve. Cet effort, ou *conatus*, c'est le désir. Désir toujours légitime : puisque notre puissance est la puissance même de Dieu, nous avons le droit de faire tout ce qu'elle nous détermine à faire, ni plus ni moins.

Impossible, dans ces conditions, de rattacher immédiatement le pouvoir à la puissance : ni la pierre ni le sage, qui ont pourtant leur *conatus*, ne désirent

dominer quoi que ce soit. Il faut donc, ici, faire intervenir une hypothèse minimum : l'homme, tout en ayant un corps assez complexe pour que son esprit puisse imaginer avec une relative netteté les corps extérieurs et certains événements qui leur arrivent, n'est pas, d'emblée, assez puissant pour que le déterminisme de sa propre nature l'emporte en lui sur les influences venues du dehors ; ce qui, bien entendu, vaut aussi pour d'autres espèces biologiques, voire pour une infinité d'espèces concevables. Moyennant quoi, par la médiation d'un rapport aux choses et de la représentation de ce rapport, il devient possible de rendre compte à la fois de la demande de pouvoir et de l'offre de pouvoir.

Alexandre Matheron, « Spinoza et le pouvoir » (1977), in *Études sur Spinoza et les philosophies de l'âge classique*, Paris, ENS Éditions, 2011, p. 68-69.

---

Son travail, d'abord « totalement ignoré ou méprisé » au sein de l'université sera ensuite dénoncé pour « crime de lèse-humanité », puis qualifié de « vulgarité » voire d'« infamie ».

---

de la pensée de la puissance et de sa fécondité. C'est, tout au contraire, une « ontologie de la puissance » issue d'une « seconde fondation » de l'Éthique en quelque sorte qui est ici pleinement à l'œuvre – nourrie de toute la traversée de la politique et de l'Histoire qui coïncide avec la reprise, par Spinoza lui-même, de l'ensemble de l'écriture de son Éthique (voir p. 457). Une traversée de la politique et de l'Histoire qui se traduit par une radicalisation ontologique que Matheron va, lui aussi, opérer pour son propre compte au cours et au sein de son commentaire. Cette radicalisation est la marque d'une position à présent indépendante à la fois de Martial Gueroult, mais aussi d'un certain marxisme et/ou du rapport, d'abord pensé de manière orthodoxe, entre Spinoza et Marx. Ainsi déclare-t-il : « Au début, j'avais commencé à étudier Spinoza parce que j'y voyais quelqu'un qui avait eu le grand mérite, par-delà les limites que lui imposait sa perspective de classe, d'être un précurseur de Marx ; et maintenant, j'ai plutôt tendance à voir dans Marx quelqu'un qui a le grand mérite d'être l'un des successeurs de Spinoza dans certains domaines<sup>5</sup> ». D'où le second aspect de la réception politique de Matheron dont la lecture de Spinoza a pour effet de faire exister toujours plus puissamment le spinozisme lui-même.

#### Du « vulgaire » à l'« infâme »...

La formidable étude sur « *Le statut ontologique de l'Écriture sainte et la doctrine spinoziste de l'individualité* » offre une problématique du passage du point de vue « sémantique » au point de vue « pragmatique » (p. 411) tout à fait originales pour une théorie dynamique de l'interprétation, de la réception de l'écrit et de ses effets. « *Exister c'est puissance* » et la puissance n'existe que dans et par ses effets : c'est ce que développe, sur l'exemple précis de l'Écriture, cette étude extrêmement prospective quant à ses usages opératoires au-delà de son propre objet. En effet, qu'enseigne Matheron ? Que l'Écriture, comme « *tout système exposé publiquement* », « *y compris celui de Spinoza lui-même* » (p. 415), ne se définit et n'existe plus ou moins puissamment que « *selon l'usage* » qu'en font ses lecteurs : « *Il semble donc bien que le statut ontologique de l'Écriture, et sans doute de toute œuvre en général, soit celui d'une individualité complexe comprenant à titre de parties essentielles un ensemble d'hommes engagés dans un certain type de pratiques fonctionnant selon des règles déterminées. Individualité un peu analogue, au fond, à celle de la société politique* » (p. 413). C'est là une réflexion directement transposable à la pratique matheronienne elle-même du commentaire et à ses conséquences.

En effet, alors que nombre d'intellectuels, et Matheron lui-même, prennent leurs distances avec le marxisme sous sa forme traditionnelle, ce que rend possible, dans les années 1970-1980, la lecture que Matheron offre de Spinoza, c'est, comme

le souligne Negri, de fournir la puissance théorique et politique pour « *refuser toutes les variantes (qu'elles soient "fortes" ou "faibles") de la pensée de la krisis*<sup>6</sup> », mais aussi et surtout de nous permettre « *de commencer à reconstruire sur le terrain du spinozisme une perspective révolutionnaire*<sup>7</sup> ». Une perspective qui, bien que différemment, intéresse aussi les sciences : Matheron démontre ainsi combien l'ontologie de la puissance n'était pas seulement « *à la hauteur de la révolution scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle : elle était conceptuellement de plain-pied avec toutes les révolutions scientifiques ultérieures* » (p. 599)... Quant aux sciences sociales, Yves Citton (spécialiste, entre autres, de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle) et Frédéric Lordon (théoricien du social et de l'économie) écrivent qu'avec Matheron, « *une interprétation méticuleuse, rigoureuse et inspirée donnait à entrevoir la puissance, la radicalité et l'originalité de la construction spinozienne du social* » en ce que, par la spécificité de son travail de commentaire, l'auteur opérait « *une véritable traduction de l'Éthique et du Traité politique dans un langage et un mode de raisonnement avec lesquels de larges secteurs de ces chercheurs [en sciences sociales] sont susceptibles de se trouver spontanément en phase*<sup>8</sup> ». Ce qui est donc remarquable et exceptionnel avec Matheron, c'est que c'est en s'en tenant strictement à son travail d'historien de la philosophie que son œuvre est sortie de ses gonds pour venir répondre aux attentes de notre temps – à la différence de Gilles Deleuze, philosophe spinoziste, que Matheron admire sans en subir toutefois l'influence.

Inversement, ce ne fut pas sans quelques résistances ni indignations du milieu philosophique traditionnel – que Matheron s'amuse à rappeler – que l'œuvre fut accueillie. Matheron nous dit que son travail, d'abord « *totalement ignoré ou méprisé*<sup>9</sup> » au sein de l'université, sera ensuite dénoncé pour « *crime de lèse-humanité* » (note p. 473), puis qualifié de « *vulgarité* » voire d'« *infamie* » (p. 462). Crime de lèse-humanité quand Matheron déclare brutalement, mais non sans de précises démonstrations, que « *Spinoza, en toute rigueur et théoriquement ne sait pas ce que c'est que l'homme et [qu'] il s'en passe très bien : il n'a pas besoin de le savoir pour édifier son système* » (p. 19). Spinoza qui n'a pas, en effet, défini l'essence spécifique de l'homme s'en tient, selon Matheron, à un niveau de généralité très supérieur qui est celui d'une essence supra-spécifique. Pour les besoins de la pratique ou de l'usage de la vie commune, il s'agit pour lui d'ouvrir la catégorie du « semblable » en deçà et au-delà de l'humain. Autrement dit, s'il y a bien une nature humaine, Matheron montre qu'il n'est pas besoin de se fonder sur elle pour développer une éthique. Et c'est même parce que l'on peut se passer de sa présupposition qu'une éthique ouverte aux différents (et néanmoins « semblables ») est pratiquement possible et nécessaire. Quant aux qualifications de vulgaire et d'infâme,

c'est du fait de la *radicalisation* de sa lecture de la politique spinoziste que Matheron se les voit attribuer, lorsqu'il ose par exemple affirmer que cette radicalité est évidemment celle de Spinoza lui-même. Si le *Traité théologico-politique* (publié en 1670) identifie en effet déjà nettement le droit à la puissance, ce livre emploie encore un langage jusnaturaliste. Or, selon Matheron, Spinoza aurait pu se passer dès le *TTP* de la notion de contrat ; et c'est alors, pour lui, une preuve de « *maturation* » théorique que dans le *Traité politique* (écrit de 1675 à 1677 et resté inachevé), le contrat disparaît. Pour cette affirmation, Matheron est alors accusé de vulgarité « *car il est bien connu* », précise-t-il avec humour, « *qu'un grand philosophe, sauf autorisation très spéciale, n'"évolue" pas, et surtout pas dans le mauvais sens* » (p. 462) ! Quand, par la suite, Matheron en arrivera à considérer le contractualisme du *TTP* comme n'étant, en vérité, qu'« *une adaptation exotérique de la doctrine du Traité politique* » (qui aurait donc déjà été présente chez Spinoza, dès 1670), la vulgarité de l'interprète

devient alors, aux yeux des adversaires, une « *infamie* »... Une *infamie* qui, par-delà les polémiques universitaires, a débordé son champ pour devenir force matérielle du social.

Tout aussi éclairante et passionnante que celle de Spinoza, la lecture des études de Matheron est certes aussi exigeante. Dans les deux cas, pourtant, le savoir est à portée de main de tous ceux qui décideront d'exercer librement leur raison. Car il ne s'agit, en vérité, que de se laisser d'abord patiemment et *activement* guider, « *comme par la main* » (suivant l'expression même de l'*Éthique*), par des *démonstrations* dont nous sommes invités à vérifier, par nous-mêmes, la validité. En sachant que chez Matheron comme chez Spinoza, au cours de cet exercice remarquable, c'est presque toujours de nous-mêmes, de nos vies et de notre histoire qu'il est aussi question. ■

#### NOTES

- 1. Paroles tenues, à l'ENS-Ulm en 1972, par Louis Althusser et rapportées par P.-F. Moreau, in « À propos de Spinoza. Entretien avec Alexandre Matheron », réalisé en juin 1997 par L. Bove et P.-F. Moreau, publié dans *Multitudes*, n° 3, novembre 2000.
- 2. « À propos de Spinoza », *op. cit.*, p. 171.
- 3. *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme*, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1893 ; réédité en 1990 par le Groupe de Recherches Spinozistes aux Presses de l'université de Paris Sorbonne, avec une préface d'Alexandre Matheron.
- 4. « À propos de Spinoza », *op. cit.*, p. 180. C'est nous qui soulignons.
- 5. « À propos de Spinoza », *op. cit.*, p. 176.
- 6. *Spinoza et nous*, Paris, Galilée, 2010, p. 45-46. Negri écrit *Krisis* en référence au livre de Massimo Cacciari qui porte ce titre (Milan, Feltrinelli, 1976).
- 7. *Ibid.*
- 8. « Introduction », in Yves Citton et Frédéric Lordon (dir.), *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 26-27.
- 9. « À propos de Spinoza », *op. cit.*, p. 198.



# L'HISTOIRE DE LA POLLUTION

## DÉMESURE ET POLITIQUE À L'ÈRE INDUSTRIELLE

Longtemps invisibles dans les travaux des historiens, la pollution et son histoire sont devenues un front pionnier de la recherche, un objet transversal qui permet d'interroger à nouveaux frais les grands aspects de la modernité industrielle. François Jarrige nous propose ici un tableau de ce champ de recherche émergent et des questions inédites qu'il permet de soulever.

Par **FRANÇOIS JARRIGE\***.

\* François Jarrige est historien et maître de conférences à l'université de Bourgogne. Ses travaux portent sur l'histoire de l'industrialisation et de ses controverses. Il est l'auteur de *Les Luddites* (avec Vincent Bourdeau et Julien Vincent, Ère, 2006), d'*Au temps des « tueuses de bras »*. *Les Bris de machines à l'aube de l'ère industrielle* (PUR, 2009) et de *Face au monstre mécanique* (IMHO, 2009).

«**P**ollutions». Si certains mots expriment plus que d'autres l'air du temps, celui-ci appartient sans nul doute aux concepts clés de notre époque. La pollution est partout, elle a envahi les médias, sort des robinets, des pots d'échappement et naît de nos actes les plus quotidiens : surfer sur Internet génère par exemple 20 mg de CO<sub>2</sub> par seconde... Pour nous, contemporains de la crise écologique globale, la pollution a acquis une évidence immédiate et inexorable. Elle est locale et globale ; elle concerne l'air, les eaux et les sols ; elle peut être sonore, visuelle, paysagère ; insidieuse ou massive, invisible ou spectaculaire. L'infinie diversité de ses formes, de ses manifestations et de ses effets donne le vertige. On ne compte plus les tableaux écologiques de la planète tentant d'établir un inventaire des pollutions, ni les rapports, livres et articles d'experts présentant l'ampleur des

Bill Luckin, Peter Brimblecombe ou Joël Tarr ont posé les premiers jalons d'une étude des pollutions. Cette nouvelle discipline a même été l'un des pivots à partir desquels se sont développés les travaux d'histoire environnementale. L'origine militante de cette histoire et la faiblesse structurelle de l'écologie politique dans le champ intellectuel français ont peut-être accentué le désintérêt pour cet objet. Mais, depuis dix ans la situation a radicalement changé. Les travaux se sont multipliés à tel point que, désormais, les pollutions ont acquis une histoire.

### L'« invention » des pollutions

La diffusion contemporaine du mot « pollution » participe de l'émergence plus large d'un ordre discursif qui a profondément modifié nos conceptions du monde, de la politique et des savoirs. Les dis-

---

*On a pu rédiger des centaines de pages sur l'invention des pesticides ou sur les cheminées d'usine sans s'interroger sur les impacts humains et environnementaux de ces « progrès ».*

---

dégâts. Mais on commence tout juste à s'intéresser à l'histoire de ces rejets polluants.

En France plus qu'ailleurs, les pollutions ne semblaient pas intéresser les historiens. Geneviève Massard-Guilbaud notait récemment qu'en dépit de l'immense documentation disponible sur ce phénomène « *des branches industrielles particulièrement polluantes, comme la chimie, ont pu être étudiées sans qu'une ligne ne soit consacrée à la pollution<sup>1</sup>* ». On a pu rédiger des centaines de pages sur l'invention des pesticides ou sur les cheminées d'usine sans s'interroger sur les impacts humains et environnementaux de ces « progrès ». Il existe de multiples explications à ce désintérêt. Comme leurs contemporains, les historiens du xx<sup>e</sup> siècle partageaient une foi dans le progrès et les réalisations de la technoscience, qui les amenait à considérer les pollutions comme des effets certes regrettables, mais somme toute secondaires.

C'est d'abord aux États-Unis et dans le monde anglophone que l'intérêt pour ces questions s'est éveillé, dans le prolongement de l'activisme de la *New Left* des années 1960 et de la montée en puissance de la question environnementale. Dans les années 1980, des auteurs comme Martin Melosi,

cours sur la « gouvernance », l'« environnement », la « société du risque », la « société de la connaissance », le « développement durable », ont déplacé les rapports de force qui ordonnaient jusqu'ici le champ politique. Or il revient à l'histoire de préciser comment ce nouvel ordre s'est installé.

Même si le phénomène des pollutions ne naît pas au xix<sup>e</sup> siècle avec l'industrialisation massive et la combustion du charbon, le statut particulier de la société industrielle justifie que les bouleversements économiques du xviii<sup>e</sup> siècle constituent, pour la plupart des auteurs, le point de départ de leur analyse du phénomène. Dans son sens moderne, la pollution désigne l'introduction d'une substance toxique dans un milieu donné, la souillure d'un milieu naturel par une action technique. Or la démultiplication de l'agir technique humain concomitante de la « Révolution industrielle » donne une importance nouvelle à ce phénomène. C'est seulement avec l'industrialisation de la société que s'opère ce grand basculement étudié par Thomas Le Roux dans son *Laboratoire des pollutions industrielles* : l'homme s'est alors extrait de la biosphère pour devenir un sujet autonome,

«libéré des contraintes, apte à exploiter sans limites les ressources naturelles et à modifier sans garde-fous son environnement pour les impératifs du progrès technique et de la croissance économique<sup>2</sup>».

La question des pollutions émerge progressivement à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien nord-américain Peter Thorsheim montre comment la pollution devient peu à peu un problème public majeur en Angleterre, première puissance industrielle du monde, face à une nature pensée comme pure et salubre. La multiplication des fumées et des *smogs*, la dépression économique des années 1870, poussent les acteurs à se préoccuper des nuisances résultant de l'industrialisation.

Le mot «pollution» apparaît dans ce contexte comme un concept unificateur commode, capable de donner sens et consistance à un ensemble de phénomènes et de pratiques qui dégradent l'environnement. En France, le mot ne commence à être utilisé dans son sens contemporain qu'à partir des années 1870, dans une acception plus scientifique que juridique et, dans un premier temps, pour parler des eaux plutôt que de l'air. L'émergence du mot est liée au besoin des scientifiques – chimistes

et médecins principalement – de développer un nouveau concept pour décrire la dégradation des cours d'eau. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, le terme «pollution» sort progressivement des sphères savantes pour conquérir la société civile et devenir un mot d'ordre politique, popularisé aux États-Unis par Rachel Carson et son livre *Printemps silencieux* (1962), puis par les associations environnementales et les mouvements écologistes.

#### Une préoccupation ancienne

Si le mot est absent au XVIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècles, la chose est bien là : il existe de multiples nuisances résultant d'activités productives et des insuffisances de l'assainissement. Les études récemment publiées offrent un panorama de plus en plus large des pollutions qui accompagnent les premiers pas de l'industrialisation, au risque parfois de ressembler à un catalogue technique et descriptif. La nature des pollutions varie évidemment à l'infini selon les territoires et les activités productives, comme le montrent Estelle Baret-Bourgoin pour Grenoble ou Isabelle Parmentier pour le pays de Charleroi<sup>3</sup>. Écrire l'histoire de ces

---

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, le terme pollution sort progressivement des sphères savantes pour conquérir la société civile et devenir un mot d'ordre politique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Premiers travaux historiques sur la pollution en Grande-Bretagne et aux États-Unis dans les années 1970-1980 : les villes et la domination de l'histoire urbaine :

Martin V. Melosi, *Pollution and Reform in American Cities, 1870-1930*, Austin, University of Texas Press, 1980.

Bill Luckin, *Pollution and Control: A Social History of the Thames in the Nineteenth Century*, Bristol-Boston, Taylor & Francis, 1986.

Peter Brimblecombe, *The Big Smoke: A History of Air Pollution in London since Medieval Times*, Londres, Methuen, 1987.

Joel A. Tarr, *The Search for the Ultimate Sink: Urban Pollution in Historical Perspective*, Akron, University of Akron Press, 1996.

### Déplacements des thématiques dans la recherche britannique et nord-américaine dans les années 1990-2000 : l'industrie, les inégalités sociales et les synthèses globales :

Adam Markham, *A Brief History of Pollution*, Londres, Earthscan Publications Limited, 1994.

Andrew Hurley, *Environmental Inequalities: Class, Race, and Industrial*

*Pollution in Gary, Indiana, 1945-1980*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1995.

John McNeill, *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement mondial au XX<sup>e</sup> siècle*, trad. P. Beaugrand, C. Mouhot et J.-F. Mouhot, Seyssel, Champ Vallon, 2010.

Stephen Mosley, *The Chimney of the World: A History of Smoke Pollution in Victorian and Edwardian Manchester*, Londres, Routledge, 2001.

Juan Martinez-Alier, *The Environmentalism of the Poor: A Study of Ecological Conflicts and Valuation*, Cheltenham, E. Elgar, 2002.

Benjamin Ross & Steven Amter, *The polluters: The Making of our Chemically Altered Environment*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

### La montée en puissance des travaux sur l'histoire des pollutions dans le monde francophone au début du XXI<sup>e</sup> siècle :

Christoph Bernhardt et Geneviève Massard-Guilbaud (dir.), *Le Démon moderne. La Pollution dans les sociétés urbaines et industrielles d'Europe*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2002.

Estelle Baret-Bourgoin, *La Ville industrielle et ses poisons. Les Mutations des sensibilités aux nuisances et pollutions industrielles à Grenoble, 1810-1914*, Grenoble, PUG, 2005.

Romain Garcier, *La Pollution industrielle de la Moselle française. Naissance, développement et gestion d'un problème environnemental, 1850-2000*, Thèse de Géographie, Lyon 2, 2005.

Isabelle Parmentier, *Histoire de l'environnement en Pays de Charleroi, 1730-1830. Pollution et nuisances dans un paysage en voie d'industrialisation*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2008.

Geneviève Massard-Guilbaud, *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010.

Charles-François Mathis, *In Nature We Trust. Les Paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, PUPS, 2010.

Thomas Le Roux, *Le Laboratoire des pollutions industrielles. Paris, 1770-1830*, Paris, Albin Michel, 2011.

Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012 (à paraître).

---

*En suivant la manière dont les économies « avancées » externalisent leurs rejets polluants vers les pays les plus pauvres, on dément la fable d'une diminution des pollutions en Europe au cours du xx<sup>e</sup> siècle: il serait plus juste de parler d'un déplacement des nuisances.*

---

pollutions est difficile en raison des problèmes techniques que pose l'étude des effluents et de leur comportement dans l'eau, l'air ou le sol. Les modes de dilution répondent notamment à des mécanismes complexes qui peuvent rendre certains composants toxiques tandis que d'autres sont éliminés. L'historien des pollutions doit prendre en compte ces dimensions sans pour autant limiter son récit à ces seuls aspects.

D'innombrables conflits et plaintes étaient suscitées par ces nuisances artisanales et industrielles. Les contemporains n'étaient pas passifs, mais les catégories à travers lesquelles ils pensaient le phénomène différaient de nos représentations actuelles. Jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, le « sale », le « malsain », « l'infectieux », le « corrompu » ou simplement la « puanteur » étaient les catégories qui permettaient de désigner et de penser ce que nous ne nommons « pollution » que depuis à peine cinquante ans. Les théories savantes dominantes, comme la médecine néo-hippocratique, qui faisaient des miasmes et des « choses environnantes » les déterminants de la santé, offraient d'ailleurs de puissants arguments pour justifier la dénonciation des rejets artisanaux et industriels.

Les recherches récentes laissent entrevoir de façon claire l'ancienneté des inquiétudes liées aux rejets des activités humaines et leurs risques pour la santé des populations. Si le terme « pollution » n'existait certes pas avant la fin du xix<sup>e</sup> siècle, les luttes et controverses contre les pollutions ne venaient alors ni d'un souci environnementaliste ou écologiste avant l'heure, ni d'un désir de protéger la nature en tant que telle. La vision était anthropocentrée : il s'agissait de défendre sa vie, son activité, son emploi. La question des pollutions était d'abord une question sociale.

### **Consensus industrialiste et lobbies**

Ce qu'il importe dès lors de saisir, c'est le processus d'acceptation croissante qui eut pour résultat d'estomper progressivement ce rejet. Comme le montre de façon très claire Jean-Baptiste Fressoz dans son travail sur le risque, « *l'histoire de l'environnement ne doit pas être l'histoire d'une prise de conscience mais l'histoire de la production scientifique et politique d'une inconscience généralisée* <sup>4</sup> ». Thomas Le Roux a démontré de son côté que la régulation environnementale existait bien sous l'Ancien Régime : le souci de préservation de la santé publique était très présent dans les règlements de police, et c'est seulement au xix<sup>e</sup> siècle que la priorité a progressivement été accordée à l'industrie et à la production. L'absence d'intérêt pour les pollutions n'est donc pas le résultat de sociétés ignorantes, mais le produit d'une politique active de construction d'une « inconscience environnementale ».

Les réexamens minutieux du décret de 1810 sur les établissements insalubres montrent parfaitement ce point. Ce texte de loi fonde ce que

l'on appelle le régime des installations classées : il instaure une nomenclature des établissements industriels en fonction de leur degré d'insalubrité et prévoit que tout entrepreneur désireux d'ouvrir une entreprise fasse une demande et se soumette à une enquête complexe. Parfois présenté comme la première étape dans la lente émergence d'un droit français de l'environnement, il prouverait l'ancienneté d'un État impartial et soucieux d'intervenir pour modérer l'appétit de puissance des industriels en leur imposant des limites. Pourtant, derrière ce texte, on trouve un lobby qui associe savants, industriels et hommes d'État. Loin de limiter l'influence des industriels, ce décret marque au contraire le renforcement du pouvoir des chimistes sur les médecins et les autorités locales ; et loin de freiner les abus de l'industrie, il contribue plutôt à protéger les industriels des plaintes en justice qui menaçaient leur croissance. En confiant l'application du texte à la technocratie industrialiste du pouvoir napoléonien, lui-même soucieux de moderniser le pays pour renforcer sa puissance, la loi encadrait et limitait les possibilités d'intervention des simples citoyens. L'apparente contrainte que constituait pour la grande industrie polluante l'obligation d'obtenir une autorisation de l'administration n'était en réalité que la condition nécessaire à sa protection car, grâce à cette loi, les industriels étaient soustraits à la pression des riverains.

Dès l'origine, la réglementation est donc prise dans le jeu des lobbies, et elle n'en sortira jamais vraiment. Les travaux récents montrent d'ailleurs comment les industriels s'ingénient à contourner le système pour obtenir l'impunité, à l'image des fabricants d'acétylène du xix<sup>e</sup> siècle qui se battent pour faire sortir leur produit de la liste des produits dangereux en inondant le ministre de brochures et en faisant jouer – comme toujours – la corde sensible du patriotisme et de la concurrence internationale. En France, il faudra d'ailleurs attendre la loi de 1917 réformant le décret de 1810 pour voir se généraliser les inspections des établissements classés.

La question des modes de régulation des pollutions est sans doute ce qui a le plus retenu l'attention jusqu'à présent. L'étude des styles nationaux qui apparaissent permet par exemple de distinguer la France, où prédomine l'État, la Grande-Bretagne, où les villes disposaient d'une plus grande autonomie, ou encore les États-Unis, où le recours aux procédures judiciaires était particulièrement important au début du xx<sup>e</sup> siècle.

Il importe donc d'étudier comment s'est construite la liberté de polluer à l'époque contemporaine. La pollution n'est pas d'abord un problème technique, elle s'inscrit dans un système associant éléments naturels et physiques, enjeux politiques et socio-économiques. Romain Garcier a ainsi étudié le « *consensus lorrain* » et montré à quel point l'importance exceptionnelle de l'industrie en Lorraine a empêché pendant longtemps

toute remise en cause de ses rejets et pollutions. De même, l'enquête de Benjamin Ross et Steven Amter sur les grandes entreprises nord-américaines de l'industrie chimique au xx<sup>e</sup> siècle montre que la connaissance des risques et des pollutions existait avant la mise sur le marché des produits, contrairement au mythe selon lequel les fabricants auraient manqué d'information sur leur dangerosité. La fabrication de notre environnement altéré par les pollutions chimiques n'est pas le produit involontaire de la croissance industrielle, c'est aussi un résultat voulu et construit par les intérêts industriels et financiers, comme le montre en particulier la puissante action de lobbying et de fabrication de l'opinion de la *Manufacturing Chemists' Association* dans l'entre-deux-guerres.

### Une histoire en chantier

L'histoire des pollutions offre de multiples ressources pour penser l'évolution des pouvoirs et des formes de domination à l'époque contemporaine. À travers l'étude des rejets toxiques et de leur circulation entre humains et non-humains, elle invite donc à dépasser les discours technocratiques des experts en développement durable pour penser les effets politiques, sociaux et culturels de l'industrie et de ses maux. Ainsi, l'histoire des pollutions implique-t-elle la prise en compte de l'inégale distribution sociale et spatiale des nuisances.

Aux États-Unis, l'intérêt pour les liens entre question sociale et question environnementale et pour les mouvements de « justice environnementale » s'est développé précocement, initié par des mouvements sociaux locaux luttant pour la prise en compte des inégalités environnementales dans les décisions d'aménagement et dans les choix d'implantation d'équipements pollueurs. L'étude des inégalités à l'égard des pollutions subies par les pauvres et les populations non blanches ont amené à théoriser le concept d'éco-racisme. Dans *Environmental Inequalities*, un livre majeur, Andrew Hurley a montré qu'à partir des années 1950, avec la suburbanisation et le développement du travail en col blanc, les inégalités d'exposition aux pollutions se sont renforcées au détriment des populations noires. Ce type de chantier semble prometteur, susceptible de renouveler l'histoire sociale des mondes populaires. Qu'en est-il par exemple des grandes concentrations industrielles françaises comme Le Creusot ? Les historiens évoquent rarement les pollutions qui y sévissaient au début du xx<sup>e</sup> siècle, alors que ce conglomérat de bâtiments industriels et de cheminées était à l'époque l'un des lieux les plus insalubres et pollués de France.

Plus largement, le prisme des pollutions permet aussi d'interroger les logiques de la mondialisation contemporaine, le fonctionnement du système-monde capitaliste, les inégalités qu'il génère comme ses dynamiques. En suivant par exemple la manière dont les économies « avancées »

externalisent leurs rejets polluants vers les pays les plus pauvres, on dément la fable souvent répétée d'une diminution des pollutions en Europe au cours du xx<sup>e</sup> siècle en mettant au jour qu'il serait plus juste de parler d'un déplacement des nuisances. Toute une littérature s'est d'ailleurs développée dans cette perspective, initiée notamment par les historiens subalternistes indiens et les travaux de Juan Martinez-Alier sur « *l'écologie des pauvres* », qui tentent de montrer la spécificité des mobilisations sociales des populations indigènes contre les pollutions et les atteintes à leur environnement naturel.

Longtemps invisibles dans les travaux des historiens, les pollutions sont devenues un front pionnier de la recherche, un objet transversal qui permet d'interroger à nouveaux frais les grands aspects de la modernité industrielle : le rôle de l'État et du politique, la construction des rapports sociaux et des inégalités, l'interaction entre territoires par-delà les frontières consacrées... Le recours à l'histoire montre que les pollutions ne sont pas un phénomène neutre, sur lequel on pourrait agir par une réponse purement technique. Celles-ci créent des rapports économiques, sociaux et politiques et instaurent des logiques d'irréversibilité sur la longue durée. De nombreuses questions demeurent par ailleurs en suspens. Qu'en est-il par exemple de l'histoire des réparations, des compensations et des diverses formes de dédommagements ? Que sait-on de l'histoire des technologies de dépollution qui demeurent aujourd'hui, dans le discours des experts, le seul remède possible ? Il est important de donner une histoire aux phénomènes de pollutions pour sortir du cercle vicieux de l'irréversibilité, et pour comprendre que les solutions techniciennes promues par les experts ne sont que la répétition à l'infini des vieilles lunes productivistes. ■

### NOTES

- 1. Geneviève Massard-Guilbaud, *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, p. 8.
- 2. Thomas Le Roux, *Le Laboratoire des pollutions industrielles. Paris, 1770-1830*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 9-10.
- 3. Estelle Baret-Bourgoin, *La Ville industrielle et ses poisons. Les Mutations des sensibilités aux nuisances et pollutions industrielles à Grenoble, 1810-1914*, Grenoble, PUG, 2005 ; Isabelle Parmentier, *Histoire de l'environnement en Pays de Charleroi, 1730-1830. Pollution et nuisances dans un paysage en voie d'industrialisation*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2008.
- 4. Jean-Baptiste Fressoz, « *La Fin du monde par la science* », *Innovations, risques et régulations de l'inoculation à la machine à vapeur, 1750-1850*, Thèse d'histoire, EHESS, 2009, à paraître aux éditions du Seuil.



CORPORATIONS  
RUN THIS  
COUNTRY  
LET'S DO  
SOMETHING ABOUT  
IT!!



# REY CHOW :

## UNE APPROCHE CRITIQUE DU VISUEL

---

À la croisée des *cultural studies*, des études filmiques, des études postcoloniales et de la théorie féministe, Rey Chow s'est donné un programme de recherche ambitieux qui interroge l'ethnicité dans une perspective transculturelle. Son travail est intégralement traversé par la question de la visibilité dans la production des identités, et du statut du spectateur et de la spectatrice dans la réception d'une représentation d'eux et d'elles-mêmes, d'une image produite par le centre sur ses marges, des fantasmes projetés sur les périphéries par le cinéma. En soulignant le rôle de l'image dans l'imbrication entre savoir et pouvoir, elle remet en cause les clivages disciplinaires.

Par GIOVANNA ZAPPERI\*.

Rey Chow est professeure de littérature à Duke University aux États-Unis, mais il serait erroné de supposer que son champ disciplinaire se restreint au domaine des études littéraires. À l'instar de ses nombreuses collègues qui enseignent dans des départements de littérature nord-américains, Rey Chow a contribué au décloisonnement des cadres disciplinaires à travers un dialogue productif avec la *French theory*, les théories féministes et les études postcoloniales. Formée entre Hong Kong, sa ville natale, et les États-Unis, où elle vit depuis les années 1980, Rey Chow a entrepris une critique de la géopolitique du savoir et des champs disciplinaires, qu'elle interprète au prisme de l'ethnicité et du visuel (*visuality*). Ses ouvrages qui touchent à des questions apparemment hétérogènes comme la

titre de son ouvrage *The Age of the World Target* paru en 2006). Ainsi, les *area studies* s'inscrivent historiquement dans la politique de la guerre froide, qui nécessitait une supervision et donc une connaissance spécifique de certaines régions du monde, et ont joué un rôle essentiel dans la manière dont les États-Unis ont pensé leur rapport à celles-ci. Dans une perspective foucauldienne, Chow indique que cette forme du savoir, qui consiste à mettre le monde sous un « viseur », relève du racisme et de l'incapacité à porter un regard sur l'altérité au-delà de la trajectoire dessinée par le parcours d'une bombe.

Il est difficile, sinon impossible, de rendre compte de la très grande complexité des questions explorées par Rey Chow : on pourrait avancer que le lien

\* Giovanna Zapperi est professeure d'histoire et de théorie de l'art à l'ENSA de Bourges et chercheuse associée au CEHTA/EHESS, où elle anime le séminaire de recherche Acegami (Études de genre et analyse culturelle : Art, mythes, images).

---

*Rey Chow a contribué au décloisonnement des cadres disciplinaires à travers un dialogue productif avec la French theory, les théories féministes et les études postcoloniales.*

---

littérature comparée, l'orientalisme, le féminisme, la politique culturelle, le cinéma ou la question de la traduction, font d'elle une théoricienne parmi les plus originales des études postcoloniales et une figure de proue des *cultural studies*.

Comme elle l'explique très clairement dans un entretien, cette hétérogénéité est une manière de poser des questions qui tendent à « mettre sous pression<sup>1</sup> » la définition d'un domaine du savoir, et par là même les fondements de la production de la connaissance. Cette dimension critique est cruciale pour Rey Chow dont le travail consiste en une analyse de l'imbrication du savoir, du pouvoir et des rapports de domination. Sa réflexion sur les *area studies* – discipline mêlant sciences sociales et politiques qui s'est développée dans les universités nord-américaines dès les années 1950 –, dont elle conteste les implications militaires et idéologiques, est à ce propos paradigmatique. Étudier le monde à travers un ensemble de zones géopolitiques (le Moyen-Orient, le Sud-Est de l'Asie, l'Amérique latine, etc.) qu'il faut connaître comme s'il s'agissait de menaces potentielles répond selon Chow à une conception du « monde comme cible » (selon

entre cette entreprise de déchirement des compartiments disciplinaires, la question du visuel et ses implications dans la production du savoir constitue l'un des axes les plus originaux de son travail. Qu'il s'agisse d'une critique de la manière dont les sciences sociales nous apprennent à voir le monde, des connexions entre « voir » et « détruire », du regard ethnographique, ou encore de l'étude des implications épistémologiques et culturelles du cinéma, la notion de *visuality* traverse la plupart de ses écrits.

Dans ses nombreux écrits sur le cinéma et la culture chinoise, Rey Chow a notamment proposé de mettre la *feminist film theory* à l'épreuve de l'ethnicité, en introduisant une perspective postcoloniale dans l'étude du cinéma. Élaborée à partir des années 1970, la *feminist film theory* a développé une critique de la manière dont le cinéma produit la différence des sexes, en interrogeant notamment la position de la spectatrice. Chow s'inspire plus particulièrement des travaux de Laura Mulvey<sup>2</sup> pour qui la position de spectatrice porte une contradiction entre le masochisme de l'identification au regard qui réifie « la femme » et

le narcissisme qu'alimente le fait de se voir comme objet de son propre désir. Partant de cette analyse, Chow interroge un éventuel clivage du même type en contexte transculturel, où la spectatrice serait tiraillée entre le regard qui la représente et l'image qu'elle est supposée incarner. Elle amorce ainsi une théorie de l'« *ethnic spectatorship* » (position spectatorielle ethnique) qui permet de prendre en compte le lien entre le genre, l'ethnicité et l'identité culturelle dans l'étude du cinéma. Plus précisément, on trouvera en ouverture de son premier livre, *Woman and Chinese Modernity* (1991), une analyse du regard que l'Occident porte sur la Chine moderne en tant qu'ailleurs féminisé, caractérisé par une opposition entre l'authenticité de la tradition et les contaminations d'une modernisation accélérée. À partir de la mise en évidence des impasses dans lesquelles se situe alors la « *spectatrice ethnique* », il devient possible de rendre compte de la coexistence de la représentation de soi comme objet ethnographique et de la perception de soi comme sujet de transformations culturelles et sociales, et ainsi de penser l'image avec le regard en contexte postcolonial.

Comme l'écrit Paul Bowman dans l'introduction de son anthologie de textes de Rey Chow, la question du visuel s'articule toujours avec celle de la visibilité<sup>3</sup>. Devenir visible ne signifie pas seulement être vu, mais aussi devenir objet de connaissance potentiel. Vision et savoir sont donc fondamentalement entremêlés : Chow analyse le paradigme de la visibilité tel qu'il émerge

dans les disciplines qui traitent spécifiquement de l'altérité. Ainsi l'ethnographie, utilisant pour méthode principale l'observation, est souvent couplée à des méthodes de visualisation « objective » comme des cartes, tableaux et photographies, et se fonde sur une articulation entre le fait de voir, de rendre visible et de représenter. C'est dans le cadre d'une critique de l'intervention de la vision dans la structuration de ces disciplines que Chow aborde la visibilité dans son lien avec l'ethnicité. Dans un texte sur le cinéma comme ethnographie, elle repense par exemple cette dernière au prisme de ses « *origines subjectives* », en identifiant dans ses procédés la primauté de la vision. Si la vision porte les origines des inégalités inhérentes à la discipline (l'ethnographe observe l'indigène), elle participe également de la manière dont l'Occident se représente lui-même. Dans cette perspective, ce n'est pas tellement l'acte de regarder, mais l'expérience d'être regardé qui constitue l'événement premier de toute représentation transculturelle<sup>4</sup>. En ce sens, la *feminist film theory* montre que la question de la visibilité ne peut pas se résumer à des rapports de force qui seraient fixés sur l'écran cinématographique. L'exemple de la « *position spectatorielle ethnique* » met au contraire en évidence la contradiction entre un devenir visible au sens visuel (comme image ou objet) et un devenir visible au sens d'une *agency*, d'une puissance d'agir, impliquant « *la participation à une politique discursive qui consiste à reconfigurer les rapports entre le centre et ses marges*<sup>5</sup> ». Il ne s'agit donc pas

## BIBLIOGRAPHIE

Rey Chow est l'auteure de huit livres traduits dans plusieurs langues européennes et asiatiques. Les traductions françaises de ses écrits sont néanmoins presque inexistantes ; on ne compte que deux articles publiés en 1993 dans des revues de cinéma : « Un souvenir d'amour » (*Cinémas*, vol. 3, n° 2-3, printemps 1993) et « Narcissisme masculin et culture nationale : subjectivité dans *Le Roi des enfants* de Chen Kaige » (*CinémAction*, n° 67, 1993).

La publication d'une anthologie de ses écrits, *The Rey Chow Reader* (Columbia University Press, 2010), sous la direction de Paul Bowman, témoigne de l'importance de son œuvre. Divisée en deux parties – *Modernity and Postcolonial Ethnicity* et *Filmic Visuality and Transcultural Politics* –, cette anthologie est accompagnée d'une longue introduction et propose une vue

d'ensemble de l'engagement politique et intellectuel de Rey Chow.

Parmi ses publications, signalons deux livres qui abordent les questions de la diaspora et de l'ethnicité. Dans *Writing Diaspora: Tactics of Intervention in Contemporary Cultural Studies* (Indiana University Press, 1993), Chow s'interroge sur la « *conscience diasporique* », notamment à travers l'étude du cas chinois, dont elle souligne un certain nombre de contradictions. Dans *Ethics After Idealism: Theory, Culture, Ethnicity, Reading* (Indiana University Press, 1998), Chow revient sur la notion d'ethnicité et critique l'idéalisation de l'altérité qui se trouve au cœur des politiques identitaires (*identity politics*).

Deux autres ouvrages de Chow sont consacrés aux implications politiques et culturelles du cinéma chinois contemporain. *Primitive Passions: Visuality, Sexuality, Ethnography,*

*and Contemporary Chinese Cinema* (Columbia University Press, 1995) s'efforce de lire le cinéma à travers la question de la traduction culturelle dans un monde postcolonial. Dans *Sentimental Fabulations. Contemporary Chinese Films: Attachment in the Age of Global Visibility* (Columbia University Press, 2007), Chow considère le retour du sentimentalisme dans le cadre d'une culture chinoise en pleine mutation.

Signalons enfin deux numéros de revues consacrées à Rey Chow : *Rey Chow, Postcoloniality and Interdisciplinarity* (*Postcolonial Studies*, vol. 13, n° 3, 2010) et *Rey Chow and Postcolonial Social Semiotics* (*Social Semiotics*, vol. 20, n° 4, 2010).

Son dernier livre, *Entanglements, or Transmedial Thinking about Capture*, paraîtra en 2012 chez Duke University Press.

simplement d'intégrer le visuel dans une critique de la culture, mais de le comprendre comme une rupture épistémologique portée par la modernité cinématographique : une rupture qui ne saurait se cantonner au seul cinéma mais qui s'infiltré dans notre compréhension du monde au sens large.

Chow insiste ainsi, au fil de ses livres, sur une déconstruction de l'ethnicité en tant que catégorie inscrite dans des politiques de représentation. On pourrait affirmer, en paraphrasant Simone de Beauvoir, que l'on ne naît pas ethnique, on le devient : l'ethnicité n'est ni une donnée objective, ni une essence susceptible de définir l'identité de certains groupes, mais bien plus une construction discursive, une condition déterminée de manière variable et contingente. Dans cette perspective, l'ethnicité peut être pensée à travers la notion de « *mimétisme coercitif* », que Chow évoque dans *The Protestant Ethnic and the Spirit of Capitalism* (2002) : un mimétisme dans lequel le sujet est interpellé, produit et représenté sur la base de l'ethnicité, et donc intimé de « *rester à sa place* », d'occuper l'espace que l'on a imaginé et représenté pour elle ou pour lui.

On ne peut donc pas penser la notion d'ethnicité – ni la défaire – sans prendre en compte les rapports de pouvoir qui en structurent la production, son inscription dans le domaine du visible. Chow pointe les contradictions de l'usage courant de la notion d'ethnicité en ce qu'il tend à être inclusif et universaliste (dans la mesure où la différence se constitue en termes d'ethnicité, tout individu est supposé avoir une origine ethnique), faisant ainsi une impasse sur les violences et les conflits autour de l'ethnie.

L'ethnicité est aussi inséparable du stéréotype et de la réduction à des images qui émergent comme des dispositifs mis en œuvre pour discipliner et produire les identités. Par exemple, si l'on considère la tendance dominante à résumer les peuples non occidentaux à des stéréotypes transparents aux ambitions et aux subjectivités prévisibles, il faut regarder ces stéréotypes à la fois dans leur matérialité et dans leur dimension imaginaire, fantasmatique. Chow critique notamment l'attitude répandue qui tend à idéaliser l'altérité culturelle en feignant d'y découvrir des vérités profondes

qui auraient été contaminées ou corrompues par la colonisation. Les tentatives pour retrouver la réalité « originelle » de l'indigène, de restaurer son authenticité présumée, risquent de la/le conduire vers un discours de vérité non corrompue, dans lequel le « sauvage » serait le lieu de la (vraie) connaissance. Or l'indigène, écrit Chow en dialoguant avec Spivak, est une image, un objet silencieux, une projection du regard colonisateur, « *un symptôme de l'homme blanc*<sup>6</sup> ». S'interrogeant sur l'impossibilité de concevoir une altérité complètement libérée de l'image, Chow revient sur le regard de l'indigène dans son devenir-image. Ce que ce regard nous dit est précisément qu'il n'y a aucun secret caché derrière l'image de la femme colonisée : ce secret est un fantasme. Dans cette perspective, la notion d'indigène permet de saisir les rapports de domination qui ont façonné sa représentation, ainsi que les désirs et les ambitions occidentaux. Contre cette politique des vérités cachées, nous rappelle Chow, il est urgent d'interroger le visuel non seulement en ce qu'il cristallise des processus idéologiques, mais aussi en tant que moyen puissant de production de subjectivités et de sens. ■

---

*Il ne s'agit donc pas simplement d'intégrer le visuel dans une critique de la culture, mais de comprendre ce dernier comme une rupture épistémologique portée par la modernité cinématographique.*

---

#### NOTES

- 1. Rey Chow, « An Interview with Rey Chow », *Social Semiotics*, vol. 20, n° 4, 2010, p. 458.
- 2. Voir le texte « classique » de Laura Mulvey, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screen*, vol. 16, n° 3, 1975.
- 3. Paul Bowman, « Editor's Introduction », in *The Rey Chow Reader*, New York, Columbia University Press, 2010, p. XIV-XV.
- 4. Rey Chow, « Film as Ethnography; Or, Translation Between Cultures in the Postcolonial World », in *The Rey Chow Reader*, op. cit., p. 152-153.
- 5. Rey Chow, *Sentimental Fabulation: Contemporary Chinese Films*, New York, Columbia University Press, 2007, p. 11.
- 6. Rey Chow, « Where Have all the Natives Gone? », in A. Bammer (dir.), *Displacements. Cultural Identities in Question*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.

---

# POUR VOUS ABONNER À LA RDL

# RENDEZ-VOUS SUR

# WWW.REVUEDESLIVRES.FR

---

# OCCUPY CHICAGO

STANDING TOGETHER AGAINST CORPORATE GREED  
JOIN US NOW AT JACKSON & LASALLE



## WE ARE THE 99%

Occupychi.org • @OccupyChicago • #occupychi  
Occupywallst.org • #OccupyWallSt • Occupytogether.org • #OccupyTogether

Alors que la prise en compte de la question de la race par le féminisme français est toujours au centre des débats qui le traversent, des militantes féministes de par le monde se réapproprient la tradition islamique et en éclairent les dimensions antipatriarcales. Elles affirment sans détours que le message révolutionnaire du Coran a été notamment de proclamer l'égalité des hommes et des femmes, contre les pratiques et les mœurs qui avaient cours dans la société mecquoise et polythéiste du temps de Muhammad. Najate Zouggari se propose de retracer les fondements et la cartographie d'un mouvement mondial qui met en crise les antinomies entre féminisme et islam, antisexisme et antiracisme, lutte contre le patriarcat et lutte contre l'impérialisme.

Par **NAJATE ZOUGGARI\***

L'Arabie Saoudite, lieu de révélation de l'islam, a projeté d'accorder aux femmes le droit de vote aux élections municipales. La possibilité de participer à la délibération politique leur avait été jusqu'à présent déniée par les dirigeants du seul pays au monde à porter le nom d'une famille, allié stratégique des États-Unis dans la péninsule arabe, qui s'émeut moins de la présence de bases militaires étrangères sur son sol que des femmes dans l'espace public.

L'éveil tardif et opportuniste des autorités saoudiennes rend compte d'un écart avec le message prophétique, comme en témoigne dans le Coran lui-même la scène d'ordalie rapportée par la sœur Imran – où le prophète, pour délibérer, se présente avec tous les membres de sa maison, sans établir aucune distinction de genre –, ou encore la participation des femmes partisans de l'Islam

un examen critique et systématique des sources théologiques, pour tracer une ligne de démarcation nette entre les injonctions de l'islam et des pratiques qui, sous le masque religieux, relèvent en fait du patriarcat antéislamique. L'entourage féminin du prophète, auquel Abdallah Penot a consacré un lumineux essai en 2010<sup>1</sup>, joue aussi un rôle déterminant puisque l'islam se fonde certes sur un texte sacré – une récitation, le Coran – mais aussi sur une pratique – la Sunnah –, c'est-à-dire le comportement modèle du prophète, auquel chaque croyant doit s'efforcer de ressembler. Ces lectrices ont le sens de l'histoire et des luttes contre l'oppression de genre qui ont été l'une des priorités de Muhammad.

En effet, l'idéologie de la classe dominante – celle des riches marchands de La Mecque des années 500 – était résolument patriarcale et au

\*Najate Zouggari est traductrice et journaliste à *CQFD*. Elle est également membre du collectif éditorial de *RdL, La Revue des Livres*.

---

*Des femmes musulmanes vont entreprendre de tracer une ligne de démarcation entre les injonctions de l'islam et des pratiques qui relèvent en fait du patriarcat antéislamique.*

---

dans les combats de la bataille d'Uhud en 625 dirigée par les exilés de Médine contre les riches familles mecquoises polythéistes. À cette occasion, le prophète rendit hommage à l'une d'entre elles, Nassiba, dans un hadith authentique : « *Quand je regardais à droite ou à gauche, je la voyais combattre nos ennemis.* » Nassiba attire l'attention du prophète sur le fait que seul le genre masculin était mentionné dans les injonctions divines ; un verset répondra à ses revendications : « *Les musulmans et les musulmanes, les croyants et les croyantes [...] ceux et celles qui sont véridiques et sincères, Dieu leur a préparé une absolution et une énorme récompense.* » La curiosité et l'audace intellectuelle des femmes de Médine ont été saluées dans les hadiths mais seront pourtant passées sous silence, voire oubliées au profit d'une injonction à l'effacement et au désengagement.

## La tradition comme subversion

Fortes de la mémoire des luttes initiées par le prophète lui-même et lisibles dans la Sunnah et le Coran, des femmes musulmanes vont entreprendre

service de traditions héritées des anciens et de représentations païennes. Des cultes divers étaient rendus à des statues censées assurer la prospérité de la cité ; cette classe dominante s'accommodait fort bien de l'inégalité et du fait que les femmes, notamment, étaient enterrées vivantes à la naissance, selon une tradition tribale que le prophète Muhammad dénonça et fit disparaître. Ses prises de position en faveur de la dignité des opprimés – notamment des femmes – rendirent son message insupportable à l'élite marchande qui sentait son pouvoir menacé. Cette dernière reprochait à Muhammad de semer la discorde et de troubler l'ordre de la cité instauré par les ancêtres. Ce dernier argument d'autorité, souvent cité y compris par l'oncle du prophète qui l'assurait de sa protection, fut d'ailleurs systématiquement balayé par Muhammad.

Un autre fondement significatif du féminisme islamique est le point de vue selon lequel l'exil des musulmans à Médine en 622 marque un point de rupture avec les gens de La Mecque et la période de *jahiliya* (période pré-islamique). Ce n'est donc

pas la naissance du prophète (en 570) qui marque le début de l'ère islamique, mais le statut spécifique de l'exilé et des minorités opprimées. Conformément à la parole de l'imam Ali, « *un jour de justice pour l'opresseur est bien plus terrible qu'un jour d'injustice pour l'opprimé* ». La figure du devenir-minoritaire s'avère ainsi centrale voire constitutive de la pratique islamique, et celles qui se revendiqueront ensuite du féminisme islamique ne l'oublieront pas.

### Un changement de paradigme

Le « féminisme islamique » émerge dans les années 1990 dans de nombreux pays du Maghreb comme du Machrek (États arabes hors Maghreb) avec le changement de paradigme féministe qui s'est opéré au sein de la *oumma* – communauté islamique, terme dérivé, contrairement à son équivalent français « patrie », de *oum* qui désigne la mère. Chercheuse à l'université de Georgetown, Margot Badran a consacré à la généalogie du féminisme islamique plusieurs ouvrages, dont *Feminists, Islam, and Nation* (1996) et *Feminism in Islam: Secular and Religious Convergences* (2009). Badran propose une définition succincte du féminisme islamique comme « *un discours et une pratique féministes qui tirent leur compréhension et leur autorité du Coran, recherchant les droits et la justice dans le cadre de l'égalité des hommes et des femmes dans la totalité de leur existence* ». Cette égalité s'applique à tous les niveaux dans la mesure où du point de vue du *fiqh* – jurisprudence islamique – la dichotomie public/privé n'est pas pertinente : tout est déjà politique.

Badran identifie deux positions antagonistes traversant l'islam et son histoire : celle de « *la notion coranique révolutionnaire d'égalité des sexes* » et celle des cultures patriarcales dans lesquelles l'islam est apparu et avec lesquelles il s'est souvent confondu. Le projet du féminisme islamique est donc d'exposer et d'éradiquer les pratiques inégalitaires et patriarcales qui se présentent comme islamiques. On voit combien il se met en porte-à-faux des termes mêmes qui le composent : d'un côté le féminisme et de l'autre l'islam. Au sein de l'*oumma*, certains ne veulent pas perdre leurs privilèges. Et à l'extérieur, on trouve problématique ce processus d'autonomisation des femmes qui engage un dialogue interculturel aux antipodes du fantasme néo-conservateur et islamophobe du « clash des civilisations » et qui font le choix d'emprunter d'autres stratégies.

### Égypte, Iran, Afrique du Sud, Malaisie

Quatre manifestations des féminismes islamiques peuvent être examinées dans quatre lieux et périodes différents : l'exemple de l'Égypte indépendante, de l'Iran post-khomeyniste, de l'Afrique du Sud en situation d'Apartheid et enfin celui qui se développe en Malaisie. Parmi les nombreuses théoriciennes contemporaines en exercice, on peut

citer : Amina Wadud (Sud-Africaine), Asma Barlas (Pakistanaise), Ziba Mir-Hosseini (Iranienne), Asma Lamrabet (Marocaine), et Rifaat Hassan (Pakistanaise).

Le féminisme islamique égyptien est indissociable du nom de Zaynab al Ghazali. Née en 1917, al Ghazali commence à militer dès l'âge de dix-huit ans ; elle est alors proche de l'Union des femmes égyptiennes, une organisation laïque créée dans les années 1920 qui rejette la tutelle britannique. Mais elle s'en écarte progressivement, convaincue que l'islam peut fournir aux femmes égyptiennes des perspectives de libération réelles. Elle fonde alors son propre mouvement, l'Association des femmes musulmanes, en 1936. Elle ne négligera pas pour autant le dialogue avec d'autres mouvements féministes ; elle noue des alliances, comme celle de 1952 lors de la crise de Suez, où elle rejoint une organisation au large spectre – comprenant notamment des socialistes et des nationalistes arabes –, le Comité des femmes pour une résistance populaire.

Al Ghazali prend part à la *da'wa* – c'est-à-dire à l'appel ou invitation, souvent assimilé de manière abusive à une forme de prosélytisme alors qu'il s'agit plutôt d'une revivification du message, appréhendé comme universel dans la mesure où le Coran se clôt par une sourate adressée aux gens, et non plus seulement aux croyants. Zaynab al Ghazali déplore, dans le prolongement des analyses de Sayyid Qutb, l'éclatement de la famille égyptienne traditionnelle tout en dénonçant une version « importée » de la libération des femmes – prise par les mouvements laïques égyptiens – qui selon elle ne vise qu'à soutirer une force de travail supplémentaire au détriment des liens sociaux. Dans le même temps, néanmoins, elle n'hésite pas à divorcer d'un mari qui lui reproche ses activités militantes, s'appuyant sur la primauté de l'obéissance à Dieu. Elle déclare rétrospectivement : « *L'Association des femmes musulmanes n'était pas spectatrice, elle parlait franchement de ce qui se passait, sans se soucier de déplaire à quelques-uns si elle plaisait à Dieu.* »

En Iran, après la révolution islamique, des femmes se sont associées à certains dignitaires religieux pour revendiquer leurs droits. Le journal *Zânan* – « femmes » en persan –, qui a bénéficié du soutien de la présidence réformatrice de Muhammad Khatami (entre 1997 et 2005), témoigne de cet engagement public et islamiste des femmes, à la faveur de la révolution : les Iraniennes contestent alors la loi dite « de la protection de la famille » qui autorise la polygamie sans l'aval de l'épouse si l'époux a les moyens financiers requis. Si le projet de loi a été retiré sous la pression des féministes, la publication de *Zânan* a néanmoins été interdite en février 2008, sous la présidence de Mahmoud Ahmadinejad. Très impliquée contre le régime du Shah dans les années 1970, sa fondatrice promeut une lecture du Coran dans le prolongement

---

*Le projet du féminisme islamique est donc d'exposer et d'éradiquer les pratiques inégalitaires et patriarcales qui se présentent comme islamiques.*

---

de celle développée par Ali Shariati (1933-1977), notamment dans l'opuscule *Fatima est Fatima*, issu d'un discours prononcé sept ans avant son assassinat par la Savak (la police politique qui sévissait sous le régime du Shah). Avec ce titre en forme de tautologie, Ali Shariati met en évidence le fait que Fatima, fille du prophète Muhammad et épouse de l'imam Ali, est avant tout elle-même et qu'elle incarne, en ce sens, un projet islamique d'autonomie des femmes. Si Shariati n'emploie pas lui-même l'expression, les universitaires iraniennes Afsaneh Najmabadeh et Ziba Mir-Hosseini qualifieront explicitement cette autonomie politique de « féminisme islamique ».

Le féminisme islamique sud-africain présente de nombreuses similitudes avec les exemples égyptien et iranien, mais il est également fortement déterminé par les luttes contre les discriminations raciales. C'est le projet d'une lutte à la fois antisexiste et antiraciste qui a été mis en œuvre par l'organisation du Mouvement de la jeunesse musulmane fondé en 1970. Ce mouvement entre en confrontation avec des théologiens conservateurs qui jugent la discrimination de genre secondaire par rapport à la discrimination raciale. Or, comme le proclame un texte publié en 1984, intitulé *The Call of Islam*, les deux discriminations peuvent être contestées dans la perspective d'un féminisme islamique : « Nous croyons en l'égalité entre hommes et femmes, et nous croyons en l'affranchissement des femmes d'un héritage qui relève du déclin islamique. Nous sommes également convaincus que notre pays ne sera pas libre tant que les femmes ne seront pas libérées, elles aussi, des normes sociales oppressives. » Dès 1989, la lutte antisexiste est légèrement mise en retrait par l'organisation pour favoriser le

retour des théologiens conservateurs dans la lutte nationale. Na'eem Jeenah, un témoin privilégié de ce mouvement, explique que, dix ans plus tard, le féminisme islamique allait retrouver une place importante dans les discours politiques de sa communauté, avant d'être plus marginalisé à la suite du 11 septembre et de la vague d'islamophobie qui, selon lui, rend les musulmans moins sensibles aux arguments progressistes et plus enclins à écouter les théologiens conservateurs.

Cette perte de vitesse du féminisme islamique ne se constate pas en Malaisie où le projet non seulement perdure, mais s'institutionnalise. L'organisation Sisters in Islam a été fondée en 1990 à l'issue d'une rencontre entre avocates, activistes, universitaires et journalistes déterminées à organiser la défense des femmes lors de comparutions judiciaires. Zainah Anwar, qui a dirigé Sisters in Islam pendant vingt ans, explique dans un entretien à une publication malaisienne, daté du 30 mars 2008 : « C'était le moment d'une épiphanie. On s'est mises à lire le Coran avec un regard neuf. C'était un processus de libération de comprendre que le Coran parlait pour les femmes, qu'il pouvait alléger nos charges et nous rendre plus fortes. » Le mouvement Musawah est créé en 2009 par les militantes de Sisters in Islam et a pour vocation de s'intéresser au droit de la famille. Dans leur plateforme, elles déclarent notamment : « La construction inégale des droits propres à chaque sexe s'est reproduite dans les lois de la famille coloniale et postcoloniale. Celles-ci ont amalgamé les concepts juridiques classiques, les influences coloniales et les aspects négatifs des coutumes locales. [...] La plupart des lois musulmanes actuelles de la famille ont été élaborées suivant ce procédé et sont par conséquent

#### EXTRAIT L'HOMME EST-IL « UN DEGRÉ AU-DESSUS » DE LA FEMME ?

Les exégètes féministes du Coran ont porté leur attention sur cette suprématie masculine, dans le cadre du mariage et de la famille, qui s'est imposée au nom de l'islam bien qu'en rupture fondamentale avec le principe coranique d'égalité humaine. Présent dans le verset 4 de la sourate 34 du Coran, le terme « *qawwamuna'ala* » a été utilisé pour justifier et perpétuer l'idée selon laquelle l'autorité sur les femmes et la protection de celles-ci seraient une prérogative et un devoir masculin. En réaffirmant à l'inverse l'idéal de l'égalité humaine, les exégètes féministes proposent une relecture du concept de *qawwamuna'ala* dans le contexte restreint de la maternité et de

l'allaitement, limitant ainsi la responsabilité de l'homme à « un degré supérieur », dans ce cadre précis, uniquement parce que cela équilibre et égalise les tâches de chacun. Les interprétations patriarcales lisent au contraire ce verset comme un commandement faisant de l'homme le responsable de la femme, lui conférant une autorité sur elle et le plaçant « un degré au dessus » d'elle. Cette lecture patriarcale a été affirmée de façon tellement forcenée à travers les âges et l'espace qu'elle est perçue comme « l'islam tel qu'il est ».

Cette dernière lecture a validé la notion de protection masculine des femmes, le soutien matériel de la femme et sa prise en charge spirituelle et morale étant alors compris

comme le devoir fondamental du mari. Beaucoup de femmes ont accueilli cette idée de protection et de soutien matériel comme une donnée intrinsèque de l'islam et comme un avantage indiscutable. Mais cette protection et ce soutien matériel ont abouti à une forme excessive d'obéissance à l'homme, au point que c'est devenu un lieu commun de dire que, pour la femme, le chemin vers le paradis passe par l'obéissance au mari, alors que celle-ci détourne en réalité leur obéissance à Dieu et relègue leur *khilafa* [ndlr : administration du monde déléguée par Dieu à chaque être humain] au second plan.

Margot Badran, « Islamic Feminism Revisited », *Countercurrents.org*, trad. [www.islamlaicite.org](http://www.islamlaicite.org), 10 février 2006.

*fondées sur des postulats et des concepts qui n'ont plus de rapport avec les besoins, les expériences et les valeurs des musulman-e-s d'aujourd'hui. »*

### **La voie et le droit, déconstruire la machine juridique**

Elles déconstruisent ainsi la machine juridique hybride qui fait perdurer l'inégalité de genre et se fondent pour cela sur les concepts théoriques fondamentaux de la religion musulmane. Elles soulignent en particulier, à l'instar des autres féministes islamiques, la distinction fondamentale entre la *chari'a* – « voie révélée », ensemble des principes religieux révélés au prophète Muhammad – et le *fiqh* – ou philosophie du droit islamique qui constitue le processus par lequel les musulmans et les musulmanes établissent des lois juridiques concrètes, fondées sur les deux sources de la pratique et de la pensée islamique, le Coran et la Sunnah prophétique. La confusion règne parfois entre les produits du *fiqh* – toujours faillibles – et ceux de la *chari'a*. Deux commandements juridiques doivent être distingués, dans cette perspective critique, les *mu'amalat* – décrets transactionnels (susceptibles d'être modifiés) et les *'ibadat* – décrets dévotionnels qui laissent peu de latitude aux changements. De nouvelles interprétations sont requises pour conformer les lois aux réalités changeantes du temps et de l'espace (*zaman wa makan*). C'est dans ce contexte particulier qu'intervient l'*ijtihad* – ou l'effort interprétatif, la réflexion rationnelle mise en œuvre pour se confronter à de nouveaux problèmes. Quant à la *chari'a* – dont le seul nom prononcé d'une voix lugubre aux intonations gutturales par des éditocrates non arabophones fait frémir dans les chaumières –, il faut rappeler, avec Musawah, la définition qu'en donne Ibn Qayyim al-Jawziyyah, juriste du xvi<sup>e</sup> siècle: « *Les fondements de la chari'a sont Justice, Clémence, Intérêt général et Sagesse. Toute démarche qui se détourne de la justice vers l'injustice, de la clémence vers son contraire, de l'intérêt commun vers l'égoïsme et de la sagesse vers la futilité, n'est pas accomplie au nom de la chari'a mais y aurait été introduite par le biais de l'interprétation.* » Il n'existe pas de droit islamique centralisé et la multiplicité des écoles juridiques, ainsi que des lois islamiques, témoigne bien du fait que les différentes opinions – *ikhtilaf* – font partie intégrante du *fiqh*, l'objectif étant la *maslaha*, c'est-à-dire la réponse adéquate aux intérêts communs.

### **Genderless God**

Comme l'observe Margot Badran, les féminismes islamiques font partie intégrante des arguments philosophiques et politiques de l'islam progressiste (*progressist Islam*), apparu dans les années 1990 en Afrique du Sud, et qu'il ne faut pas assimiler à un modernisme oublieux de la tradition, mais plutôt à une revivification de cette tradition que les conservatismes ont affadié. Les féminismes islamiques

s'organisent à la fois nationalement et transnationalement – comme à Barcelone en 2005 lors de la première conférence sur le féminisme islamique, où des militantes de différents pays ont partagé expériences communes et trajectoires singulières.

Au final, les féminismes islamiques s'exposent à une double hostilité : d'une part, celle des milieux musulmans conservateurs – notamment du wahhabisme saoudien – et, d'autre part, celle de nombre de féministes blanches qui se pensent, à l'instar des théologiens obtus qu'elles abhorrent, seules garantes de l'autonomie de toutes les femmes. Leur « universalisme », qui exclut la possibilité que des femmes puissent trouver dans la religion, et singulièrement dans l'islam, les ressources nécessaires à leurs luttes pour l'émancipation, pourrait s'avérer en définitive moins libérateur pour les femmes musulmanes que le *Genderless God* auquel se réfère le sheikh Abdal Hakim al Murad dans la perspective d'un monothéisme pur et dépouillé de l'instrumentalisation hétéro-patriarcale des pratiques religieuses. ■

---

*Les féminismes islamiques s'exposent en définitive à une double hostilité : celle des milieux musulmans conservateurs et celle des féministes blanches.*

---

### **NOTES**

■ 1. Abdallah Penot, *L'Entourage féminin du Prophète*, Paris, Éditions Entrelacs, 2010.



**MONEY TALKS...**

**TOO MUCH**



**OCCUPY!**



# COMMONS NOT CAPITALISM

#OCCUPYWALLST

# LE COUNTERMAPPING

## REPRÉSENTATION ET SUBVERSION

---

EXPÉRIMENTATION  
POLITIQUE

Les cartes géographiques sont des représentations dans lesquelles savoir et pouvoir sont indissociablement mêlés. Il n'est dès lors pas étonnant que la cartographie suscite critiques et contestations et donne lieu à des pratiques subversives de « *countermapping* ». Depuis quelques années, des collectifs de chercheurs, de militants et d'artistes tentent ainsi de mettre en œuvre une pratique renouvelée de la cartographie, susceptible de figurer la réalité « objective » de façon à mettre en question ses représentations dominantes. C'est à titre d'expérimentation politique que Félix Boggio Éwanjé-Épée examine ici ces nouvelles approches.

Par **FÉLIX BOGGIO ÉWANJÉ-ÉPÉE\***

L'une des nouveautés des pensées critiques contemporaines est la diffusion des problématiques géographiques et spatiales, et l'implication croissante de chercheurs critiques et de militants. Ces derniers s'attellent à définir de nouvelles façons de politiser l'espace et de théoriser les relations complexes entre spatialité, production et oppression. Dans ce mouvement, qu'on pourrait tout à fait décrire comme une spatialisation de la théorie (un *spatial turn*), la problématisation de la cartographie (dans laquelle s'inscrit le *countermapping*) émerge à la fois comme une nécessité de renouveler les modes de représentation du capitalisme globalisé et comme une remise en question de ce qui est représenté – des savoirs produits par les cartes.

Le terme *countermapping* (« contre-cartographie », ou « cartographie subversive ») recouvre des dimensions théoriques et pratiques hétérogènes. Ses expressions ne se limitent ni à des cartes « alternatives » ni à un discours critique porté sur la géographie. Il met en jeu à la fois une relecture de la tradition cartographique, de nouvelles pratiques de la cartographie et le souci de se lier à diverses formes de résistance, en particulier aux luttes des migrants et des précaires. Cette prétention activiste n'est pas à sous-estimer. Il est notable que, dans le mouvement d'académisation des pensées critiques, les géographes critiques ont tenté, par leur activité théorique, d'éclairer les contextes de différentes résistances liées à l'espace et aux nouvelles formes d'« apartheid ». Ce qui est ici à questionner, c'est la manière dont cette prétention à intervenir politiquement façonne les élaborations académiques et la mesure dans laquelle cette préoccupation parvient effectivement à se réaliser dans des projets à la fois militants et intellectuels. S'il est clair que parmi les questions que posent les pensées critiques celles qui se font les plus pressantes concernent leur rapport aux mouvements et aux luttes réelles, il n'est pas absurde d'envisager comme de véritables laboratoires pour les pensées critiques les activités à la fois théoriques et pratiques que recouvre le *countermapping*.

### Cartographie, science et pouvoir

« *La géographie n'est pas chose immuable, elle se fait, se refait tous les jours : à chaque instant, elle se modifie sous l'action de l'homme*<sup>1</sup>. » Ces mots d'Élisée Reclus, le célèbre géographe anarchiste, résonnent avec toute la problématisation contemporaine sur la production de l'espace. Elle nous permet de saisir les liens entre la production de l'espace et la cartographie d'une part et, d'autre part, la déconstruction des dispositifs cartographiques dominants dans leurs dimensions techno-bureaucratiques. Le moment historique dont Reclus est témoin en France est celui de l'institutionnalisation de la géographie. Son point de vue s'oppose directement à celui d'un Paul Vidal de La Blache – alors représentant du courant hégémonique en géographie – pour qui le paysage se contente de « s'offrir » au coup d'œil. Les avatars plus récents de cette dernière conception « contemplative » de la géographie s'inscrivent dans une logique statique, comptable, statistique, et seront critiqués par les théoriciens, praticiens et artistes liés au *countermapping* dans le cadre d'une remise en cause du caractère instrumental de cette pratique consensuelle de la cartographie. Cette approche qui fait de la cartographie une science comptable et instrumentale se voit largement contestée au travers d'une critique du traitement dominant des migrations et de l'alternative qui pourra y être opposée.

En dehors des conditions cognitives, métaphysiques et cosmologiques qui ont présidé à l'émergence de la cartographie moderne, John Pickles – l'un des principaux théoriciens du *countermapping* – relève le rapport entre l'émergence du marché, de la propriété privée capitaliste et la consolidation de l'État moderne. L'un des exemples éloquent de ce phénomène est l'apparition et la généralisation progressive du cadastre aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles en Grande-Bretagne et en Hollande, tandis que le cadastre n'a recouvert la totalité de l'empire austro-hongrois qu'au xix<sup>e</sup> siècle, en raison de la résistance de la noblesse et de l'Église à l'État des Habsbourg.

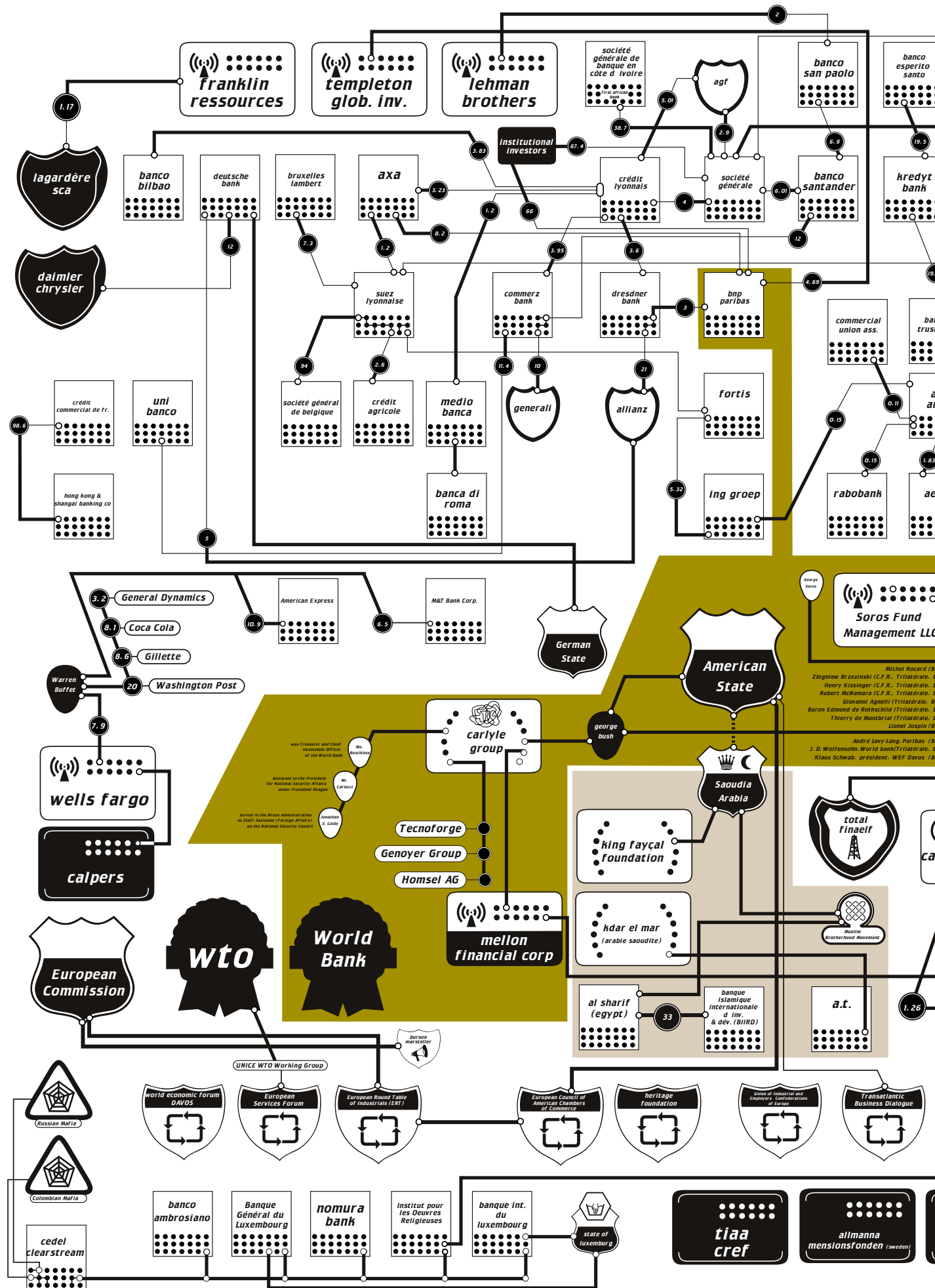
La cartographie est également connectée aux dimensions impériales de la modernité – avec, par exemple, l'invention de l'Amérique du Sud, l'idée

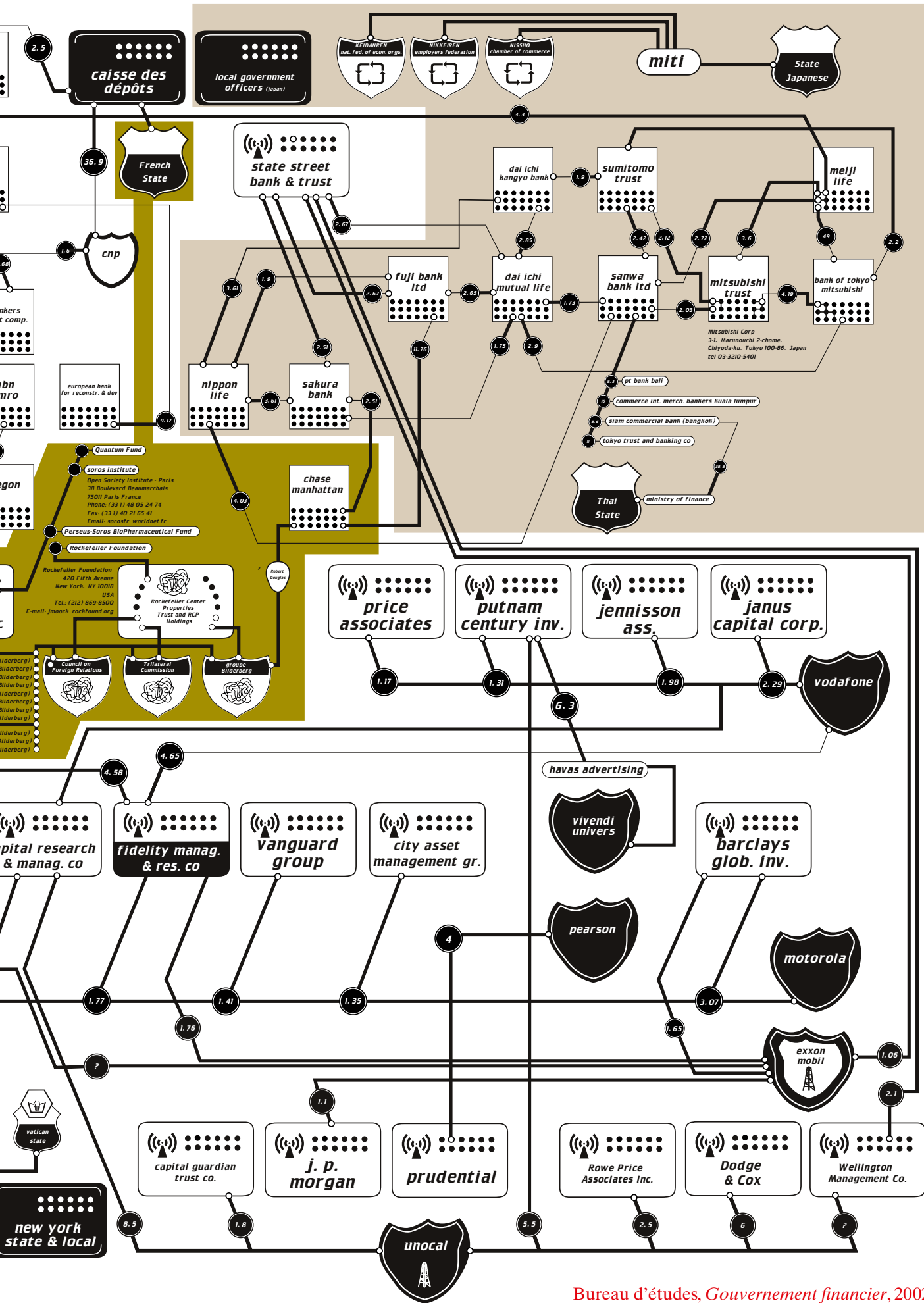
Félix Boggio Éwanjé-Épée est étudiant et membre du secrétariat de rédaction de *RdL, La Revue des Livres*. Il participe également au collectif éditorial de la revue *Contretemps.eu*

---

*La problématisation de la cartographie (dans laquelle s'inscrit le countermapping) émerge à la fois comme une nécessité de renouveler les modes de représentation du capitalisme globalisé et comme une remise en question de ce qui est représenté – des savoirs produits par les cartes.*

---





Bureau d'études, Gouvernement financier, 2002.

---

La cartographie subversive constitue un lieu d'élaboration théorique pertinent pour travailler les questions de la représentation et de l'espace en lien avec les systèmes de domination et les politiques de l'identité.

---

de « continents nouveaux » ou encore la mise en carte des empires. Pickles n'oublie cependant pas de noter : « *Humboldt, tandis qu'il représentait les Amériques sous la forme d'un spectacle sublime pour les consommateurs européens bourgeois, comme ressource pour leur industrie, comme une nature sauvage en attente des pouvoirs civilisateurs, à l'adresse des forces expansionnistes, effaçait les profondes et riches pratiques culturelles des indigènes et des peuples colonisés par l'Espagne. Cependant, dans cette pratique de représentation, von Humboldt se révèle avoir été un grand traducteur des cultures et des savoirs locaux, en insérant les traces de l'Autre au cœur de la construction de l'identité européenne*<sup>2</sup>. » Il y a donc une ambiguïté des cartes, une ambivalence qui n'est pas sans rapport avec les propositions des théoriciens du postcolonial : si les cartes ont eu un rôle dans la construction de la nation, dans la surveillance et l'administration des empires coloniaux, elles ont aussi un rôle de traduction des productions et des cultures humaines non occidentales.

Enfin, l'enjeu politique de la projection cartographique de l'espace a trait à la manipulation de cet espace et à la tentative de le façonner, de le produire. Comme l'explique Söderström : « *La principale ressemblance qui regroupe le plan iconographique, le plan maître, le plan de zone et la cartographie sociale est qu'ils synthétisent la ville en termes d'objets matériels, ou d'individus traités comme des objets, c'est-à-dire réduits à des types sociaux, opérateurs de fonctions (vivre, travailler, voyager, se distraire) ou de besoins standards (normes de confort, bruit, biens ménagers)*<sup>3</sup>. »

Ces quelques dimensions condensent les questions relatives à la politique des cartes. Cette dernière permet de procéder à la critique du caractère instrumental, lié à la modernité capitaliste et coloniale, de la cartographie dominante, en même temps qu'elle indique les potentialités libératrices d'une appropriation cartographique par des militants ou des artistes : visualiser des pratiques humaines, des productions subversives, des stratégies de résistance, représenter la domination et les systèmes.

### La cartographie comme subversion

La question d'un usage subversif des cartes à titre d'expérimentation politique a trait, disions-nous, au caractère opératoire dans la politique concrète d'une déconstruction de la cartographie. Or il faut distinguer plusieurs opérations liées à la pratique cartographique subversive.

En premier lieu, il y a un ensemble de cartes qui représentent de façon critique le capitalisme contemporain, le néocolonialisme ou l'échange inégal. C'est sans doute l'aspect le plus connu en France de la pratique du *countermapping*, comme on a pu en trouver des exemples dans les atlas réalisés par *Le Monde Diplomatique*. Il a pu s'agir d'une carte de la Palestine représentée sous forme

d'archipel, ou encore d'une carte de l'Afrique qui met en évidence la captation de richesses réalisée par l'Europe et les États-Unis, ainsi que les relations de dépendance liées aux institutions internationales. On pourrait aussi renvoyer ici au travail de Bureau d'Études<sup>4</sup>, un collectif qui a par exemple réalisé des cartographies impressionnantes du complexe agroalimentaire ou industrialo-financier. Ces cartes mettent à l'épreuve celle ou celui qui les regarde, en ce qu'elles sont marquées par une suraccumulation d'informations, tout en parvenant à inscrire dans un espace fini des réseaux et des connexions complexes entre institutions financières, firmes, gouvernements, personnel étatique, et ce dans une perspective transnationale. Ces initiatives sont inséparables des tentatives de partage de ressources et d'élaboration collective, de mise en réseau d'activistes. Ce courant possède des liens puissants avec une tradition autonomiste qui a fait sienne l'idée d'une hégémonie du travail immatériel sur les processus de production à l'échelle mondiale – pas tellement d'ailleurs pour affirmer la réalité d'une telle hégémonie que pour exploiter les potentialités subversives de la notion de travail immatériel. Cette forme de travail en réseau se retrouve dans d'autres tentatives, comme celle de *precarity map*, qui consiste à mettre en lien des activistes œuvrant autour des mêmes questions afin de donner une visibilité internationale à leur cause – le travail précaire – à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai.

En second lieu, on peut penser aux cartographies qui visent à rétablir les représentations de communautés et d'environnements liés à la présence de populations indigènes, ces dernières ayant souffert, à un titre ou un autre, du colonialisme. En effet, le préjudice a notamment trait aux cartes elles-mêmes. Alors que la pratique de cartographie moderne est indissociable d'une certaine approche instrumentale du monde, comme nous le disions plus haut, elle frappe en même temps de discrédit certaines formes non modernes et non occidentales de *mapping*. Ces formes, qu'on trouve notamment chez certaines populations nord-américaines ou méso-américaines, ont souvent été inséparables d'une expression orale ou rituelle. C'est lors de la « rencontre » violente avec les Européens que ces savoirs cartographiques ont été captés pour produire des cartes des territoires conquis et pour délimiter des zones de propriété parmi les Européens. Le *countermapping* indigène est donc une réaction, d'une part, à la violence épistémique des Européens lors du traitement des informations orales des informateurs indigènes et, d'autre part, à la spoliation de leurs terres par les mêmes Européens. En d'autres termes, on peut faire remonter cette pratique du *countermapping* au xvii<sup>e</sup> siècle, quand, par exemple, des indigènes de San Juan Tolcayuca au Mexique réalisèrent une *lienzo* (une « toile » représentant leurs terres) pour défendre leurs droits territoriaux contre les empiètements des colons espagnols. Aujourd'hui, dans

le cadre de luttes indigènes, ou pour les appuyer, les cartographies indigènes sont envisagées comme des entreprises participatives, qui permettent une démocratisation de la gestion des territoires sous contrôle étatique.

L'une des pratiques récentes les plus célèbres est le fait du collectif Hackitectura. Ce réseau d'hackers, d'artistes et d'architectes a produit une carte de la « frontière » entre l'Espagne et l'Afrique du Nord<sup>5</sup>. La théorie qui accompagne ce projet était de repenser la politique de la frontière au point que la carte ne se contente plus de représenter des chiffres de l'immigration légale ou illégale, la frontière comme barrière et comme séparation physique, mais qu'elle permette de voir la frontière comme un espace de relations sociales : flux de capitaux, réseaux policiers, réseaux d'activistes, dette du gouvernement marocain, investissements européens. Elle représente aussi bien les centres de rétention que les espaces d'auto-organisation, les installations militaires et sécuritaires comme les agressions racistes. Ce type de projet se mène sous licence *Creative commons*, et comme d'autres projets mentionnés, il vise un partage des ressources, une réappropriation des technologies de l'information et de la communication, et ce qu'il est convenu d'appeler le travail immatériel. Dans

cette perspective, un certain nombre d'ateliers militants de cartographie collective mis en place via des forums sociaux, ou encore des journaux en ligne, émergent comme autant de réseaux de partage et de débats.

### Conclusion

Le statut du *countermapping* par rapport aux nouvelles pensées critiques et aux expérimentations politiques contemporaines est donc assez spécifique. La cartographie subversive constitue un lieu d'élaboration théorique pertinent pour travailler les questions de la représentation et de l'espace en lien avec les systèmes de domination et les politiques de l'identité. C'est aussi là que des théories – offrant la part belle au travail immatériel, à l'autonomie et aux modes d'organisation horizontaux – tentent de trouver un champ d'application à la fois militant, artistique et cognitif. La force de telles expérimentations, de la mise en réseau d'activistes et d'intellectuels à l'heure de la précarisation généralisée, se joue peut-être dans des réalisations dont l'originalité et la qualité sont palpables, et en ce qu'elles donnent une visibilité à une interprétation du monde, aussi bien qu'à la volonté pratique de le transformer. ■

### NOTES

- 1. Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, vol. V, Paris, 1905-8, p. 335.
- 2. John Pickles, *A History of Spaces*, New York, Routledge, 2003, p. 121-122.
- 3. Ola Söderström, « Paper Cities: Visual Thinking in Urban Planning », in *Ecumene*, 3(3), 1996, p. 274-275.
- 4. Voir [bureaudetudes.org](http://bureaudetudes.org).
- 5. Voir [hackitectura.net/blog/en/2004/cartografia-del-estrecho](http://hackitectura.net/blog/en/2004/cartografia-del-estrecho).



# UNE DRÔLE D'IMPOSTURE

## HISTOIRE D'UN CANULAR EN BANDE DESSINÉE

---

### À PROPOS DE

Judith Forest, *1h25*, Bruxelles, La Cinquième Couche, 2009, 304 p., 16 €.

Parallèlement à ses activités d'auteur et de photographe, \*Thomas Boivin codirige les éditions La Cinquième Couche avec William Henne et Xavier Lowenthal.

*1h25*, c'est l'histoire intime d'une jeune femme fragile qui se raconte dans un roman graphique auto-fictionnel. C'est, pour beaucoup, la découverte d'un jeune talent. C'est aussi l'histoire d'un succès médiatique et critique... Mais c'est peut-être surtout celle d'une supercherie orchestrée par trois éditeurs et dessinateurs éternels. Dans cet entretien, Thomas Boivin revient sur la véritable histoire d'*1h25* et sur ce qu'elle nous révèle des dysfonctionnements du système littéraire.

AVEC **THOMAS BOIVIN**.

**RdL** : Comment raconter l'histoire de la naissance d'*1h25* ?

**Thomas Boivin** : Pour expliquer de quoi il s'agit, il faut commencer par résumer ce qu'est La Cinquième Couche. Avec cette maison d'édition indépendante de bande dessinée, William Henne, Xavier Löwenthal et moi essayons – essayons – de produire des livres de qualité, à partir des goûts qui sont les nôtres. J'ai par exemple eu l'occasion de parler, dans les colonnes de la *Revue internationale des livres et des idées*, du travail d'Ilan Manouach, qui représente bien ce que nous défendons de mieux. J'invite les lecteurs à aller regarder et essayer de comprendre le travail de cet auteur, mais le moins que l'on puisse dire est qu'il a une façon innovante et réfléchie d'utiliser le dessin. Malheureusement, ce genre de

année, avec bien plus de dettes que de rentrées d'argent). J'ai répondu – c'était alors une simple blague – qu'il suffisait de faire une autobiographie de jeune fille largement agrémentée d'anecdotes sur sa vie sexuelle, genre jouissant toujours d'un succès assuré. William a pris l'idée au sérieux, en partie parce qu'il a très vite été convaincu que c'était une solution possible à nos problèmes financiers. Nous avons encore quatre heures de voiture devant nous, et l'idée a fait son chemin.

**RdL** : Donc, vous avez fait ce livre ? Comment cela s'est-il passé ?

**TB** : Oui, nous l'avons fait. Nous avons d'abord jeté un canevas rapide lors de ce trajet en voiture. Ensuite, William a dessiné l'ensemble des scènes puis Xavier et moi avons rempli de texte ces pages

---

*La véritable rédaction du livre a été faite en deux ou trois jours, en rigolant comme des hyènes.*

---

travail est dur à défendre : nous avons des tirages assez modestes, et bien du mal à les écouler. Ce sont des livres souvent complexes, qui ne ressemblent guère à ce qu'un lecteur attend d'une bande dessinée, et qui demandent un certain effort au lecteur ou une solide curiosité artistique. *1h25* est né de notre difficulté à promouvoir ces travaux, justement. Cette difficulté tient bien sûr en partie à notre manque de moyens, d'organisation – nous sommes tous bénévoles. Mais, par ailleurs, nous sommes périodiquement agacés par ce que l'on pourrait très grossièrement appeler les goûts du public... ou peut-être plus simplement par la place que continue d'occuper une certaine forme de bande dessinée, une « tradition » qui est surtout une forme de paresse, d'ennui ou d'effroi devant la nouveauté et qui est renforcée par le système du livre en général.

Concrètement, l'idée d'*1h25* est née lors d'un retour de festival, en Suisse, où nous avons constaté que les livres dont nous étions les plus fiers étaient ceux qui se vendaient le moins. Mon collègue William s'est alors demandé comment nous pourrions faire pour vendre nos livres (et renflouer nos caisses, car nous avons eu une mauvaise

dessinées. Le canevas était assez simple : une jeune femme qui entreprend des études artistiques a des aventures sentimentales et surtout sexuelles, des problèmes de drogue, et est en conflit avec ses parents. C'est une pure caricature de tout ce que nous avons pu lire dans le genre. Après cela, pour donner un peu de corps au texte, nous avons rempli le livre d'anecdotes réelles et surtout, pour que ce soit plus drôle (pour nous), nous avons fait en sorte que « Judith Forest », puisque c'est le nom que nous avons donné à cette auteure fictive en référence à la copine de Xavier, nous rencontre (nous, La Cinquième Couche), couche avec Xavier et d'autres auteurs du milieu, etc. Ça nous a permis d'avancer vite, beaucoup plus vite que si nous avions dû tout inventer. En fait, la véritable rédaction du livre a été faite en deux ou trois jours, en rigolant comme des hyènes dans une maison de campagne, l'été 2009. De ce point de vue-là, nous sommes loin d'Émile Ajar. Le dessin a pris du temps mais le reste est assez bâclé.

**RdL** : Quelle idée aviez-vous en tête exactement ?

**TB** : Eh bien on peut dire qu'il y avait plusieurs



idées. D'une part, se « refaire » : la crise venait d'éclater, nos ventes n'avaient jamais été aussi mauvaises et nos créanciers devenaient très pressants. Mais ce n'est pas la seule raison, ni même la première. Personnellement, j'étais surtout en colère de voir la (mauvaise) qualité des productions dominantes, fatigué de voir les titres à succès exploiter inlassablement les mêmes recettes. Donc, il y avait cette idée de prouver qu'il était possible de faire un faux récit, une fausse autobiographie de jeune fille et d'avoir avec cela un certain succès, mais plus encore peut-être de montrer que c'était terriblement facile. C'était un pari en même temps, car aucun d'entre nous ne pouvait être sûr que cela marcherait même si nous le pressentions fortement.

Et puis ça a été aussi un jeu. La construction générale de ce récit a été vraiment très drôle, d'abord parce que nous avons pu allègrement dépeindre plusieurs figures de la bande dessinée avec humour et ensuite dans la création d'un double discours du livre, où nous nous sommes amusés à mettre dans la bouche de la jeune Judith toutes sortes d'incertitudes prétendument existentielles dont le double sens – évident pour nous – était de montrer qu'évidemment Judith Forest n'existe pas. Nous avons aussi d'une certaine façon saisi l'occasion de retourner le récit d'identification classique contre lui-même, en glissant dans le livre tout un tas de réflexions sur la fiction, la vérité, le mensonge et sa place dans l'œuvre d'art... L'autre moment de grande rigolade a été la création « marketing » du personnage. D'abord, ouvrir une page Facebook et

l'alimenter, ce qui était facile, puis écrire un argumentaire de vente et finalement embaucher une actrice à la suite de demandes de plateaux téléés et d'émissions de radio. Mais pour moi, il y avait aussi en toile de fond une certaine colère, un agacement devant ce que nous étions en train de faire – et qui petit à petit marchait.

**RdL** : Peux-tu préciser précisément ce qui a marché, et en quoi ça a marché ?

**TB** : C'est un ensemble de choses. D'abord, beaucoup de gens y ont cru. Presque tout le monde. Jusqu'ici, c'est assez normal. Évidemment, un petit noyau de connaisseurs de notre catalogue n'a pas compris, a eu des doutes, voire a immédiatement débusqué la couillonnade. Par contre, si je m'attendais à ce que nous ayons fait quelque chose de suffisamment putassier pour attirer des lecteurs, je n'imaginai pas une seule seconde que nous aurions autant de facilité à convaincre des institutions. Le Centre national du livre a par exemple immédiatement subventionné ce livre – alors que nous n'avions demandé qu'un prêt sans intérêts – quand il refusait dans le même temps de soutenir d'autres de nos ouvrages, autrement plus ambitieux. Je ne peux rien dire pour les institutions belges : nous n'avons pu bénéficier d'aucune aide sous prétexte que « *l'État belge n'aide pas une structure en difficulté* » – nous avons fait l'erreur de le leur dire. Nous avons eu un reportage d'Arte, un plateau de France 3 région, des tas de critiques élogieuses de tout un paquet de journaux et de magazines, comme les *Inrocks*, ou même de critiques du

**EXTRAIT « UN TÉMOIGNAGE SENSIBLE ET BRUTAL » :  
LA QUATRIÈME DE COUVERTURE D'1H25**

**D**errière ce titre énigmatique se cache le carnet intime d'une jeune femme qui a choisi de raconter en bande dessinée un court moment de sa vie, étalé sur quelques mois (entre le début de l'hiver et la fin de l'été). Guidée par le désir de tout raconter, elle ne fait pas mystère de ses doutes (y compris sur le projet même de ce livre), de ses difficultés, de ses addictions (physiques ou affectives) et de sa vie sexuelle fragmentée. Description honnête, lucide et sans tabou de l'expérience amoureuse et sensuelle comme des moments les plus sombres de son histoire, le récit ne fait l'impasse ni sur la chronique intime de son existence ni sur les épisodes presque insignifiants de son quotidien, si éloigné de la vision idéalisée et fantasmée que l'on projette enfant. Aucun des protagonistes n'échappe à son regard pénétrant

et sans complaisance. L'adolescence n'est pas encore si éloignée, et c'est encore au début de l'âge adulte que l'étudiante entame son entreprise autobiographique. Évitant un nombrilisme maussade, cette jeune auteure fait preuve d'une étonnante maturité et se révèle terriblement attachante, contrebalançant les moments de doutes et d'introspection par de plus légères anecdotes. L'auteure se raconte d'une manière toujours surprenante et même parfois drôle, malgré le sentiment de solitude et de malaise qui taraude ses pensées. C'est aussi, en creux, la rencontre d'une jeune femme et du dessin, la découverte de la bande dessinée comme manière de se raconter.

Son dessin, sans fioriture et sans esbroufe, aux allures de croquis, rehaussé par une élégante bichromie, se veut le vecteur le plus direct pour dresser le

décor de ses aventures sentimentales et dépeindre les aléas de ses émotions. Ce livre dense et sans concession constitue une forme d'éducation sentimentale, une expérience intime de dévoilement, un remarquable travail sur soi pour extraire tout le sel de la rencontre de l'auteure avec l'autobiographie dessinée.

S'immergeant dans l'écriture de son carnet comme dans une thérapie personnelle, elle déroule petit à petit le fil de son existence de jeune adulte, essayant de se reconstruire une image, de se comprendre elle-même. Poussant l'expérience de la confession dans ses derniers retranchements, l'auteure nous livre ici sa vie et ses turpitudes sans détour.

Témoignage sensible et brutal, à fleur de peau, cette autobiographie repousse les limites de la sincérité vis-à-vis de soi et du lecteur. ■

milieu, blogs de bande dessinée, etc. Bref, le fait d'avoir mis le paquet sur les services de presse et d'avoir prémâché un argumentaire de vente sentimental et ridicule – la dernière phrase de la quatrième de couverture étant « *ce livre repousse les limites de la sincérité vis-à-vis de soi-même et du lecteur* » – nous a assuré une visibilité immédiate et non anticipée, quoique relative par rapport à de réels succès de librairie. Des tas de lecteurs et de lectrices anonymes ont aussi trouvé ça très bien fichu ; je leur pardonne, mais la presse, j'ai plus de mal. En même temps, ce que je dis là sonne naïf, ne croyez pas que je tenais la presse grand public en général et la critique de bande dessinée en particulier en haute estime, mais j'imaginai quand même que nous avions fait ce livre suffisamment mal et notre communication de façon suffisamment grossière pour avoir des critiques sérieuses. Hormis quelques rares personnes, comme Bart Beaty qui n'a commencé à trouver le livre bien qu'une fois l'imposture révélée, nous n'avons quasiment pas eu de critiques dignes de ce nom – certains ont tout de même relevé que nous avions laissé l'ouvrage truffé de fautes d'orthographe.

**RdL :** Et qu'est-ce que vous en avez retenu ?

**TB :** Pour moi, il y a plusieurs choses à retenir de cet épisode. D'une part, qu'une critique de bon niveau en bande dessinée est quasiment inexistante. Pas seulement au niveau de la presse : le fait que le haut du panier – et de loin – de la critique en bande dessinée ait pu y voir une « *vérification de sa théorie de la féminité* » montre bien qu'il y a un problème, la critique n'est décidément pas à la hauteur. Mais ce n'est pas une grande surprise. Maintenant, la vraie question c'est : « Pourquoi ? » Pourquoi un livre aussi faible à bien des égards a pu toucher ? Je pense, et c'est ce que nous avons compris, que la « sincérité » justifie tout. Je suis à peu près persuadé que si nous avions présenté ce livre comme une œuvre de fiction, personne n'en aurait fait l'éloge ni ne l'aurait acheté. Nous avons fait un deuxième tome de Judith Forest, intitulé *Momon*, qui raconte la création du livre de façon romancée (l'auteur découvre son inexistence) et qui se termine par cette question : « *Et si l'autobiographie était la putain des genres littéraires ?* » C'est une façon un peu provocatrice de le dire, mais je suis maintenant persuadé que tout ce qui relève de l'autobiographie ou de « l'autofiction » jouit d'une impunité totale, et injustifiable, précisément parce que la sincérité est un argument qui annule d'avance toute critique. L'auteur se livre, et donc l'ouvrage lui-même n'est plus compris comme une

construction, mais directement comme l'émanation pure de la « personnalité » de l'auteur. Toute faiblesse est alors directement comprise comme une faiblesse de l'auteur et non une faiblesse de rédaction. L'expérience de *1h25* a jeté une lumière crue sur la place prise ces dernières années par l'autobiographie/autofiction, mode pour laquelle je n'avais déjà pas beaucoup d'estime.

Par ailleurs, trois garçons n'ont eu qu'à s'asseoir autour d'une table, mettant en scène de façon grotesque les clichés et fantasmes les plus stéréotypés sur la vie sexuelle et sentimentale d'une jeune femme de vingt ans, ou sélectionnant des anecdotes sur ce seul principe de voyeurisme, et cela a immédiatement été tenu pour vraisemblable – très rares sont les lecteurs qui ont su relever l'étrange misogynie de Judith Forest. Pour moi cela signifie simplement que l'autobiographie en soi, lorsqu'il ne s'agit pas de produire une forme littéraire travaillée ou de témoigner d'une existence significative d'une manière ou d'une autre, est une arnaque très simple à réaliser. « L'illusion autobiographique » est incroyablement facile à produire ; si nous avons su aller au-devant d'attentes de manière cynique et relativement lucide, je suis à peu près convaincu que les produits stéréotypés que nous parodions sont, en fait, eux-mêmes produits à peu près de la même façon. C'est-à-dire qu'ils sont eux aussi fabriqués, du point de vue des choix de ce qui est pertinent à raconter et de l'imaginaire mis en branle consciemment ou inconsciemment, l'œuvre étant produite essentiellement pour aller largement au-devant des attentes du lecteur. Ainsi, par exemple, il est troublant de voir la capacité qu'ont les récits « féminins » à aller au-devant d'attentes masculines d'une façon aussi efficace. Mais aussi, plus simplement : il ne me semblerait pas étonnant qu'une part notable de ce type de récits soit peu ou prou le produit de faussaires du même genre que nous – simplement plus sérieux et qui ne se dénonceront pas. Je dois ajouter tout de même qu'une chose m'a troublé : les témoignages de lecteurs et de lectrices qui disent s'y être reconnu(e)s. ■

## RIONS UN PEU : 1H25 À LA TÉLÉVISION

Sur France 3 : [vimeo.com/9185000](https://vimeo.com/9185000)

Sur Arte : [vimeo.com/8132764](https://vimeo.com/8132764)

Alternatives  
Economiques

# Pour comprendre l'économie et la société

Près d'un million  
de lecteurs par mois.

Et vous ?

Abonnez-vous sur

> [www.alternatives-economiques.fr](http://www.alternatives-economiques.fr)



# Le Monde

HORS-SÉRIE



**ÉCONOMIE**  
POURQUOI  
LA CHINE FAIT PEUR



**HISTOIRE**  
DE L'EMPIRE DU MILIEU  
À LA CHINE MODERNE



**UNE NOUVELLE**  
INÉDITE DE  
WANG LIXIONG

## LE SIÈCLE CHINOIS

中国纪元\*

\* LE SIÈCLE CHINOIS

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX